

11482 d 62

P O É S I E S  
D I V E R S E S.

---

*Nouvelle Édition augmentée.*

---

"Ces poésies ne sont pas toutes  
de Perron" Brunet. Manuel

p. 52. "Le Débauché Contenté" est par Robbe  
de Beaucens. "C'est une des moins  
magnifiques pièces de Robbe; la lecture  
en est bien dangereuse, parce qu'elle est  
dégradante" Biographie Universelle  
vol. 38, p. 179.

# P O É S I E S

*D I V E R S E S*

**D'ALEXIS PIRON,**

*n*

*Ou Recueil de différentes pieces de cet  
Auteur, pour servir de suite à toutes  
les Éditions desquelles on a supprimé  
les ouvrages libres de ce Poëte.*



**A L O N D R E S,**  
**DE L'IMPRIMERIE DE WILLIAMS JACKSON.**



**M. D C C. LXXXVII.**

18  
M.DCC.LXXXVII  
W.H. MORSE & CO.  
NEW YORK.



# P O É S I E S

## D I V E R S E S.

---

### L'ANTI-MONDAIN. (\*)

O jours heureux, qui purs & sans nuage  
Avez du monde éclairé le berceau,  
Dont vainement un odieux pinceau  
Veut à nos yeux défigurer l'image !  
Jours fortunés ! quoi qu'en publie encor  
Un maître fou dans sa verve indiscrete ;  
Age à bon droit appellé siècle d'or !  
O bon vieux tems ! c'est moi qui vous regrette.  
Mais, ô regrets en effet superflus !  
A notre dam, hélas ! vous n'êtes plus.  
Tranquille au sein d'une heureuse abondance,  
Exempt de peine, affranchi de tous soins,

(\*) Cette piece est la contrepartie du *Mondain* de M. de Voltaire, imprimé dans toutes les éditions de ses Œuvres.

L'homme vivoit : la sage Providence ;  
Pour son bonheur, lui cachoit ses besoins.  
Il étoit libre, & la seule nature  
Dictoit ses loix & régloit ses devoirs.  
La trahison, le meurtre, l'imposture,  
Les attentats, les forfaits les plus noirs,  
Sous des climats où régnoit la droiture,  
De son cœur simple ignorés & bannis,  
N'avoient alors besoin d'être punis.  
Nul préjugé n'affervissoit son ame :  
Heureux de vivre ainsi qu'il étoit né,  
Ni bien, ni mal, gloire, honte ni blâme  
N'étoient connus de son esprit borné.  
O douce erreur, favorable ignorance,  
Fille du ciel, mere de l'assurance !  
Point de remords qui gênât ses désirs.  
Né pour jouir, fait pour le bien suprême,  
Il se trouvoit dans un autre lui-même :  
Rien ne troubloit leurs innocens plaisirs.  
Et quels plaisirs ? à leur douceur extrême,  
Le monde entier doit ses accroissemens :  
Tendres ébats, divins embrassemens,  
Fréquens sur-tout plus qu'au siecle où nous sommes,  
Et c'est raison ; car le destin des hommes  
En dépendoit dans ces commencemens.  
Plaisirs exempts de tous ces vains phantômes,  
Dont un bizarre & chimérique honneur  
Séduit les cœurs susceptibles d'alarmes ;

Ce fier tyran d'un siecle plein de charmes  
Ne mettoit point d'obstacle à leur bonheur.  
Mais à sa place , une aimable innocence ,  
Un cœur naïf, de candeur revêtui ,  
Neuf encor , même après la jouissance ,  
Tenoit alors lieu de toute vertu.  
De nos aïeux , sous le regne d'Astrée ,  
Telle étoit donc la race fortunée.  
De siecle en siecle & vigoureux & sains ,  
Mets raffinés , laïs , ni médecins ,  
Coupable engeance en ces tems ignorée ,  
De leurs beaux ans n'abrégeoient la durée.  
Or maintenant , notre ami du bel air  
Qui vous moquez impunément du monde ,  
Vantez-nous bien votre siecle de fer ;  
Vantez sur-tout votre cœur très-immonde .  
Osez fronder l'illustre Fénelon ;  
Déprisez-nous les accords de sa lyre ,  
Ce beau roman , le seul utile à lire ;  
Vous toutefois dont le rare Apollon  
Et les écrits ne vont pas au talon ;  
De ce prélat , vous dont le chaud délire  
Où vous puisez vos cyniques accens ,  
Vous fait choquer trop souvent le bon-sens ;  
Vous , dis-je encor , qui placez dans un temple ,  
D'un bout à l'autre ouvrage original ,  
Fille de joie auprès d'un cardinal ;  
Vous , dis-je enfin , qui , pour dernier exemple ,

Venez de faire assemblage nouveau ;  
 Et, comme on dit, une galimafrée  
 D'Eve, d'Adam, de Saturne & de Rhée,  
 Assortiment digne d'un tel cerveau :  
 Plaçant le bien de la nature humaine  
 Dans un bouchon qui frappe au soliveau,  
 Ou bien à voir une tête de veau  
 Qui dans un char mollement se promene.  
 Or maintenant ce séjour enchanté,  
 Ce paradis terrestre si vanté,  
 Cher calotin de la premiere classe,  
 De bonne-foi, convenez entre nous,  
 Que, pour savoir où peut être sa place,  
 On auroit tort de s'adresser à vous.

## = = = = =

## LES MISERES DE L'AMOUR.

## PAROUIE.

QUE l'homme est foible & ridicule,  
 Quand l'amour vient s'en emparer !  
 D'abord il craint, il dissimule,  
 On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t-il enfin déclarer ?  
 On le fuit ; sa poursuite est vainc.

N'importe ; il veut persévérer.  
Que de soins, d'ennuis & de peines !

On l'aime ? tant pis, double chaîne.  
Mille embarras dans son bonheur.  
L'esprit sans cesse est en haleine ;  
Pere, mere, époux, tout fait peur.

Est-ce tout ? Non. Reste l'honneur ;  
Il s'effarouche avec méthode :  
On croit le vaincre, il est vainqueur :  
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival, autre incommodé.  
Loin des yeux le repos s'enfuit ;  
Jaloux, on veille, on tourne, on rode ;  
Ce n'est qu'alarmes jour & nuit.

Après bien des maux & du bruit,  
On jouit enfin de sa belle :  
Le feu s'éteint, le dégoût suit.  
Le jeu valoit-il la chandelle ?



---

DANCHET AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

**L**A Parque à son noir trébuchet,  
Dans sa triste & lugubre nasse,  
Ayant pris notre ami Danchet,  
Franche colombe du Parnasse ;  
Cet ami d'Homere & du Tasse,  
A peine eut passé le guichet,  
Et tranquille en sa conscience,  
Sans autre écrit ni plaidoyer.  
Sur son visage eut déployé,  
Ses certificats d'innocence,  
Qu'il eut de ses juges courtois ;  
Justice briéve & complète,  
Et qu'il obtint de tous les trois  
Gain de cause sur l'étiquette.  
Conduisez au joyeux canton  
Le bon auteur des tyndarides,  
Dit le chancelier de Pluton,  
De son front déployant les rides,  
Et parlant à son hoqueton.  
Par les ondes Aganipides,  
Cria Danchet, se moque-t-on ,  
De me donner ainsi des guides. . . .  
Dans mon Virgile , Dieu merci ,  
J'ai vu cent fois en raccourci ,

Les régions que je découvre ;  
Et je fais tous ces chemins-ci ,  
Comme j'ai su ceux du vieux Louvre.  
Pour le prouver , la bouche il ouvre ,  
Et de l'Énéide aussi-tôt ,  
Devant Proserpine , tout haut ,  
En défunt d'heureuse mémoire ,  
Il leur récite sans quartier  
Le sixième livre en entier ;  
Puis plantant-là son auditoire ,  
Se précipite en vieux routier ,  
A travers le pays des mânes ,  
Aussi confiant que seroit  
L'infaillible & docte Freret ,  
Par-delà celui des brachmanes .  
Du corps antique dépétré ,  
Récompensé d'un limon vierge ,  
Le bel-esprit plus droit qu'un cierge ,  
Et plus agile que Dupré ,  
Perce le bois mal éclairé ,  
Où le dieu des enfers héberge ,  
Les fous à qui Mars & l'amour  
Ont ici-bas ravi le jour .  
Là nul objet ne se dérobe  
Aux yeux d'un homme de sa robe :  
Il voit Dolope & Mirmidon ,  
Procris , Ériphile & Didon ;  
Il y reconnoît Déiphobe ,

Qu'envoya sa femme *ad patres*,  
Et qui ne fait pas là *flores*,  
Ayant son nez dans sa pochette,  
Et *truncas*, ajoute le poëte,  
*In honesto vulnere nares.*

Le pieux héros de Virgile,  
Contemporain, frais émoulu,  
Par les talens de la Sibylle  
Ne se fentoit pas plus ému,  
Que suivant le poëme à la piste,  
Sous ces myrthes malencontreux,  
Le fut notre bon humaniste,  
A l'aspect de ces malheureux.

Au sortir de ce lieu si triste,  
Il entend le concert affreux  
Du Tartare, qu'il laisse à gauche ;  
De cent mille chants de débauche  
Le charivari ténébreux  
N'en est que la riante ébauche.

Déjà l'élève de Clio  
D'avance avoit eu le prologue  
De la façon du fameux dogue  
Qui hurle à la porte un trio.

Mais dans le gouffre où de l'impie  
La scélératesse s'expie,  
Où l'avaré en pleine eau, dit-on,  
Non pas en vilaine eau croupie,  
Mais en belle eau jusqu'au menton,

Souffre une éternelle pépie ;  
Dans l'antre où la rage accroupie  
A l'orchestre donna le ton ,  
Où de Nemesis l'esponton  
Perce , frappe , assomme , estropie ,  
C'est bien un autre faux-bourdon.  
A travers des voix de harpie  
Il entendoit siffler Pithon ,  
Claquer le fouet d'une furie ,  
Croasser l'oiseau de Titie ,  
Craquer tous les os d'Ixion ,  
S'écrouler le roc de Syfiphe ,  
Et retentir le Phlégeton  
Des clameurs de maint escogriffe ;  
Récemment tombés sous la griffe  
De l'impitoyable Alecton :  
Le tonnerre étoit l'intermede.  
Quel épouvantable opéra ,  
Pour le tendre ami de Campra ,  
Et le doux auteur de Tancrede !  
Il ne fera jamais de rien  
Dans une musique pareille ;  
Cette pensée adoucit bien  
Le supplice de son oreille.  
Tel un bon bourgeois de Paris ;  
Sans dettes , procès , ni querelle ,  
Côtoyant les murs de Thémis ,  
De la grand'chambre entend les cris ;

Et les chaînes de la Tournelle ;  
Déteste & geole & barreau,  
Bénit son innocente vie,  
Et fuit juge, avocat, partie,  
Huissiers, criminels & bourreau.  
Un sentiment pareil emporte,  
Loin du lieu funeste & vengeur,  
L'irréprochable voyageur.  
Déjà paroît l'auguste porte,  
Où cet érudit consommé  
Se souvient que le fils d'Anchise  
Planta le rameau d'or, en guise  
De cette espece de balise,  
Que la Basoche appelle *May*.  
En quatre sauts & deux gambades,  
Le pèlerin croit de l'enclos  
Franchir gaîment les palissades,  
Quand un mâtin, tout des plus gros,  
Un subdélégué de Cerbère,  
Digne du chenil de Mégere,  
Le poil hérissé, l'œil ardent,  
S'opposant à l'ombre légere,  
L'arrête tout court en grondant.  
Il a pour queue une vipere ;  
Il garde une éternelle dent ;  
Sa gueule énorme n'est farcie  
Que de ciguë & d'aconit ;  
La plaine à l'entour est noircie

Des torrens d'encre qu'il vomit ;  
Son regard vénimeux flétrit ;  
Son souffle seul ôte la vie ,  
Et sur son collier est écrit ,  
*J'appartiens à la basse Envie.*  
L'ami des dieux en tournoyant ,  
Faute d'un peu de la galette  
Dont Enée avoit la recette ,  
Jette au sentinelle aboyant  
Un beau jetton d'académie.  
Au vol à peine est - il happé ,  
Que voilà ma bête endormie ,  
Et mon bel - esprit échappé.  
Enfin , d'un pied libre il arpente  
Les coteaux , les prés & les bois ,  
Séjour de la race innocente  
Des bons humains de qui font choix  
Minos , Eaque & Rhadamante.  
Que son ame alors est contente !  
Elle le fut moins mille fois  
Le jour qu'une juste patente ,  
A la pluralité des voix ,  
L'installa parmi les quarante ;  
Bien que la folle vanité  
De l'astrolabe du Parnasse ,  
Ne manque plus de cette place ,  
Qu'un pas à l'immortalité.  
Aussi gagnoit - il bien au change :

Car la différence est étrange  
Entre habiter l'asyle heureux  
Que Virgile a si bien su peindre ;  
Où de la camarde aux yeux creux  
Le trébuchet n'est plus à craindre ;  
Entre s'égayer à jamais  
A l'ombre des vastes forêts ,  
Dans les jeux , les ris & la danse ;  
Et s'appesantir les esprits  
Sous les fastidieux lambris  
D'un vieux palais en décadence ;  
Et là , non pas pour un moment ;  
Mais deux heures tout d'une haleine ;  
Végéter trois fois la semaine ,  
Environné , dieu fait comment ;  
Puis finir pour dernière aubaine ,  
Par emporter au monument  
Deux mots d'éloge à la douzaine ;  
Noyés dans un froid compliment.  
Ah ! comme il saute au col d'Horace ;  
Et que de bon cœur il embrasse  
Ce cher & bien aimé patron  
Qui fut sa lance & son égine !  
Tel au col de l'aimable Ovide  
Sauteroit le joyeux Piron ;  
Tel on verroit plein d'allégresse ,  
Mais plus grave dans sa tendresse ,  
D Olivet baiser Ciceron.

Vous voici donc en-deçà l'onde ;  
Lui dit l'Anacréon Romain ,  
Et nous vous possédons enfin  
En lieux où tout plaisir abonde ?  
Venez , venez , sorti du sein  
Des lettres & de la faconde ,  
Soyez le bien-venu chez nous ;  
Mais cependant je perds en vous  
Un bel écho dans l'autre monde.  
Un moment , dit le compagnon ,  
A revoir : excusez de grace ,  
Voilà mon Mécène qui passe. ....  
Bonjour , monsieur l'abbé Bignon .  
Monsieur l'abbé Bignon s'arrêta :  
Eh ! mon pauvre Danchet , bonjour .  
Monsieur l'abbé , le beau séjour !  
Qu'il y fait bon ! que je m'apprête  
De vous y bien faire ma cour !  
L'expression vous paroît folle  
Et bizarre en pays aussi  
Républicain que celui - ci ;  
Folle ou non , je vous tiens parole .  
Jadis vous disant grand'merci ,  
Je jurai , j'en ai souvenance ,  
Que ma vive reconnaissance  
M'accompagneroit jusqu'ici :  
Je veux qu'elle soit éternelle ;  
Point de chicane là - dessus .

Et puis quand on a l'ame belle ;  
La gratitude pese-t-elle ?  
Elle n'est qu'un plaisir de plus.  
**Ceci te vaille un épitaphe,**  
Brave Danchet, tu parlois d'or ;  
**Ton fidele historiographe**  
En pleure de tendresse encor ,  
Et je n'en pleure pas sans cause.  
**Si tu vois monsieur de Livri ,**  
Que tu fais qui m'a tant chéri ,  
Dis - lui pour moi la même chose.  
**Lors un objet bien singulier**  
Frappa les yeux du nouvel hôte ;  
**Oh ! oh ! se mit - il à crier ,**  
J'attrape donc Virgile en faute !  
Ah ! que d'aimables vérités  
Le méchant m'avoit déguisées !  
**Quel surcroît de félicité !**  
Des femmes aux Champs - Elysées !  
**Ceci releve bien le prix**  
D'une habitation si belle ,  
Monsieur l'abbé , dans ce pays ;  
Regretterions-nous l'Isle - belle !  
**Aussi j'étois souvent surpris**  
Que dans ces demeures divines ,  
Le poëte peu galant n'eût mis  
Que des héros sans héroïnes.  
**Pourquoi ce trait d'inimitié ?**

Pourquoi de l'héroïne espece  
Souffler la plus belle moitié ?  
L'olimpe étoit - il sans déesse ?  
Point de femmes , point de plaisir :  
Ce fut toujours là mon système.  
Tout cercle devroit s'en choisir ;  
Et vous dirai - je que c'est même ,  
Faute de femmes , qu'aujourd'hui  
L'on voit en pleine académie ,  
Aux pieds de Minerve endormie ,  
Siéger la paresse & l'ennui.  
De ce même ennui les symptômes  
Menaçoint le front clair & net  
Du digne héritier des Jérômes ,  
Si le devancier de Gresset ,  
Ravi de se revoir en femmes ,  
N'eût pris le parti du *tacet* ,  
Pour courir saluer huit dames.  
Sur un tertre émaillé de fleurs ,  
En belles nymphes printanières ,  
Et représentant les neuf sœurs ,  
Brillent la Suze & Deshoulieres ,  
Viledieu , Sévigné , Lambert ,  
D'Aunois , Cailus & la Fayette :  
La ronde ainsi n'est pas complete ,  
Et sens très - bien ce qu'elle y perd ,  
A ce beau cercle de lumiere ,  
Honoré de neuf trépieds d'or ,

Une place est vacante encor,  
Et cette place est la premiere ;  
Puise-t-elle vaquer, hélas !  
Long-tems par-delà mon trépas ?  
Car vous seule y devez prétendre ,  
Vous seule y monterez un jour ,  
Vous dont le pinceau noble & tendre  
A peint les *malheurs de l'amour.*  
A ce rang-là , je vous appelle ;  
Et si ce nouvel Hélicon  
Se veut élire un Apollon ,  
Vous proposerez Fontenelle.  
Après que d'un air d'enjouement ,  
A ces neufs muses de la France ,  
Le nouveau venu galamment  
Eut fait très-bas la révérence ,  
Et très-haut un long compliment ;  
De-là dans le vallon charmant ,  
Je vis une tête éminente ;  
Entre mille autres rayonnante ;  
C'est la tête du grand Armand ,  
Notre fondateur. Quelle joie !  
S'écria-t-il tout transporté ;  
Oh ! parbleu , je veux qu'il me voie .  
Il vole au héros tant vanté ,  
Et ne se possédant pas d'aise ,  
S'incline en toute humilité ,  
Lui baise les mains , les rebaise .

Monseigneur ;

Monseigneur, une éternité,  
Pour pouvoir vous payer ma dette :  
Vous voyez un pauvre poëte  
Qui vous doit l'immortalité.  
A moi, replique le grand homme ?  
Oui, monseigneur, je vous la dois,  
Et depuis trente-six ans, comme  
Académicien François.  
Eh ! quoi, de mon académie,  
Reprit le noble instituteur,  
On parle encore en l'autre vie !  
Si l'on en parle, monseigneur !  
Le doute est d'une étrange espèce.  
Oui certes, & malgré les jaloux  
On parlera d'elle sans cesse,  
Comme elle, sans cesse de vous ;  
Plus que du riant domicile  
Dont aux rois vous avez fait don ;  
Plus que de l'auguste maison  
Qui de la doctrine est l'asyle,  
Que de la rue & de la ville  
Qui porte votre fameux nom.  
Je m'en étonne avec raison,  
Dit l'ombre en toque enluminée ;  
C'est mon étoile fortunée  
Qui sans que j'y pense vous sert.  
Je me souviens de la journée  
Où je fus pris un peu sans vert ;

Ce fut à la fin d'un dessert  
Que me présentant sa requête,  
Ce folâtre de Boisrobert,  
Me fourra ce plan dans la tête ;  
Mais depuis long-tems là - dessus  
Mon cœur indifférent sommeille.  
Vous l'avouerai - je , un peu confus ?  
Ce fut du moment que je fus  
La reception de Corneille.  
Eh ! monseigneur , pardonnez - la ,  
Dit l'autre que l'aveu démonte ;  
Nous n'avons pas sur notre compte  
Deux fautes comme celle - là.  
Au nom du défenseur des doges ,  
Votre illustre & digne neveu ,  
En faveur d'un siecle d'éloges ,  
Où pas un de nous , dans le feu  
De son génie enthousiaste ,  
Peignant celui de Richelieu ,  
N'oublia de le nommer *vaste* ;  
Laissez - vous attendrir un peu.  
Bon ! dit l'ambitieux , à d'autres :  
Plaisans éloges que les vôtres !  
Le bel hommage que l'encens ,  
Qu'à titre égal en même tems  
Séguier revendique & partage !  
Vous ignorez donc aujourd'hui ,  
Répond Danchet , prenant courage ,

Qu'à peine on parle encor de lui ?  
Son nom n'est presque plus d'usage,  
Ou célébré bien rarement :  
De vous , le récipiendaire  
Passe net à Louis le Grand ,  
Et de notre aveu laisse en blanc  
Le héros intermédiaire.  
Dans le fond des eaux du Lethé  
Le second protecteur jeté ,  
Rendit le premier plus traitable ;  
Ensuite ayant appris combien  
Du moindre académicien  
Le mérite est recommandable ,  
Combien de ce corps assidu  
Le travail & les exercices  
Au public ont déjà rendu  
De considérables services ,  
Et le plaisir divin qu'ont eu  
Princes , princesses , rois & reines ;  
Quand ce dernier des parlemens ,  
Dans tous les grands événemens ,  
Au rang de nos cours souveraines ,  
A déclamé ses complimens :  
A tant d'éclat dont elle brille ,  
Il est trop heureux d'avouer  
Que l'académie est sa fille ,  
Et l'exhorte à continuer ,  
Lui promettant gloire & durée ;

Si juste en ses élections ,  
Elle ne donne point entrée  
A la cabale , aux factions .  
Or sur ce point foyez tranquille ,  
Lui dit le zélé vétéran ;  
A nos clartés fiez-vous-en ,  
Et croyez la brigue inutile .  
Nous faisons , quand on nous reçoit ,  
Un serment qui la décourage ;  
Nous jurons à l'aréopage  
De ne laisser qui que ce soit  
Assuré de notre suffrage ,  
Anathème sur qui s'engage .  
Louis , qui lui seul auroit droit  
D'exiger toute obéissance ;  
Ce roi dont le pouvoir immense  
Se fait sentir à tant de rois ,  
N'étend pas sa pleine puissance  
Sur la liberté de nos voix .  
Avec un pareil avantage ,  
Et ce qu'on doit à son serment ,  
Aux protections rendre hommages ,  
Ne pas opiner librement ,  
Seroit n'avoir foi ni courage .  
Aussi ces meffieurs voyant tous  
Fermier , ministre , belle & prince  
Les solliciter à genoux  
En faveur d'un sujet trop mince ,

Aimeroient bien mieux noblement,  
Par un abus moins illicite ,  
S'ils ne pouvoient faire autrement ,  
Aller au-devant du mérite ,  
Que contre un si beau règlement ;  
La justice est leur élément  
Et leur qualité favorite.  
J'ai par un trait original ,  
J'ai moi-même , en pareille affaire ,  
Durant vingt ans ferme & loyal ,  
Donné mon suffrage à Nadal ,  
Préférablement à Voltaire .  
Mais , interrompt le cardinal ,  
N'oubliez pas le capital :  
Avant l'esprit & le génie ,  
Examinez sur-tout les mœurs ;  
Point d'étourdis , point de moqueurs ,  
Point de libertins , je vous prie .  
C'est ce qu'aussi nous évitons ,  
Répond l'homme sage & sincere ;  
Croyez que nous nous arrêtons  
Moins aux talens qu'au caractère  
Comptez sur quarante Catons ,  
Vous ne vous tromperez de guere ;  
Et pour que vous n'en doutiez pas ,  
Vous-même , jugez de la chose ,  
Poëtes n'ayant pas plus de rats  
Que de vieux écrivains en prose ,

Force gens en petits rabats ,  
Des grands de la cour , des prélats ,  
Voilà tout ce qui nous compose .  
L'expérience rend matois ,  
On ne nous y prend pas deux fois ,  
Et je n'ai pas la tête faine :  
Où de long - tems sur le tableau  
Nous ne trouverons un Boileau ,  
Et moins encor un la Fontaine .  
En style simple & sans apprêts ,  
La chose ainsi contée au maître ,  
( Peut - être un peu moins comme elle est ,  
Que telle qu'elle devroit être ) ,  
Pour aller vanter ce succès  
A son bon ami Ximenès ,  
Le grand Armand quitte la place ,  
Et l'hétreux Danchet , pour jamais ,  
Alla rejoindre son Horace .



---

## TOUT EST BIEN COMME IL EST.

*C O N T E   E N   R O M A N C E .*

Au gré du sexe charmant,  
Amour cherchoit un remede  
Au sombre ennui qui possede  
L'amante près de l'amant.  
Dans ce dessein , on assure  
Qu'un jour il prit le chemin  
De la forge où la nature  
Fabrique le genre humain.

La carte de Cupidon  
Met cette forge divine  
Sous une aimable colline  
Où croît le plus fin coton.  
Deux jolis piliers d'ivoire ,  
De l'ébene & du corail ,  
Du sacré laboratoire  
Forment le petit portail.

Les ris & les jeux badins ,  
Par qui la flamme s'allume ,  
Volent auprès de l'enclume  
Que bat le dieu des jardins :

Du cyclope infatigable  
 Le marteau va jour & nuit,  
 Et par un fort admirable,  
 Frappe sans faire de bruit.

Quand à grand coup redoublé  
 Le fer est battu de reste,  
 Et que la fonte céleste  
 Dedans le moule a coulé,  
 La nature prompte & sage,  
 Qui de la part du destin  
 Préside sur tout l'ouvrage,  
 Y met la dernière main.

Le fils de Vénus entra  
 Jusqu'au fond du sanctuaire,  
 Où le mortel téméraire  
 De ses jours ne pénétra.  
 Les forgerons de cythere  
 Reçurent leur souverain,  
 Comme l'on reçoit sa mère  
 Dans les forges de Vulcain.

Bonjour, bel enfant, bonjour !  
 Dans ces lieux dont je dispose,  
 Puis-je pour vous quelque chose,  
 Dit la nature à l'amour ?  
 Le dieu répond : je désire,

Sans différer un instant ,  
Aux belles de mon empire  
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré  
Se dessaisir en main sûre  
Du morceau de sa figure  
Que vous m'avez consacré.  
Faites si bien votre compte ,  
Que tournant sur une vis ,  
Cet entroit-là se démonte ,  
Et se mette à *remotis*.

Nature ayant fa leçon ,  
Cupidon prit congé d'elle ,  
Et sur le nouveau modele  
L'homme est bâti de façon ,  
Que le plus solide immeuble  
Des amans & des époux ,  
N'est plus désormais qu'un meuble  
Le plus mobile de tous.

Mais tel étoit l'art divin ,  
Que si l'affaire alongée  
N'étoit à son apogée ,  
On tournoit la vis en vain :  
L'envoi ne se pouvoit faire ,  
Que l'amour de son cachet ,

Et du grand sceau de cythere,  
N'eût bien scellé le paquet.

L'homme étant ainsi formé,  
Le beau sexe en patience,  
Du nôtre soutint l'absence  
Et n'en fut plus alarmé ;  
De ce qui rend infidele  
L'absent n'étoit plus porteur,  
Et toujours avec la belle  
Marchoit le consolateur.

L'époux sortant de chez soi  
Laissoit à sa chere épouse,  
Nouvelle encore & jalouse,  
Cet ôtage de sa foi :  
Le passé - tems des fillettes,  
Grace aux vigoureux hochets,  
Quand elles restoient feulettes  
N'en souffroit aucun déchet,

Chacune de s'en munir,  
Basques de courir sans cesse ;  
Beaux paquets à leur adresse,  
D'aller & de revenir.  
Il n'est grêle ou vent qui puisse  
Retarder un tel envoi,  
Et la tourriere & le Suisse  
N'eurent jamais tant d'emploi,

Vous noterez qu'à ce jeu,  
Outre que celui qu'on tronque,  
Ne trouve plaisir quelconque,  
Il risque encor son enjeu.  
Un dépôt de cette eſpece  
Ne fe faifoit pas fans peur;  
Mais eſt-il rien qu'on ne laisse  
Par-tout où reſte le cœur?

Auſſi plus d'un accident,  
Et plus d'un tour de friponne  
Fit d'une action ſi bonne  
Repentir l'homme imprudent.  
Tous les jours la négligence,  
Ou l'appétit déréglé,  
Coûtoit cher à l'indulgence  
De quelque absent mutilé.

Le beau rameau d'olivier,  
Qui fait la paix du ménage,  
Eſt par un mari volage  
Prêté pour le jour entier:  
Le foir hymen le réclame;  
La nuit, ſ'il ne revient pas,  
Du mari près de fa femme  
Imaginez l'embarras.

Par mégarde une autre fois,

Une Agnès, au lieu du vôtre ;  
 Vous en renvoyoit un autre  
 Où vous perdiez deux sur trois ;  
 Et bienheureux ceux qui purent  
 En sauver encore un tiers ;  
 Mille honnêtes gens en furent  
 Pour les gages tout entiers.

À l'affût de ce butin ,  
 Une mere de famille ,  
 Dans les joujoux de sa fille  
 Furetoit soir & matin.  
 La prude , mal assistée  
 Dans ses besoins importuns ,  
 De la belle accréditée  
 Escamottoit les emprunts.

Le vieux jaloux désolé ,  
 Ne fermant plus la prunelle ,  
 Quelquefois dans la ruelle  
 Trouvoit le drôle isolé.  
 Alors , ne vous en déplaise ,  
 L'impitoyable vieillard ,  
 Sans scandale & tout à l'aïse ,  
 Vous faisoit un abaillard.

À son galant morfondu  
 La dame avec un sourire ,

En étoit quitte pour dire :  
Mon ami , je l'ai perdu.  
Aussi-tôt affiche énorme :  
Tout par son nom s'y nommoit ;  
Même on y gravoit la forme  
Du bijoux qu'on réclamoit.

Que dirons-nous du chagrin  
Et de la rumeur affreuse ,  
Qui d'une grande emprunteuse  
Causa le trépas soudain ?  
Les commissaires poserent  
Le scellé sur ses effets ,  
Et sous le scellé resterent  
Trente ou quarante paquets.

Messieurs les intéressés ;  
Privés de tout exercice ,  
Des longueurs de la justice  
Furent fort embarrassés ;  
Sur-tout ceux que la décence ,  
Et l'honneur de leur état ,  
Réduisoit à l'impuissance  
De faire le moindre éclat.

Le cavalier effronté  
Se plaint tout haut qu'on le vexe ,  
En fait juge le beau sexe

Qui crie à l'iniquité.  
La procédure s'acheve,  
Nouvelle opposition ;  
Enfin le scellé se leve,  
On fait exhibition.

Personne, à la vérité,  
N'y fauroit trouver à mordre ;  
La défunte avoit de l'ordre,  
Tout est bien étiqueté.  
Gens de cour & gens d'affaires,  
Gens de robe & gens de bien,  
Abbés & révérends peres,  
Chacun retrouva le sien.

Aussi n'est-ce rien au prix  
De ce qu'une Messaline  
Entreprit à la ruine  
De l'empire de cypris.  
Chez elle étoient en fourrière  
Bidets rares & communs ;  
Elle étoit la trésoriere  
De la caisse des emprunts.

Un beau matin haut le pied,  
A son comptoir elle manque ;  
Madame emporte la banque  
Et fait rafle sans pitié.

Amour & galanterie  
N'eurent bientôt qu'à déchoir.  
C'étoit une loterie :  
Cent billets blancs pour un noir.

Cupidon sentit l'abus :  
Pour en prévenir la suite,  
Ce dieu revolant bien vite  
A la forge de Vénus,  
S'en remit à la nature  
De leur commun intérêt.  
De là nous devons conclure,  
Que tout est bien comme il est.

---

## L E R E Q U I N.

## C O N T E.

MUSE, de grace, au fait & point d'exorde:  
Des écumeurs, gens sans miséricorde,  
Firent descente à je ne fais quel port,  
Et tout de suite y descendit la mort,  
L'affreux dégât, le viol équivoque,  
Qu'Agnès redoute & dont Barbe se moque ;  
L'ardente soif du sang & du butin,  
Tant d'autres maux, le sacrilège enfin,  
Péché mignon des ames scélérates.

Ce dernier-ci conduisit les pirates  
Dans un couvent de peres cordeliers.  
Châsses, encensoirs, croix, soleils, chandeliers,  
Vases sacrés, tout fut de bonne prise ;  
Burettes, brocs, le cellier & l'église,  
Tout fut pillé. Notez que les vauriens  
N'étoient pourtant juifs ni turcs, mais chrétiens,  
En qui peut-être eût agi le scrupule,  
S'ils n'avoient pas, dans plus d'une cellule,  
Trouvé de quoi se dire : eh ! ventrebleu,  
N'en ayons point, puisqu'il en est si peu.  
Quoi trouvé donc ? quoi ? gentilles commerces,  
Que sur la nef on mene avec les peres,  
Pour y passer le tems dorénavant,  
Eux à ramer, elles comme au couvent.  
Pere Grichard, bilieuse pécore,  
Prêche & fulmine en pieux matamore ;  
Pere Grichard est traité d'étourneau,  
Et pour réponse on vous le jette à l'eau.  
D'autres encor de prêcher ont la rage,  
Ils prêchoient donc, mais sur un ton plus sage,  
Quand le plus fier de tous les ouragans,  
Mieux qu'un sermon convertit nos brigands.  
Les voilà tous devetus des panurges,  
Se fiant moins à Dieu qu'aux thaumaturges,  
Et promettant chandelle à tous les saints  
Du paradis & lieux circonvoisins.  
Tout l'équipage aux pieds de la chiourme ;

On

On crie, on pleure, on sanglotte, on se gourme :  
*Mea culpa*, mon pere, mon mignon,  
Ce n'est pas moi, c'étoit mon compagnon.  
Moine de dire, en faisant grise mine,  
Punitio& vengeance divine !  
Le bon larron, contrit comme à la croix,  
De se vouer à monsieur saint François,  
S'il en échappe. A l'instant le tems change ;  
Vous eussiez dit que sur l'aile d'un ange,  
Le séraphique avoit dit : *quos ego*.  
Le ciel reprend l'azur & l'indigo,  
L'eau reverdit, & sa claire surface  
S'applanissant, redevient une glace ;  
Tout rentre enfin dans son premier état,  
Tout, j'y comprehends le cœur du scélérat.  
Il rit du vœu formé pendant l'orage ;  
Le capitaine absout tout l'équipage,  
Réunissant les deux pouvoirs en soi,  
Et sur son bord étant pontife & roi,  
Buvons, rions, chantons, dit le corsaire ;  
Frappe, Commite, & vogue la galere.  
Les penaillons disoient : vous avez tort ;  
On fait la figue au saint plus près du port ;  
De Pharaon tel étoit le vertige,  
Moysé aussi coup sur coup le fustige.  
Le chef repart : qu'on ait tort ou raison ;  
Ramez, faquins : belle comparaison  
De fouet à fouet, la verge de Moysé

Et le cordon de saint François d'Assise !  
Trois jours avoient coulé sans accidens ;  
Le quatrième , ainsi qu'entre leurs dents  
Les gris vêtus prioient leur patriarche  
De se venger en purifiant l'arche ,  
L'un deux soudain s'écrie : ah ! le voilà.  
Qui ? saint François ! où ? sur l'eau , là-bas , là :  
Tenez , voyez vis-à-vis de la poupe.  
Sur le tillac aussi-tôt on s'attroupe.  
Oui , c'est , dit-on , vraiment un cordelier.  
C'en est bien un , le fait est singulier.  
En pleine mer , un homme , n'en déplaise ,  
Qui paroît même être là fort à l'aife.  
C'est , s'écrioit un moinillon fervent ,  
C'est ce grand saint qu'à la merci du vent ,  
Dans le péril , ingrats , vous réclamâtes ;  
Mon œil d'ici distingue les stigmates.  
Je vois , je vois l'ange exterminateur  
Le bras levé sur le profanateur :  
Tremblez , méchans. La frocaille en tumulte  
Passoit déjà de l'espoir à l'insulte.  
La soldatesque incertaine , tout bas ,  
Se demandoit : l'est-ce ? ne l'est-ce pas ?  
La nuit laissa leur ame irrésolue ;  
L'indévol crut avoir eu la berlue ,  
Et du soleil attendoit le retour :  
Il reparoît. On revoit tout le jour.  
Le même objet à pareille distance.

Lors le relaps incline à pénitence.  
C'est saint François, qui pourroit- ce être donc ?  
Voilà des gens penauds, s'il en fut onc.  
Le commandant, dont la visiere est nette,  
Pour le plus sûr met l'œil à la lunette,  
Et dit, ma foi, vous ne vous trompez point :  
Je vois capuche & froc, c'est de tout point  
Un cordelier bien vif, bien à la nage,  
Voulant venir peut-être à l'abordage ;  
Il faut l'attendre. Holà ! ho ! le grapin.  
Chacun se signe, au cri du turlupin ;  
D'horreur le poil en dresse à tout son monde ;  
L'objet s'enfonce disparaît sous l'onde.  
A l'instant souffle un vent plus que gaillard,  
Et, fût-ce un coup du ciel ou du hasard,  
Vous en allez savoir le pour & contre.  
Tout au plus près le nageur se remontre ;  
Le grapin tombe, accroche & tire, qui ?  
Étoit-ce bien un cordelier ? Nenni :  
Car de par dieu, sa mere, & saint Antoine,  
Jamais l'habit ne fit si peu le moine.  
C'étoit au vrai l'habit d'un franciscain,  
Mais sous lequel ne gissoit qu'un requin,  
Poisson goulu, vorace, anthropophage,  
Poisson béant, poisson pour tout potage ;  
Mais un poisson froqué : par quel hasard ?  
Vous avez vu noyer pere Grichard ;  
Figurez-vous ce requin qui le gobe ,

Non pas avec , mais par-dessous sa robe :  
 Des pieds au cou tantôt il fut grugé ;  
 Et là du tronc la tête prit congé.  
 Le froc alors présentant l'ouverture ,  
 Avoit du monstre embeguiné la hure ,  
 Et de ce jour , quêteur humble & gourmand ,  
 Frere requin suivoit le bâtiment.



## TIRLIBERLY.

## CONTRE.

LISE couchée , au retour de l'église ,  
 Disoit à Jean : mon Dieu , le bel outil !  
 Quel est son nom ? *Tirliberly* , dit-il .  
*Tirliberly* sera vraiment , dit Life ,  
 Dorénavant mon bijoux favori .  
*Tirliberly* mit toute son entente  
 A bien ouvrer , tant qu'en peu dépéri ,  
 Jean se souvint qu'il avoit une tante ,  
 Et s'embarqua pour le Pondichéry .  
 Au bord de l'eau , grands adieux ; on s'embrasse ,  
 Propos de femme & fadeurs de mari :  
 Life au revoir , Jean , mon ami , de grace ,  
 Laisse-le moi . Quoi ? le *tirliberly* .  
 L'homme eut beau dire , & beau rire , & beau faire ,  
 S'il ne le laisse , il ne partira point .

Lise l'a dit : donc pour la satisfaire ,  
Jean fouille & prend par-dessous son pourpoint  
N'importe quoi ; tout ce qui vint à point ,  
Propre à donner le change à l'ingénue ;  
Quoi que ce fût : tiens , dit-il , le voilà ;  
Cours après , cherche , & ce disant , il rue  
Ce qu'il tenoit , dans l'herbe haute & drue :  
Puis sur-le-champ monte en mer & s'en va.  
Or n'ayez peur que simple ou trop honnête ,  
Lise , à tourner incessamment la tête  
Vers le vaisseau , gagne un torticoli :  
Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;  
Tout son penser vise au *tirliberly*.  
Onc on ne vit chien plus âpre à la quête  
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.  
Dieu fait l'angoisse. O douleur sans pareille !  
Las ! j'ai perdu le plus beau de mon bien :  
*Tirliberly* ! que ma voix te réveille ;  
Pardessus l'herbe à mes cris , leve-toi.  
A mon aspect tu croissois à merveille ,  
Et tu semblois avoir des yeux pour moi.  
*Tirliberly* , seras-tu sans oreille ?  
A ce haut cris dans les airs épandu ,  
Sort de la roche un jeune anachorette ,  
Frais comme rose , & qui sous sa jaquette  
A plus & mieux que Lise n'a perdu.  
Pere , aidez-moi , dit la belle éplorée :  
Vous me voyez pis que désespérée

Pour un bijoux dans l'herbe enseveli;  
 Bijoux, vraiment qui passe le joli.  
 Sans lui je meurs, sans lui rien ne m'agrée ;  
 Il me valoit lui seul tout l'empyrée.  
 Ci bijoux rare a nom *tirliberty* :  
 Savez que c'est, si connoissez la pompe  
 De ce bas monde : hélas ! un mal-adroit  
 Me l'a fait perdre, & si je ne me trompe  
 Il est tombé non loin de cet endroit.  
 Tenez, cherchons ; nous y voici tout droit.  
 Mu de pitié, le pauvre solitaire  
 Tout bonnement cherche & cherche à tâton  
 Sans savoir quoi. Tel un visionnaire  
 Cherche le jour dans la nuit de Newton ?  
 Ou si l'on veut, tel un savant Breton (\*),  
 Grand scrutateur de forme planétaire,  
 Dessous le pôle, en cherche une à la terre.  
 De charité le jeune homme rempli,  
 Met donc le front & le nez dans les herbes,  
 Et retroussé jusqu'au *tirliberty*  
 En laisse voir un tout des plus superbes.  
 L'apercevant, Lise jette un grand cris :  
 Ah, le voilà ! l'ermite se redresse,  
 Et prenant part à sa vive allégresse,  
 Demande à voir un bijoux si chéri.  
 Lise lui dit : vous l'avez, & le presse  
 De le lui rendre. A cela l'homme saint

(\*) M. de Maupertuis.

Reste muet. Elle insiste , il se plaint  
D'un tel soupçon , & consent qu'on le fouille.  
Life y procede & saute à la quenouille  
Avec laquelle Eve nous a filés.  
Gens au désert par la grace exilés ,  
Antoines , Pauls , Hilariens , Arsennes ,  
L'esprit malin vous a bien fait des siennes ,  
Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais  
Si lutinés , ni ferrés de si près.  
*Tirliberly* trahit enfin son maître ,  
Le jouvenceau succombe innocemment.  
Life innocente encore en ce moment ,  
De sa main propre emprisonne le traître ,  
Et d'innocence en innocence , ainsi  
Jean fut très-Jean , mais Life en fut aussi  
Bien plus savante , apprenant de ceci  
Qu'un mari peut aller à la campagne ,  
Sans pour cela , qu'en ce siecle poli ,  
À la maison sa charmante compagnie  
Demeure oisive ou sans *tirliberly* ,  
Et que souvent , loin d'y perdre , elle y gagne.



## L'Y G R E C.

**M**ILARC une béquille avoit  
 Faite en fourche , & de maniere ,  
 Qu'à-la-fois elle trouyoit  
 L'œillet & la boutonniere.  
 D'une indulgence pleniere  
 Il crut devoir se munir ,  
 Et courut , pour l'obtenir ,  
 Conter le cas au saint père ,  
 Qui s'écria : Vierge Mere !  
 Que ne suis-je ainsi bâti ?  
 Va , mon fils , baise , prospere ;  
*Gaudеant bene nati.*

## L E L A C O N I S M E.

## C O N T E.

**C**HEZ un seigneur un moine fut :  
 Le diable apparut à sa vue :  
 Choisis des trois , dit-il , ou tue ,  
 Ou bois , ou fornique : opte. Il but.  
 En buvant , la dame lui plut.  
 Le mari qui faisoit un somme ,

S'éveille & voit le couple en rut,  
Veut le tuer; mais le saint homme  
Prend un chenet, frappe & l'assomme.  
C'est où l'attendoit Belzébut.

---

### LE MÊME AUTREMENT.

**A** frere Luc, dans un castel oisif,  
Le diable dit d'un ton impératif :  
Bois, ou fornicue, ou bien occis ton hôte.  
Si n'obéis, je t'étrangle sans faute ;  
Or, par bonté, je ne veux qu'un des trois.  
Le moine alors de s'enivrer fit choix :  
Si qu'il advint qu'au fort de son ivresse ,  
Le porte-froc vous baifa la maîtresse ,  
Puis envoya l'époux chez ses aïeux.  
Pour moi, je donne au diable à faire mieux.

---



## LES DEUX MALADES.

CONTRE.

**U**N pauvre here, enfant de l'Hélicon,  
Gissoit mourant à peu près sur la paille,  
Et pour payer casse & catholicon,  
Dans son coffret n'avoit denier ni maille.  
Un gros banquier regorgeant de moitraille,  
En même tems étoit malade aussi.  
Guérissez-moi, s'écrioit celui-ci :  
Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape,  
S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe ;  
Je vous destine au Pinde un beau loyer.  
La faculté vers ce lieu ne galope,  
En l'autre part elle aime à giboyer ;  
Si que bientôt de Vernage à Procope,  
Ce dit l'histoire, & d'Astruc à Boyer,  
Depuis le cedre enfin jusqu'à l'hyssope,  
Auprès de lui notre veau d'or eut tout ;  
Au pauvre diable il resta la nature.  
Conclusion : le pauvret est debout,  
Et le richard est dans la sépulture.



---

## L'ACCOMMODEMENT DE LA VÉRITÉ ET DE LA CHARITÉ.

*C o n t e .*

**L**A vérité, & la charité,  
Si rares au siecle où nous sommes ,  
Etoient le plus beau don qu'eut fait le ciel aux  
hommes ,  
Avant qu'ils l'eussent irrité.  
Mais ces aimables sœurs ont quelquefois querelle ;  
Le plus habile a peine à les concilier.  
L'une est toujours ardente , & signale son zèle ;  
L'autre est inexorable , & ne fauroit plier ;  
S'il faut prendre parti , le choix est difficile :  
Voyons de quelle adresse , à franchir ce pas-là ,  
Sut user un docteur habile ,  
De l'école de Loyola.  
Dans Paris , une jeune fille ,  
Héritiere d'un gros banquier ,  
Etoit l'honneur de sa famille ,  
Et l'ornement de son quartier.  
Plus d'un galant chercha à lui plaire ;  
Mais entre les devoirs rendus  
Près de la fille & de la mere ,  
Les soins d'un jeune mousquetaire

Semblent les plus ardents & les plus assidus.

La mere prudente, attentive,  
Juge à propos d'entrer en explication,

Et d'une recherche si vive

Approfondit l'intention.

Ma vue est toute légitime,

Répond fierement l'amoureux;

Si je puis devenir heureux,

Ce ne sera pas par un crime.

Faut-il quelqu'éclaircissement

Sur mes moyens, sur ma noblesse?

Chez le pere recteur de la maison professe,

On peut en avoir aisément.

Quoi ! le pere recteur ? dit la bonne maman ;

Le témoignage est bon. Je connois sa droiture;

Et j'aurois pour son sentiment

Même foi que pour l'écriture.

Ces mots, au cœur du jeune amant,

Font luire un rayon d'espérance.

Il vole, sans perdre un moment,

Au couvent de sa révérence.

« Cher pere, lui dit-il, mon sort est en vos mains ;

» Un mot de votre part, contraire ou favorable,

» Va bientôt de tous les humains,

» Faire le plus heureux, ou le plus misérable. »

Il s'explique, & le pere est touché vivement

D'un discours que l'amour rendit plus pathétique,

Que tous ceux qu'enfanta l'art de la rhétorique.

« Je suis à vous , dit-il ; mais j'ignore comment....  
» Ecoutez , reprend-il , je roule une pensée  
    » Qui va vous paroître insensée ,  
» Mais qui peut à vos vœux servir utilement.  
» Je connois un richard jaloux à toute outrance ,  
» Et qui , pour échapper au destin des cocus ,  
    » Offre cinquante mille écus  
        » A quelque homme de confiance ,  
» Qui de sa chere épouse assure l'innocence  
» Par de sages avis , par son inspection ;  
    » Mais à cette condition ,  
        » Que , pour son entiere assurance ,  
» Cet argus se soumette à l'opération ,  
    » Qui n'est pas si commune en France  
        » Que chez certaine nation.  
» Si cet emploi suffit à votre ambition ,  
    » Vous en aurez la préférence. ....  
    » O l'admirable expédient ,  
    » Pour avancer mon mariage !  
    » S'écria notre adolescent !  
» Morbleu , pour les trésors qu'on puise en Orient ,  
    » Pour tout l'or que roule le Tage ,  
    » Je ne livrerois pas ce gage. ....  
» Modérez ce transport , dit le pere en riant ,  
    » Et soyez moins impatient ;  
    » Je ne perds pas encor courage. »  
Au domicile du recteur  
Paroît bientôt la bonne mère ;

C'étoit son conseil ordinaire ,  
Et peut-être son directeur.  
Elle parle , elle questionne.  
« Du jeune homme , dit-il , j'estime la personne ,  
» Et respecte l'extraction ;  
» Elle est depuis long-tems avec distinction  
» Sur les rives de la Garonne.  
» Quant à ses revenus , je n'en suis guere au fait ;  
» Mais je suis assuré qu'il possede un effet  
» Dont il a refusé quinze mille pistoles . »  
La mere est satisfaite , & donne des paroles.  
Les vœux de notre amant sont bientôt exaucés ,  
Et les noces se font , sans ces dépenses folles ,  
Sans ces apprêts vains & frivoles ,  
Dont la plupart des grands sont trop embarrassés.  
Tout rit dans le nouveau ménage :  
Sur la fin d'un repas , où régnoit la gaîté ,  
Le recteur s'applaudit de sa dextérité  
A conduire un pareil ouvrage.  
Il fait voir que sa charité  
A bien joué son personnage ,  
Sans offenser la vérité.  
La maman en rit peu : la bonne créature  
Voit d'un air assez consterné ,  
Que l'effet de son gendre est d'une autre nature  
Qu'elle n'avoit imaginé ;  
Et contre le recteur à demi-bas murmure.  
« Pourquoi , disoit-elle en secret ,

» Ne convertir en or ce précieux effet ?  
 » Pourquoi cette offre refusée ?  
 » Oh ! que l'échange me plairoit ! »  
 Mais on prétend que l'épousée  
 N'en eut pas le même regret.

---

## E X C U S E

*De M. Piron à Procope sur les vers précédant ce dernier conte.*

**P**ARFUMÉ de l'encens du Pinde,  
 Au sommet duquel on te guinde,  
 Procope, ne rougis-tu pas  
 De revendiquer l'aromate,  
 Dont notre sottise ici-bas  
 Suffumige un fils d'Hipocrate.

Mais quelque juste que puisse être  
 Le chagrin que tu fais paroître,  
 Ne m'en veux pourtant point de mal.  
 Chasse mon tort de ta mémoire :  
 A Sylva je te crois égal,  
 Si de l'égaler tu fais gloire.

Dans son audace illégitime,  
 Un autre diroit que la rime

L'auroit induit à ce faux pas ;  
 Qu'elle en fait faire au plus habile ;  
 Que Boileau même en pareil cas  
 Bronche entre Quinault & Virgile.

Mais la rime est-elle une excuse  
 Que doive alléguer une muse ;  
 Pour qui l'honneur a des appas ?  
 Non. Fût-elle encore plus stérile,  
 Cent Richelet ne valent pas  
 La civilité puérile.

Je n'ai voulu, je te déclare,  
 Marquer le savant ni l'ignare.  
 Eh, qu'importe ? ignare ou savant,  
 A qui se rit de l'art funeste,  
 Où le plus versé très-souvent  
 Est le plus semblable à la peste.

Des trois filandieres sinistres  
 Je voulois nommer les ministres,  
 Sans toucher au point décisif,  
 Et seulement dans l'apologue  
 Citer d'entr'eux le plus oisif,  
 Pour l'opposer au plus en vogue.

Oh ! je te fais l'ami des belles,  
 Le favori des neuf pucelles,

Le

Le charme de tes auditeurs,  
 Un Catulle, un Alcibiade;  
 Je te fais mille admirateurs,  
 Et ne te fais pas un malade.

L'honneur du Pinde & de Cythere,  
 J'ai cru que tu ne songeais guere  
 A l'emploi du docte assassin,  
 Que tu te piquois peu de l'être.  
 Enfin, je t'ai cru médecin,  
 Comme plus d'un évêque est prêtre.

Voilà l'esprit de l'antithese ;  
 Et pour peu qu'elle te déplaise,  
 Publie à tous mon repentir ;  
 Je publierai mon témoignage,  
 Et ne craindrai plus de mentir,  
 En te comparant à Vernage.

Même outre la palinodie,  
 En cas de grande maladie,  
 Dont on ne sauroit qu'augurer ;  
 Le coupable avec diligence  
 T'appellera pour assurer  
 Ou son salut ou sa vengeance.



## COUPLET.

Sur l'air : *Quel caprice, quelle injustice, &c.*

Qu'on me baise,  
 Plus chaud que braise,  
 Mon con, Nicaise,  
 Se présente à toi ;  
 Qu'on me baise,  
 Point de foutaise,  
 Viens, bande-à-l'aïse,  
 Vîte, mets-le moi.  
 Avance donc, foutu Colin,  
 Quoi, tu n'es pas encore en train ?  
 Et dans ma main,  
 Qu'à te branler je laisse en vain,  
 Ton vit plus froid que glace  
 Reste molasse,  
 Il foutimasse,  
 Quel bougre d'engin !  
 Mais il dresse,  
 Par mon adresse  
 Le charme cesse,  
 Qu'il est gros & long !  
 Que sa flamme  
 Brûle mon ame.  
 Ah ! je me pâme ;  
 Que le foutre est bon !

## L A B A T S E B A T H.

**A**L'UTREFOIS sur le point du jour  
Une certaine Barsabée,  
Après sa cornette lavée,  
Voulut se laver à son tour.  
D'abord fut pour ôter la crasse,  
Des doigts, à la jambe l'on passa,  
De la jambe jusqu'au genou,  
Et de là je ne fais pas où :  
Tant qu'à la fin, chemise basse  
Elle s'en donna jusqu'au cou,  
S'agitant de si bonne grace,  
Qu'un sage en fut devenu fou.  
David du haut de sa terrasse,  
Je ne fais comment l'apperçut ;  
Elle étoit blonde, blanche & grasse :  
Le voilà tout d'un coup en rut.  
Le grand veneur de telle chasse  
D'abord chez la belle courut,  
Croyant d'y trouver bonne place :  
Il fit l'ambassade qu'il dut ;  
Mais avec sa bonne grace,  
La belle assez mal le reçut,  
Soit pour la feinte, ou la grimace :  
Mais à la fin, elle le crut.

David la joint, David l'embrasse ;  
 Et tant il fit qu'elle conçut ,  
 La premiere fois ce ne fut  
 Qu'afin de mieux marquer la chassé ,  
 L'enfant naquit , l'enfant mourut.  
 Mais pour la seconde valut  
 Un trésor à l'humaine race ,  
 Car de-là vint comme à Dieu plut ,  
 De main en main , notre salut.  
 Il faut avouer que la grace  
 Fait bien des tours de passe - passe ,  
 Avant d'arriver à son but.

---

### LE DÉBAUCHÉ CONVERTI.

**D**USSANT médiateur entre nous & la femme ,  
 Qui du plaisir secret nous ourdifiez la trame ,  
 Des feux de Prométhée ardent dispensateur ,  
 Et de la gent humaine éternel créateur ;  
 Portassiez-vous encore un plus superbe titre  
 Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre :  
 Ce plaisir violent , dont je fus enchanté ,  
 D'un tourment de six mois est trop cher acheté .  
 Qu'un autre que moi courre après ce vain phantôme  
 J'en connois le néant , grace à monsieur saint Côme ;  
 Et ses sacrés réchaux sont l'utile creuset ,  
 Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est .

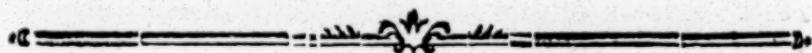
J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure  
Un pauvre putacier tout frotté de mercure ;  
Des conduits saliviers , quand les pores ouverts  
Du virus repoussé filtrent les globes verts ;  
Quand sa langue nageant dans des flots de salive ,  
Semble un canal impur qui coule une lessive.  
Ah ! que sur son grabat se voyant enchaîné ,  
Un ribaud voudroit bien n'avoir pas dégainé ;  
Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante  
Tira le suc mortel de sa cruelle amante.  
L'œil cave , le front ceint du fatal chapelet ,  
Le teint pâle & plombé , le yisage défait ,  
Les membres décharnés , une joue alongée ,  
Sa planette atteignant son plus bas périgée ;  
Alors avec David il prononce ces mots :  
La vérole , mon Dieu , m'a crible jusqu'aux os.  
Car par *malum* , David entend l'humeur impure  
Qu'il prit d'Abigaïl , comme je conjecture ,  
D'autant que cette femme , épouse de Nabal ,  
De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.  
Ce Nabal , en effet , est peint au saint volume  
Tel qu'un compagnon propre au poïl comme à la  
plume ;  
Et qui , quand il trouvoit fille de bonne humeur  
De ses bubons enflés méprisant la tumeur ,  
Lui faisoit sur le dos faire la caracolé ,  
Eût-il été certain de gagner la vérole.  
Aussi je suis surpris que David , ce grand clerc ,

Au fait d'Abigaïl, ait pu voir si peu clair :  
Certes besoin n'étoit d'être si grand prophete  
Ni d'avoir sur son nez la divine lunette ,  
Pour voir que de Nabal tout le sang corrompu ,  
Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu ,  
C'étoit nécessité que son hardi priape  
Eût la dent agacée en mordant à la grappe ;  
Mais , quoi ! vit-on jamais raisonner un paillard ?  
Il prit , les yeux fermés , ce petit mal gaillard ,  
Dont quelque tems après sa flamberge en furie  
Enticha le vagin de la femme d'Urie.  
De mes ébats aussi j'ai tiré l'usufruit ;  
Mais grace au vif argent mon virus est détruit ;  
Mon sang purifié coule libre en mes veines ,  
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes ;  
Du trône du plaisir les parois resserrés ,  
Ne laissent plus couler mille sucs égarés ;  
Et ce moine vêlu que le prépuce en froque ,  
De trois rubis rongeurs voit dérougir sa toque .  
Triste & funeste coup ! pouvois-je le prévoir ,  
Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir ?  
Deux lustres & demi , qu'un an à peine augmente ,  
Voyoient bondir les monts de sa gorge naissante ;  
Un cuir blanc & poli , mais élastique & dur ,  
Tapissoit le contour de son jeune fémur ;  
A peine un noir duvet de sa mousse légere ,  
Couvroit l'antre sacré que tout mortel révere ;  
Les couleurs de l'aurore éclairoient sur son teint ,

Elle auroit fait hennir le vieux moufti latin ;  
Un front , dont la douceur à la fierté s'allie ,  
La frent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie :  
Aussi combien d'affauts fallut-il soutenir ,  
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir ?  
A mon honneur ! je faux , disons mieux , à ma honte :  
Après deux mois d'égards , de soupirs , je la monte.  
Dieu ! quelle volupté , quand sur elle étendu  
Je pressurois le jus de ce fruit défendu !  
Sa gaine assez profonde , en revanche peu large ,  
Entr'elle & mon acier ne laissoit point de marge ;  
Le piston à la main , trois fois mon jean chouard  
Dans ses canaux ouverts seringa son nectar ,  
Et trois fois la pucelle avec reconnoissance  
Voitura dans mon sang sa vérolique essence.  
Mais , quoi ! ma passion s'enflamme à ce récit ;  
De mes tendons moteurs le tissu s'étrécit ;  
Mes esprits dans mes nerfs précipitent leur course  
Et de la volupté courrent ouvrir la source.  
Quoi donc ! irois-je en proie à de vils intestins  
De mes os ébranlés empirer les destins ?  
Irois-je sur ces mers fameuses en naufrage ,  
Nautonnier imprudent affronter les orages ?  
Moi qui , comme Jonas qu'un serpent engloutit ,  
Ai servi de pâture à l'avide Petit.  
Non , de la chasteté j'atteins enfin la cime ,  
Là je rirai de voir cette pâle victime ,  
Que la fourbe Vénus place sur ses autels ,

Traîner les os rongés de ses poisons mortels.  
Que le ciel, si jamais je vogue sur ce gouffre,  
Fasse pleuvoir sur moi le bitume & le soufre;  
Que l'infamant rasoir qui tondit Abailard,  
Me fasse de l'eunuque arborer l'étendart,  
Si jamais enivré, fût-ce d'une pucelle,  
Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle.  
Tout visage de femme à bon droit m'est suspect;  
Quiconque a salivé, doit fuir à son aspect.  
Oui ! m'offrit-on le choix des onze mille vierges,  
Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient mes cierges:  
Le jaloux Ottoman m'ouvrît-il son ferrail,  
Quand j'y verrois à nu l'albâtre & le corail  
Briller sur ces beaux corps qu'embellit la nature,  
Mon priape seroit un priape en peinture.  
Je dis plus : quand le ciel exprès de mon côté  
Tireroit la plus rare & plus faine beauté,  
Dieu fait si la chaleur de cette nouvelle Eve  
Dans mon muscle alongé feroit monter la sève.  
Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs  
Ne me porteront plus vos esprits destructeurs;  
Je fuirai désormais votre espece gentille,  
Ainsi qu'au bord du Nil on fuit le crocodile;  
Il est tems de penser à faire mon salut;  
L'ame se porte mal quand le corps est en rut.  
Lorsque l'affreuse mort au sec & froid squelette,  
M'aura devant le juge assis sur la selette,  
Cent mille coups de cul ne me sauveront pas

Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas :  
 C'est vous qui le premier avez fait tomber l'homme,  
 Par l'attrait séducteur de la fatale pomme ;  
 Mais vos culs dans l'abyme en ont plus descendus  
 Que ne feroient jamais tous les fruits défendus.  
 C'est avec vos filets que satan nous attrape ,  
 C'est vous qui nous poussez sur l'infendale trape ;  
 Vous séduiriez , morbleu , je crois , tous les élus.  
 Adieu , beau sexe , adieu , vous ne me tenez plus.



### LA MULE DU PAPE.

**F**RERE très-cher , on lit dans saint Mathieu ;  
 Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu  
 Sur la montagne , & là lui dit : beau sire ,  
 Vois-tu ces mers , vois-tu ce vaste empire ,  
 Ce nouveau monde inconnu jusqu'ici ,  
 Rome la grande & sa magnificence ?  
 Je te ferai maître de tout ceci ,  
 Si tu veux me faire la révérence.  
 Notre seigneur , ayant un peu rêvé ,  
 Dit au démon , que quoiqu'en apparence ,  
 Avantageux le marché fût trouvé ,  
 Il ne pouvoit le faire en conscience ,  
 Ayant toujours oui dire en son enfance ,  
 Qu'étant si riche on fait mal son salut.  
 Un tems après notre ami Belzébut

Alla dans Rome ; or c'étoit l'heureux âge,  
Où Rome étoit fourmilliere d'élus :  
Le pape étoit un pauvre personnage,  
Pasteur de gens , évêque , & rien de plus.  
L'esprit malin s'en va droit au saint pere ,  
Dans son taudis l'aborde , & lui dit , frere ,  
Si tu voulois tâter de la grandeur ;  
Si j'en voulois , oui par dieu , monseigneur ;  
Marché fut fait , & voilà mon pontife  
Aux pieds du diable , & lui baissant la griffe :  
Le farfadet , d'un ton de sénateur ,  
Lui met au chef une triple couronne ;  
Prenez , dit-il , ce que satan vous donne ,  
Servez-le bien , vous aurez sa faveur.  
O ! vous papes , voilà l'unique source  
De tous vos biens , comme savez , & pour ce  
Que le saint pere avoit en son tracas  
Baisé l'ergot de monsieur satanas :  
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire ,  
Que l'on baifa la mule du saint pere ;  
Que s'il advient jamais que ces vers-ci  
Tombent es mains de quelque galant homme ,  
C'est bien raison qu'il ait quelque souci  
De les cacher , s'il fait voyage à Rome.



## O D E A P R I A P E.

Foutre des neuf ~~grâces~~<sup>Grâces</sup> du Pinde ,  
Foutre de l'amant de Daphné ,  
Dont le flasque vit ne se guinde ,  
Qu'à force d'être patiné :  
C'est toi que j'invoque à mon aide ,  
Toi qui dans les cons , d'un vit roide ,  
Lance le foutre à gros bouillons ;  
Priape soutiens mon haleine ,  
Et pour un moment dans ma veine ,  
Porte le feu de tes couillons.

Que tout bande , que tout s'embrase ;  
Accourez putins & ribauds :  
Que vois-je ? ... où suis-je ... ô douce extase ! ...  
Les cieux n'ont pas d'objets si beaux.  
Des couilles en bloc arrondies ,  
Des cuisses fermes & bondies ,  
Des bataillons de vits bandés ,  
Des culs ronds sans poils & sans crottes ,  
Des cons , des tetttons & des mottes ,  
D'un torrent de foutre inondés .

Restez adorables images ,  
Restez à jamais sous mes yeux ;

Soyez l'objet de mes hommages ;  
 Mes législateurs & mes dieux :  
 Qu'à priape on élève un temple  
 Où jour & nuit l'on vous contemple ;  
 Au gré des vigoureux fouteurs ;  
 Le foutre y servira d'offrandes ,  
 Les poils de couilles de guirlandes ,  
 Les vits de sacrificateurs.

Aigle , baleine , dromadaire ,  
 Infecte , animal , homme , tout ,  
 Dans les cieux , sous l'eau , sur la terre ;  
 Tout nous annonce que l'on fout :  
 Le foutre tombe comme grêle ,  
 Raisonnable ou non , tout s'en mêle ,  
 Le con met tous les vits en rut :  
 Le con du bonheur est la voie ,  
 Dans le con gît toute la joie ,  
 Mais hors du con point de salut .

Quoique plus gueux qu'un rat d'église ,  
 Pourvu que mes couillons soient chauds ,  
 Et que le poil de mon cul frisé ,  
 Je me fous du reste en repos .  
 Grands de terre l'on se trompe ,  
 Si l'on croit que de votre pompe  
 Jamais je puisse être jaloux :  
 Faites grand bruit , vivez au large ;

Quand j'enconne & que je décharge,  
Ai-je moins de plaisirs que vous ?

Que l'or, que l'honneur vous chatouille,  
Sots avares, vains conquérans ;  
Vivent les plaisirs de la couille !  
Et foutre des biens & des rangs.  
Achille aux rives du Scamandre,  
Pille, détruit, met tout en cendres ;  
Ce n'est que feu, que sang, qu'horreur :  
Un con paroît, passe-t-il outre ?  
Non, je vois bander mon jean-foutre ;  
Le héros n'est plus qu'un fouteur.

De fouteurs la fable fourmille :  
Le soleil fout Leucothoé,  
Cynire fout sa propre fille,  
Un taureau fout Pasiphaé ;  
Pygmalion fout sa statue,  
Le brave Ixion fout la nue ;  
On ne voit que foutre couler :  
Le beau Narcisse pâle & blême,  
Brûlant de se foutre lui-même,  
Meurt en tachant de s'enculer.

Socrate, direz-vous, ce sage,  
Dont on vante l'esprit divin,  
Socrate a vomi peste & rage,

Contre le sexe féminin :  
Mais pour cela le bon apôtre ,  
N'en n'a pas moins foutu qu'un autre ;  
Interprétons mieux ses leçons :  
Contre le sexe il persuade ;  
Mais sans le cul d'Alcibiade ,  
Il n'eût pas tant médit des cons.

Mais voyons ce brave cynique ,  
Qu'un bougre a mis au rang des chiens ;  
Se branler gravement la pique ,  
A la barbe des Athéniens :  
Rien ne l'émeut , rien ne l'étonne ;  
L'éclair brille , Jupiter tonne ,  
Son vit n'en est point démonté ;  
Contre le ciel sa tête altiere ,  
Au bout d'une courte carriere ,  
Décharge avec tranquillité.

Cependant Jupin dans l'Olympe ,  
Perce des culs , bourre des cons ;  
Neptune au fond des eaux y grimpe ;  
Nymphes , syrenes & tritons ;  
L'ardent fouteur de Proserpine ,  
Semble dans sa couille divine ,  
Avoir tout le feu des enfers ;  
Amis , jouons les mêmes farces ;  
Foutons tant que le con des garces  
Nous foute enfin l'ame à l'envers.

Tysiphone, Alecto, Mégere,  
Si l'on foutoit encor chez vous,  
Vous Parques, Caron & Cerbere,  
De mon vit vous tâteriez tous :  
Mais puisque par un fort barbare,  
On ne bande plus au Ténare,  
Je veux y descendre en foutant ;  
Là, mon plus grand tourment, sans doute ;  
Sera de voir que Pluton foute,  
Et de n'en pouvoir faire autant.

Redouble donc tes infortunes,  
Sort, foutu sort, plein de rigueur ;  
Ce n'est qu'à des ames communes  
A qui tu peux fouter malheur :  
Mais la mienne que rien n'alarme,  
Plus ferme que le vit d'un carme,  
Se ris des maux présens, passés :  
Qu'on m'abhorre, qu'on me déteste ;  
Que m'importe ? mon vit me reste ;  
Je bande, je fous, c'est assez.



## LE PRÉSERVATIF DE L'ORGUEIL.

CERTAIN novice auprès d'un loyoliste,  
 Se confessoit d'être entiché d'orgueil ;  
 Et cependant le negre sodomiste,  
 Au jouvenceau faisant joyeux accueil,  
 Ardoit tout vif en son sacré fauteuil ;  
 Tant qu'à la fin sous l'ardente gouttiere,  
 Approchant vite une des mains du frere,  
 Et l'inondant : tiens , dit l'humble profès ,  
 Regarde , enfant d'orgueil & de misere ,  
*Ex quo luto nascuntur homines.*

## SAINT GUIGNOLE.

## C O N T E.

TROP bien savez que dans la Grece ,  
 Des beaux-arts autrefois maîtresse ,  
 Priape aux plaisirs consacré  
 Fut en grand pompe révéré .  
 Son nom seul dans le catéchisme  
 Portoit un air de volupté ;  
 Bref , plus grande divinité  
 Ne fut onc dans le paganisme .

Ses

Ses temples étoient boulingrins ,  
Vergers fleuris , & beaux jardins ,  
Où , par d'excusables foiblesses ,  
De paphos les jeunes prêtresses  
Venoint mêler l'emportement  
A la douceur du sentiment.  
Là n'habitoit sagesse austere ,  
Qui trop souvent par vains discours  
De nos plaisirs trouble le cours ;  
Mais bien l'art d'aimer & de plaire ,  
Douce & vive persuasion ,  
Desirs redoublés sur ses forces ,  
Jeux badins qui par mille amorces  
Piquent l'imagination.  
Le plaisir seul étoit le guide  
Qu'on choissoit pour s'égarer ,  
Et la jouissance rapide  
Désapprenoit à soupirer.  
Dans ces réduits si pleins de charmes ,  
Priape étoit représenté ,  
Avec son sceptre , avec des armes  
D'une merveilleuse beauté.  
Quelles armes , dont la blessure  
Fait couler un plaisir flatteur !  
Divin priape , à ta piquure  
S'émeut le plus farouche cœur.  
Heureuse la nymphe légere  
Qui trompant sa jalouse mère ,

Peut saisir un poignard si doux ;  
 Qui sentant tressaillir son ame  
 De la volupté qui l'enflamme ,  
 Et meurt & revit de ses coups !  
 Pour nous , vil peuple , race étique ,  
 De cette armure magnifique  
 Nous portons un léger fragment :  
**Ce qu'à priape la nature**  
**Donna si libéralement ,**  
 Nous ne l'avons qu'en miniature.  
 Sans être Gascon sur ce point ,  
 Cependant je ne m'en plains point.

Mais pourquoi ma muse cynique ,  
**Osant d'un œil audacieux**  
 Percer dans les secrets des dieux ,  
 Recherche-t-elle un saint antique ?  
 Il s'en présente un dans ces lieux ,  
**Qui vaut priape & beaucoup mieux :**  
**C'est le benoit saint Guignolé ,**  
 Qui fuyant sa triste patrie  
 Où régnoit Bellone en furie ,  
 Traversa le ruisseau salé ,  
 Pour venir en pays sauvage ,  
 Sans nulle consultation ,  
 De zèle & de dévotion  
 Faire le triste apprentissage .  
 Lieux escarpés il choisissait ,

De mets grossiers se nourrissoit,  
Buvoit son vin jusqu'à la lie :  
Mais quand chez lui se présentoit  
Veuve accorte ou femme jolie,  
Le bon hermite qu'il étoit,  
Tout doucement l'entretenoit,  
Parlant d'une façon si belle,  
Que tant nice & jeune fût-elle,  
A son point bientôt l'amenoit.  
Or ne pensez que ce langage  
Déplut aux beautés du canton ;  
Chacune du saint personnage  
Vouloit tirer quelque leçon :  
Lui-même n'y pouvoit suffire,  
Bien que, graces aux heureux talens  
Que le ciel donne à ses cliens,  
Sur l'article il fut un grand sire.

Après sa mort on lui rendit  
Honneurs divins, sans contredit.  
Tous ces dévots brûlant de zèle,  
( Avec dévots, j'entends ici,  
Nombres de dévotes aussi, )  
Lui bâtirent une chapelle,  
Sur le penchant d'un verd côteau,  
Lieu propre à faire la priere  
Qu'on trouve ès heures de cythere.  
Tout auprès serpente un ruisseau

Qui semble dire en son langage :  
Profitez de votre bel âge ;  
Saisissez les momens heureux  
Que le ciel accorde à vos vœux.  
Ainsi que fuit cette onde pure,  
Le tems s'échappe sans retour,  
Suivez la voix de la nature,  
Elle vous présente un beau jour.

Au-dedans de cette chapelle,  
Où vient souvent troupe fidelle,  
Aucun portrait n'est étalé,  
Fors celui de saint Guignolé.  
Sans draperie & toute nue,  
Mais pleine de cette fierté  
Que fait donner la volupté,  
Paroît en un coin sa statue ;  
Tout ce qui peut d'un corps parfait  
Offrir l'image intéressante,  
S'y trouve assemblé trait pour trait.  
Le sculpteur à la main savante,  
Par un chef-d'œuvre de son art,  
A sur-tout formé jean-chouart  
Dans une attitude si belle,  
Si touchante & si naturelle,  
Qu'il n'est Lucrece à son aspect,  
Qui ne frémisse de respect.  
Or ne présumez qu'à la vue

Tout son mérite soit borné :  
Au nouveau priape est donné  
Talent de plus grande étendue ,  
Talent qui grossit chaque jour  
Les revenus du dieu d'amour.  
Car toute matrone indignée  
De n'avoir support ni lignée ,  
Et voyant que dans son mari  
Le ruisseau d'amour est tari ,  
N'a qu'à racler d'une main sûre  
Ce précieux échantillon ,  
Ce doux ami de la nature ,  
Et puis boire de la raclure  
Bien infusée en un bouillon ;  
Pas n'est besoin d'autre aventure.  
Aussi-tôt ventre de grossir ,  
Langueur de se faire sentir :  
Bref, pour les fruits du mariage ,  
Bien plus utile est ce breuvage ,  
Qu'un époux froid & caterreux ,  
Le plus souvent encor goutteux ,  
Qui suivant l'usage ordinaire ,  
De l'hymen au geste glacé ,  
Auprès de sa femme placé ,  
Ne fait , hélas ! que de l'eau claire.

Ici, dira quelque censeur ,  
Affectant un souris moqueur ,

Et pensant me mettre à la gêne :  
Si de votre saint ratissé ,  
Et dans un bouillon infusé ,  
Fille buvoit à tasse pleine ,  
Dites-moi , du dévot outil ,  
Bien ou mal arriveroit-il ?  
A cela ma réponse est prête.  
D'abord dirai , je n'en fais rien :  
Fille prudente & d'air honnête ,  
Craint toujours de risquer son bien ;  
Et puis un importun critique ,  
Un Buffy , par des traits railleurs ,  
Trop applaudi de maints lecteurs ,  
Viendroit la mettre en sa chronique .  
Si pourtant le saint s'égaroit ,  
Et par une erreur imprévue ,  
Agissoit à la boulevue ,  
Quel grand mal cela causeroit ?  
J'ai vu mainte fille en ma vie ,  
Fille d'esprit , jeune & jolie ,  
Qui pour avoir au tendre ébat ,  
Reçu par fois échec & mat ,  
N'en a que mieux été choyée ,  
Même pour pucelle employée .  
Les maris sont de bonnes gens ,  
On les condamne à tous dépens ,  
Témoins de Vulcain l'épousée ,  
Et de Mamolin la fiancée .

Pour eux ne brille cette fleur  
 Qu'amour diligent moissonneur,  
 Sait recueillir avant la fête,  
 Que le tardif hymen s'apprête.



### LEÇON A MA FEMME.

**M**A femme allez au diable, ou vivez à ma mode ;  
 Ma morale n'est pas d'un Caton, d'un fâcheux ;  
 Je suis pour la vertu commode,  
 Et la vôtre s'oppose à tout ce que je veux.  
 J'aime à passer les nuits à table ;  
 Et vous qui devriez avec un air ouvert  
 Animer la débauche, & la rendre agréable,  
 Vous faites la grimace, & sortez au dessert.  
 Votre pudeur ne peut soutenir la lumiere,  
 La seule obscurité contente vos desirs ;  
 Et pour rendre ma joie entiere,  
 Il faut que le grand jour éclaire mes plaisirs.  
 Sous une longue jupe avec soin étendue,  
 Vous cachez ce qu'on doit découvrir aux maris ;  
 Je ne trouve que des habits,  
 Et je cherche une femme nue.  
 Au lieu de me donner des baisers ragoûtans,  
 Vous me donnez des baisers de grand'mere :  
 Vous demeurez sans voix, sans mouvemens,  
 Loin de me seconder dans l'amoureux mystere ;

Et quand pour m'exciter aux doux jeux de Vénus  
J'ai besoin de vos mains , vous faites la sucrée ,

Vous vous fâchez , & n'y touchez non plus  
Que si c'étoit chose sacrée.

Je ne puis souffrir cet abus.

Tandis que le sommeil fermoit les yeux d'Ulysse ,  
Malgré sa mine prude & ses airs réservés ,

Pénélope pour exercice ,

Avoit toujours la main où vous savez.

Lorsqu'Hector & sa femme en leurs humeurs lubriques ,

Usoient des droits d'hymen , ainsi que de raison ,  
C'étoit comme un signal à tous les domestiques ,  
Et l'on étoit en rut dans toute la maison.

Si quelquefois il me prend fantaisie ,  
Comme l'on dit , de tourner le feuillet ,

Vous me le refusez tout net.

A son mari la sage Cornélie  
Accordoit cette courtoisie ;

Porcie encor le souffroit à Caton.

Avant que Jupiter eut ravi Ganimede ,

Junon permettoit sans façon  
Qu'il la traitât par intermede ,

Comme il traita depuis son aimable échanson ;

Mais puisqu'enfin une austere sagesse ,  
A pris sur vous tant de crédit ,  
Soyez ailleurs une Lucrece ,  
Je veux une laïs au lit .

---

## ÉPIGRAMMES LICENCIEUSES.

## I.

UN révérend à face guillerette,  
Oyoit le cas d'un jeune débauché,  
Qui s'accusa que gente bachelette  
Avoit la nuit entre ses bras couché.  
Combien de fois s'est commis le péché ? --  
Trois fois sans plus, répond le camarade. --  
Comment, trois fois ? dit le pere fâché,  
En une nuit ! vous étiez donc malade ?

## I I.

Au lit de mort, une vieille à confesse,  
Qui cinquante ans sous Vénus travailla,  
A Bourdaloue exagéroit sans cesse,  
Les doux plaisirs dont amour la combla.  
Oh ça ! lui dit l'enfant de Loyola,  
Songez à Dieu. -- Je le voudrois, dit-elle ;  
Mais j'ai toujours un bougre de vit là,  
Même en mourant, qui me fout la cervelle.

## I I I.

CERTAIN Mazet, grand faiseur de neuvaines,

Contoit son cas aux pieds d'un franciscain ;  
 Puis quand il eut nombré quelques fredaines,  
 Il s'accusa qu'une jeune nonnain,  
 L'avoit prié de l'amoureuse affaire.  
**L**e fites-vous ? -- Nenni, de par saint Pierre !  
 Onc je ne fus souillé de tels forfaits. —  
 Dieu d'Israël ! dit le révérend pere,  
 Conduis un peu tel gibier dans mes rets,  
 Puis tu verras si je n'ose le faire.

## I V.

**U**n Florentin faisoit son Cupidon,  
 Et s'ébattoit d'un Suisse du saint pere,  
 Le barigel par sentence sévere,  
 Le condamna d'aumôner un teston.  
 Le condamné cria : c'est tyrannie,  
 Payer vingt sous pour péché si mignon !  
 Beau justicier, sommes en Italie,  
 En lieu papa ! — Payons sans repartie,  
 Reprit Dandin ; tu l'as bien mérité :  
 Ton cas n'est point honnête sodomie,  
 Mais bien péché de bestialité.

## V.

**U**n maître carme, exploitant sœur Alix,  
 Avoit déjà défilé jusqu'à six.

Ah ! c'est assez ; finissons , lui dit elle ;  
 On sonne au cœur , & l'office m'appelle. —  
 Eh quoi ! si yête ! encore un pauvre *ave* ;  
 Rien plus , ma sœur , & puis je me retire. —  
 Qu'un *ave* ? soit : voyons , je vais le dire ;  
 Ça , faites donc , j'y joindrai le *salve*.

## V I.

LA mariée , au saut du lit , jasoit  
 Sur l'instrument de la paix du ménage ,  
 Et discourant du marié , disoit :  
 De son fêtu neuf pouces sont l'aunage ,  
 Neuf tout en gros : quelle honte , à son âge !  
 Car , entre nous , il a vingt ans & plus ;  
 Et notre ânon , qui n'a pas davantage ,  
 Que dix-huit mois , porte un bon tiers de plus.

## V I I.

MASQUÉ du froc d'un enfant d'Elysée ,  
 Damon pressoit sœur Alix ; & d'abord ,  
 Par cet habit la belle humanisée ,  
 Avec Damon fut aisément d'accord.  
 Lui pour l'honneur du froc fit maint effort ;  
 Mais six exploits mirent bas le gendarme.  
 Quoi ! dit Alix , cet homme-ci s'endort ,  
 Après six coups ? ah , chien ! tu n'es pas carme !

## V I I I.

Du jeu d'amour un aimable tendron,  
 Sous un cagot faisoit l'apprentissage.  
 Aisé n'étoit, & j'en tais la raison,  
 A moissonner le tendre pucelage.  
 De crier donc la belle faisoit rage,  
 Et ne prenoit nul plaisir à ce jeu,  
 Souffrez, souffrez, lui dit cet homme sage,  
 Souffrez cela pour l'amour du bon dieu.

## I X.

LE fait, le droit, qui sur le formulaire,  
 Depuis long-tems partagent les esprits,  
 Faisoient grand bruit, & l'on traitoit l'affaire  
 Avec chaleur, lorsque l'on fut surpris  
 De voir Ninon terminer la querelle,  
 Et sur-le-champ trouver ce tour adroit :  
 Tant qu'il est droit, il n'est pas fait, dit-elle ;  
 Quand il est fait, il cesse d'être droit.

## X.

FRERE Conrand, en un réduit bien clos,  
 Par un matin à gentille tourriere,  
 En vrai béat refait par le repos,  
 Insinuoit sa cheville ouvrière.

On sonne alors. Ah, contre-tems maudit !  
 Foin de la cloche & de qui la fondit !  
 S'écrie Agnès en doublant la croupiere.  
 Le pénaillon, qui plus fort se roidit,  
 Piquant des deux pour fournir sa carriere,  
 Serre la sœur, & prêt à faire feu :  
 Parbleu ! dit-il, tu t'étonnes de peu ;  
 Laisse sonner, & répond du derriere.

## X I.

DE continence un prêtre étant malade,  
 La faculté n'eut qu'un mot : *si coit.*  
 Une catin s'offrant à l'accolade,  
 A quarante ans il dit son *introit* ;  
 Dont aussi-tôt le célébrant larmoie.  
 Et quoi ! mignon, dit la fille de joie,  
 Tu fais si bien, & jà tu t'en repens ? —  
 Eh oui, mardieu ! mais de par sainte Avoie !  
 C'est de m'en être abstenu si long-tems.

## X I I.

UN capucin ardent & plein de feu ;  
 Dans un bordel excitoit une nonne ,  
 Au jeu d'aimer, mais pour l'amour de dieu ;  
*Gratis*, s'entend. Non pas, dit la friponne ;  
*Nescis vos*, pere Zorobabel ;

Je vis du con comme vous de l'autel ;  
 Tirez de l'or , autrement point d'affaires. —  
 De l'or à nous ? répond le bouc sacré :  
 Las ! par nos vœux nous l'avons abjuré ;  
 Mais bien dirai , pour vous trente rosaires.

## X III.

UN mousquetaire aux pieds d'un vieux billette ,  
 Son cas joyeux déduisoit clair & net.  
 J'ai , dit-il , avec un tendre objet ,  
 Depuis long-tems une intrigue secrète.  
 Ce n'est le tout : item , je suis sujet.... —  
 A quoi ? voyons. — A le faire en levrette. —  
 D'où vient cela ? reprit pere Séguin. —  
 C'est que j'y trouve un pouce au moins de gain.—  
 Ah , mon enfant , dit le saint personnage ,  
 Pour ton salut , reviens à l'avant-main :  
 L'esprit pervers , avec ce beau ménage ,  
 M'a fourvoyé cent fois de mon chemin.

## X IV.

UN avocat plus distract que Ménalque ,  
 Sans haut-de-chausse étoit venu plaider ,  
 Contre un mari qui ne pouvoit bander ,  
 Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque ;  
 En s'escrimant , l'orateur se trouffoit ;

Si qu'on voyoit son docteur qui pouffoit,  
*Ad mulierem* un argument en regle ,  
Et fièrement levoit sa tête d'aigle.  
Son concurrent le voyant en arrêt ,  
Tout de son haut cria : maître Forêt ,  
Habillez-vous , & cachez votre chose ;  
Vous l'avez là dans un bel appareil !  
L'autre répond , nous perdrions notre cause ,  
Si ta partie en produit un pareil.

## X V.

LUCAS privoit Alix des droits d'hymen ,  
Depuis huit jours , quand la chaleur extrême ,  
Fit qu'en dormant elle étendit sa main ,  
Qui par hasard , tomba sur l'endroit même ,  
Dont la sevroit cet époux inhumain.  
Dans ce moment vous jugez bien peut-être ,  
Qu'au seul toucher la bête s'éveilla :  
Pauvre animal ! s'écria-t-elle , il a  
Du naturel cent fois plus que son maître.

## X V I.

CHAUD de boisson , certain docteur en droit ,  
Voulant un jour baiser sa chambrière ,  
Fourbit très-bien d'abord le bon endroit ;  
Puis la virant , presté sur la croupière

Se huche. Hélas ! quel taon vous a piqué ;  
 Serrant le cul, s'écria la commere ?  
 Par-là jamais nous n'avons forniqué. —  
 Jamais ? tant pis : allons laisse-moi faire !  
 Ne suis-je pas docteur *in utroque*.

## XVII.

UN cordelier des plus officieux,  
 Sur ses genoux branloit certaine abbesse ;  
 Dont tôt après le bon religieux,  
 En pâmoison fit tomber la prêtresse ;  
 En profitant du moment de foiblesse,  
 Il lui glissa son fringant aiguillon.  
 Tirez ceci par saint Hilarion,  
 Dit la femelle. A quoi le bon apôtre ;  
 Lui repartit, pas tant d'émotion ;  
 Prenez toujours, ce doigt-ci vaut bien l'autre !

## XVIII.

UN laboureur des confins de la Bresse ;  
 Paisiblement s'ébattoit d'une ânesse.  
 On en fit bruit. D'abord le compagnon  
 Envoie après traiter en Avignon  
 De cette affaire. Au retour de notre homme :  
 Eh bien, dit-il, à combien les pardons ?  
 Nous faudra-t-il, cousin, aller à Rome ? —

Non,

Non, j'ai tout fait pour quatre ducatons,  
 Reprit l'agent, y compris le voyage ;  
 Et le légat même, sans tracasser,  
 Pour environ trois écus davantage,  
 T'auroit parbleu permis de l'épouser.

## X I X.

DEUX gars étoient sur un même pallier,  
 ( L'un franc Picard, & l'autre de Provence )  
 Qui d'une Agnès leur commun atelier  
 Endoctrinoient tour à tour l'innocence.  
 Le papier but. Ça, de qui le poupon ?  
 Demandà le juge après à la mere. —  
 Hélas ! monsieur, dit-elle, c'est selon ;  
 Moi-même en suis en peine la premiere :  
 Si toutefois j'accouche par devant,  
 C'est au Picard sans faute qu'est l'enfant.  
 Au Provençal s'il me vient par derrière.

## X X.

UN cordelier gageoit à son hôtesse  
 Qu'il lui feroit douze fois dans la nuit.  
 Marché fut fait, & priape se dressé.  
 Le cordelier en comptoit déjà huit.  
 Huit ! se recrie Alix ; ah ! tu m'en passé,  
 Frere Ribaud, & ce n'est pas bien fait

D'en marquer huit, quand ce n'en est que sept:  
 Mais je vois bien, déjà le jeu te lasse,  
 Et croit par-là la besogne avancer. —  
 Moi, vertubleu ! tiens, voilà que j'efface  
 Le tout, allons, c'est à recommencer.

## XXI.

LE médecin d'un écolier malade  
 Recommanda qu'on gardât de son eau.  
 On en serra; mais la garde maussade,  
 L'ayant fait cheoir à son propre tonneau;  
 Vîte en retire & remplit le vaisseau.  
 Le docteur vient, & dit : ce sont eaux claires  
 De femme grosse; on ne m'y trompe gueres.  
 La garde rit, le docteur se défend.  
 Lors l'écolier : je l'ai bien dit aux peres,  
 Qu'ils me feroient tôt ou tard un enfant.

## XXII.

UN capucin malade de luxure,  
 Monroit son cas de virus infecté ;  
 Et pour cacher du mal la source impure;  
 La rejettoit sur son austérité.  
 Ah, disoit-il au suppôt de Saint Côme,  
 Voyez un peu, maître André, voyez comme  
 Elle me l'a tout du long écorché. —

Quoi? — Cette robe. — Oui-dà , frere Miché?  
 Oh ! votre robe est donc , sur ma parole ,  
 Une putain , & gare là vérole.

## X X I I .

Au jeu d'amour , une gente donzelle  
 Voulut induire un cavalier Romain.  
 L'ultramontain à son culte fidele ,  
 La refusoit & même avec dédain ,  
 Quand pour lui plaire , elle tourna soudain  
 Ce qu'à Jupiter Ganimede réserve ;  
 Mais dans son goût , malgré l'offre affermi ,  
 Me fourrer-là ? dit-il , dieu m'en préserve !  
 Je logerois trop près de l'ennemi.

## X X I V .

BRÛLÉ du feu de la concupiscence ;  
 Frere Thibaut vint trouver son gardien :  
 Jeûnez , mon fils , lui dit sa révérence .  
 Thibaut jeûna : le jeûne n'y fit rien .  
 Lors , dérechef Thibaut se plaint . Eh bien ,  
 Joignez au jeûne , & discipline & haire ,  
 Dit le vieillard . Mais , las ! le pauvre here  
 Sentit sa chair encor plus regimber .  
 Vertu de froc ! succombez-y donc , frere ,  
 Tant que d'un an n'y puissiez retomber .

## XXV.

PAR un matin, d'une jeune dévote ;  
 Frere Richard le petit cas oyoit,  
 Et par un trou promenoit sous sa cotte  
 Sa douce main dont il la chatouilloit ;  
 De quoi la niaise en larmes lui disoit :  
 Priez pour moi... mon pere.... je suis morte :  
 Le diable m'entre.... au corps.... par cette porte  
 Que vous savez. — Gardez de résister,  
 Dit le frater, il faudra bien qu'il sorte ,  
 Quand dans tel lieu sera las d'habiter.

## XXVI.

MARC une béquille avoit  
 Faite en fourche, & de maniere  
 Qu'à la fois elle trouvoit  
 L'œillet & la boutonniere.  
 D'une indulgence plénierie  
 Il crut devoir se munir ,  
 Et court, pour l'obtenir ,  
 Conter le cas au saint pere ,  
 Qui répondit : Vierge Mere !  
 Que ne suis-je ainsi bâti !  
 Va, mon fils , baise , prospere :  
*Gaudеaut bene nati !*



## X X V I I.

UN couple amoureux s'exerçoit  
 Au jeu d'amour dans un bosquet,  
 Croyant n'avoir que les dryades,  
 Pour témoins de ses accolades.  
 Au plus fort du trémouissement  
 Quelqu'un parut. Ha ! dit l'agent ,  
 Fuyons. — Nenni , répond la belle ;  
 Va ton train. — Mais on nous verra. —  
 Eh ! qu'importe , répliqua-t-elle ?  
 Je ne connois point ces gens-là.

## X X V I I I.

JEANNETON en la nuit premiere ,  
 Son mari dessus elle étant ,  
 Remuoit des mieux le derriere ;  
 Et puis disoit en s'ébattant :  
 Mon doux ami que je t'aime tant ,  
 Fais-je pas bien de cette sorte ?  
 Le mari lors qui se transporte ,  
 Lui répond de courroux épris :  
 Oui , mais que le grand diable emporte ,  
 Ceux qui vous en ont tant appris.



## X X I X.

EN pleurant l'époux qu'elle perd,  
 B.... vous fait pitié : quelle erreur est la vôtre !  
 Tel est un bâton de bois verd,  
 Qui brûle par un bout quand il pleure par l'autre.

## X X X.

UN bûcheron fendant du bois,  
 Ne se donnant point de relâche,  
 Et faisant hem, à chaque fois,  
 Qu'il donnoit un grand coup de hache.  
 Sa femme craignant quelqu'entorse,  
 A quoi bon hem, si souvent ?  
 Hem, dit-il, accroît la force,  
 Et le coup entre plus avant.  
 La nuit le bon homme joyeux,  
 Et voulant rire avec sa femme,  
 Mon mari, dit la bonne dame,  
 Faites hem, il entrera mieux.  
 O non, lui dit-il sans attendre,  
 Ce seroit hem à tems perdu ;  
 Mon dessein n'est pas de le fendre ;  
 Il n'est déjà que trop fendu.



## L'HOSPITALIERE.

## C O N T E.

SŒUR Luce, jeune hospitaliere,  
Pour un jeune convalescent,  
Sentoit tout ce qu'un cœur ressent,  
Dans l'accès d'une ardeur premiere.  
Je laisse à penser la maniere  
Dont fut servi l'adolescent;  
Mille soins font sur son visage,  
Renaître les plus belles fleurs,  
Et le brûlent de mille ardeurs,  
Pour la belle qui le soulage.  
Un moment donc qu'il se livroit  
Au doux espoir d'être aimé d'elle,  
A l'instant accourut la belle.  
Il en sentit croître son feu.  
La nature à l'amour fidelle,  
Dans le moment joua son jeu,  
Et pendant que l'amour rappelle  
La formule d'un tendre aveu.  
Mon cher enfant, s'écria-t-elle,  
Guérissez ma crainte mortelle.  
Parlez, de quoi soupirez-vous?  
Là, sa voix craintive s'arrête,  
Et toute tremblante elle apprête

Sa main pour lui tâter le poux.  
Mais que l'amour a de malice !  
Qu'il fait bien conduire un dessin !  
Le convalescent prend la main  
De la secourable novice,  
Et la conduisant doucement  
Où la santé se manifeste,  
Par un subit attouchement,  
Fait voir qu'il en avoit de reste.  
La belle se déconcerta,  
Rougit de honte & de surprise,  
Et voulut même quitter prise ;  
Mais en vain elle le tenta,  
Son heureux amant l'emporta,  
Et pour marquer que son audace  
A ses yeux devoit trouver grace,  
Voici ce qu'amour lui dicta :  
Chassez la frayeur ridicule  
Que vous inspire un vain scrupule,  
Belle Luce, & ne pensez pas  
Faire désormais un usage  
Qui déshonore vos appas.  
Ces marques de convalescence,  
Je les dois à votre présence ;  
Mais vous devez à mon amour :  
J'acquitte ma reconnaissance,  
Acquittez-vous à votre tour,  
Nature prépare une crise

Qui couronne votre entreprise ;  
 Vous seule pouvez me guérir,  
 Voulez-vous me faire mourir ?  
 Sœur Luce d'un si doux langage  
 Sentoit la pressante douceur,  
 Et l'amour dans son jeune cœur  
 En disoit encor davantage ;  
 Son amant tout près d'être heureux,  
 A l'aide de mille étincelles,  
 Filles d'un desir amoureux,  
 Vit dans ses humides prunelles,  
 Qu'elle brûloit des mêmes feux.  
 D'un bras qu'amour guide, il l'enleve ;  
 L'amour lui-même la souleve ,  
 Et tire le rideau sur eux.

## L E P S E A U T I E R.

## C O N T E .

**D**u pieux roi David que les pseaumes font beaux !  
 Ma fille , en vous couchant faites-en la lecture ,  
 Eclairez-vous de ces flambeaux ,  
 Votre ame sera toujours pure.  
 Je vous prête mon grand pseautier ;  
 Plût à Dieu , ma chere Isabelle ,  
 Que vous le suffiez tout entier ;

Oui, maman. Voici donc la belle,  
Qui prend le saint livre, & le met,  
Sans trop grand desir de le lire,  
Très promptement sous son chevet.  
Or elle attendoit un beau sire.  
Il vint, & les tendres ébats  
Agitant draps & couverture,  
Le pseautier descendu plus bas  
Se trouve au fort de l'aventure.  
Bien plus, car du prudent ami,  
La reliure toute neuve,  
D'un plaisir qui n'est qu'à demi,  
Reçut une abondante épreuve.  
Le matin, la mere arriva,  
Et ne vit pas l'amant sans doute;  
Mais son cher volume trouva  
Tout maculé, tout en déroute.  
A l'œil, au tact, à l'odorat,  
Elle frémit, elle soupçonne.  
Mon pseautier est en bel état!  
Parlez-moi, petite friponne.  
Je ne fais pas d'où vient cela.  
En faute assurément je ne suis point tombée,  
Sinon que j'ai rêvé que David étoit là  
Qui me prenoit pour Bethzabée.



## L A R A G E D'AMOUR.

C O N T E .

A Cupidon la belle & jeune Aminte,  
Malgré l'hymen, sacrifioit toujours.  
Son pauvre époux étoit en crainte,  
Qu'elle ne fit de nouvelles amours.  
Il ne pouvoit en fermer la paupiere,  
Pestoit, veilloit tant qu'il en expira.  
Lui mort, Aminte, ayant libre carriere,  
Se divertit en fille d'opéra,  
Qui n'est pas encor douairiere.  
Grand bruit en fut. Son curé crut devoir  
L'en avertir. Vous vous perdez, madame,  
Changez de vie, ou c'est fait de votre ame.  
Hélas ! monsieur, je voudrois le pouvoir,  
Lui repartit notre fringante veuve:  
Qu'avancez-vous, mon pasteur, en grondant ?  
Ah ! plaignez-moi : tel est mon descendant,  
De deux jours l'un me faut pratique neuve ;  
Cela me vient d'un accident fatal ;  
Ma modestie a causé tout mon mal.  
A quatorze ans d'un chien je fus mordue ;  
L'avis commun fut qu'on me devoit nue  
Plonger en mer : nue on me dépouilla.  
Honteuse alors de me voir sans chemise,

Incontinent je portai la main là. —  
 Où vous savez, sans jamais lâcher prise.  
 On me replonge : or, qu'est-il arrivé ?  
 Mon corps alors, ô pudeur trop funeste !  
 Par-tout ailleurs du mal fut préservé,  
 Hors cet endroit, où la rage me reste.



## ÉPIGRAMME.

**U**n jour Salus oyant la messe,  
 Entendit une voix d'en-haut,  
 Qui chantoit avec allégresse,  
*Vit à Salus*, d'un ton fort haut.  
 La belle surprise de joie,  
 Quoi, dit-elle, le ciel m'envoie,  
 Connoissant ma nécessité,  
 Un vit que j'ai tant souhaité !  
 Ah, Seigneur, la faveur est grande !  
 Je promets volontiers à ce bienheureux vit,  
 Puisqu'il me vient de toi, mon con chaud pour  
 offrande.  
 Mais ayant passé tout le soir  
 Vainement dans un fol espoir,  
 Un noir chagrin échauffant lors sa bile,  
 Elle reprit ainsi, d'un ton plein de dépit :  
 Quoi, tu trompes, Seigneur, & je n'ai point de vit !  
 Ah ! tout ce que tu dis n'es pas mot d'évangile.

*Madame la maréchale de la Motte, à l'occasion  
d'une voix qu'elle entendit du haut d'une église,  
où elle étoit avec madame la marquise de Salus,  
donna le couplet suivant :*

Non, je ne serai plus dévote....  
Je ne dirai plus d'oremus,  
Si l'on ne dit *vit-à-la-Motte*,  
Comme l'on dit *vit-à-Salus*.



## LA F I L L E V I O L E E.

C O N T E.

**Z**ENOGRIS, fille grande & forte,  
Mais ingénue autant que fille de sa sorte ;  
Autour d'elle laissa tant roder son amant  
Qu'à la fin, je ne fais comment,  
Ses jupes tous les jours devenoient trop étroites !  
Comme elle étoit des moins adroites,  
Ses parens aussi-tôt s'apperçurent du cas.  
Dieu fait quel bruit & quel fracas  
Ce fut dans toute la famille !  
Cependant le galant, quoique petit, mal fait,  
Etoit riche ; ce point adoucit tout le fait.  
D'abord le pere de la fille  
Va proposer au suborneur

D'épouser Zénogris , pour sauver son honneur ;  
Epouser est un sort où rarement aspirent  
Ceux qu'amour n'a pas fait vainement soupirer ,  
Et c'est ce qu'à peine ils desirent  
Lorsqu'ils ont tout à desirer :  
Aussi Christol ( c'est le nom du jeune homme )  
A ce triste propos n'eut garde de céder.  
On supplie , on menace , on somme ;  
Le plus court fut donc de plaider.  
Devant les magistrats notre belle éplorée  
Se plaint , montrant son ventre à son menton égal ,  
D'avoir été déshonorée ,  
Et demande qu'enfin par le noeud conjugal  
Cette honte soit réparée.  
Christol , d'une mine assurée ,  
Et fourbe , comme sont les hommes d'aujourd'hui ;  
Dit que le fait n'est pas de lui.  
En cent façons on tâche à le surprendre ;  
Quelque parti qu'on puisse prendre  
Le drôle adroiteme nt de tout fait se tirer.  
Eh bien , messieurs , répond Zénogris désolée ,  
Puisqu'il m'y force , enfin il faut tout déclarer :  
Le perfide m'a violée ;  
Debout , contre une porte arriva l'accident .  
Mais comment , dit le président ,  
Un homme si petit qu'à peine il peut atteindre  
De la main jusqu'à votre front ,  
A-t-il pu debout vous contraindre

A recevoir un tel affront ?  
 Hélas , la chose est très-certaine ,  
 Répond Zénogris sans tarder ;  
 Le voyant hâleter & souffrir tant de peine ,  
 Je me baissai tant soit peu pour l'aider.  
 A ces mots de rire éclaterent  
 Les juges , & la débouterent  
 De sa vaine prétention.  
 Si l'on jugeoit sans passion ,  
 Ou plutôt sans prévention ,  
 Tout ce que dans le monde on nomme violence ;  
 L'on verroit que ce n'est que pure fiction ;  
 Et l'on n'y trouveroit que trop de vraisemblance  
 A cette présente action.

---

## L E R É V E I L .

## C O N T E .

**N**'a pas long-tems qu'avisa Madelon ,  
 Qui reposoit sur la verte fougere ;  
 Un doux zéphir enfloit son cotillon ,  
 Si que je vis presque à nu son derriere .  
 A tel aspect , Amour , ce fis-je alors ,  
 Le beau fessier ! la chair blanche & polie !  
 Que Madelon cache à l'œil de trésors !  
 Lors m'approchant de la belle endormie ,

Tout bellement la pris entre mes bras ;  
Et d'une main qu'amour rendoit hardie  
Je découvris ses plus secrets appas.  
Dormoit toujours la gentille pucelle,  
Ou le feignoit, car n'ouvroit la prunelle ;  
Jamais ne fut sommeil plus apparent.  
De l'éveiller me prit la fantaisie,  
Et me souvint qu'en cas peu différent  
J'avois guéri femelle assez jolie,  
De certain mal qu'on nomme pâmoison.  
Peut-être encor c'est ce mal; que fait-on ?  
**O**r quel malheur, si telle maladie  
Faisoit mourir sans secours Madelon.  
Sans plus tarder j'appliquai le remede,  
Prêt il étoit, & n'avois besoin d'aide,  
**D**u premier coup la tirai du sommeil :  
Lors Madelon se frottant la paupiere  
Bon gré, me dit, vous fais de mon réveil ;  
Et grand plaisir m'avez-vous fait, compere.  
Viendrai dormir tous les jours en ce lieu,  
Puisque si bien savez comme il faut faire ;  
Pas ne manquez de m'éveiller ; adieu.



## LE MAL D'AVVENTURE.

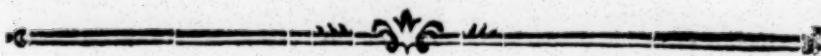
## C O N T E.

ALLISON se mouroit d'un mal  
Au bout du doigt ; mal d'aventure.  
Va trouver le frere Pascal  
Lui dit sa sœur , & plus n'endure :  
Ses remedes font excellens ;  
Il te guérira , je t'assure ;  
Il en a pour les maux de dents ,  
Pour l'écorchure & pour l'enflure ;  
Il fait l'onguent pour la brûlure.  
Va donc , sans attendre plus tard ,  
Le mal s'accroît quand on recule ;  
Et donne-lui le bonjour de ma part.  
Elle va , frappe à la cellule  
Du révérend frere Frappart.  
Bonjour , mon frere , dieu vous gard ;  
Dit-elle , ma sœur vous salue ,  
Et moi qui suis ici venue  
Lasse à la fin de trop souffrir ;  
Mais ma sœur vient de me promettre  
Que vous voudrez bien me guérir  
Un doigt qui me fera mourir ;  
Non , je ne fais plus où le mettre.

Mettez, dit Pascal, votre doigt  
Les matins en certain endroit  
Que vous favez. Hélas ! que fais-je ?  
Dites-le moi, frere Pascal,  
Tôt; car mon doigt me fait grand mal.  
O l'innocente créature !  
Avez-vous la tête si dure !  
Certain endroit que connoissez ;  
Puisqu'il faut que je vous le dise,  
C'est l'endroit par où vous pissez ;  
Eh bien, m'entendez-vous, Alise ?  
Mon frere, excusez ma bêtise,  
Répond Alix, baissant les yeux,  
Suffit, j'y ferai de mon mieux ;  
Grand merci de votre recette :  
J'y cours, car le mal est pressé.  
Quand votre mal aura passé,  
Venez me voir, Alisonnette,  
Dit le frere, & n'y manquez pas.  
Soir & matin à la renverse  
Elle met remede à son mal.  
Enfin l'abcès mûrit & perce.  
Alison saine va soudain  
Rendre grace à son médecin ,  
Et du remede spécifique  
Lui vante l'étonnant succès.  
Pascal, d'un ton mélancolique,  
Lui repar : un pareil abcès

Depuis quatre jours me tourmente,  
Vous seriez ingrate & méchante  
Si vous me refusez le bien  
Que vous avez par mon moyen.  
Alix, j'ai besoin de votre aide,  
Puisque vous portez le remede  
Qui sans faute peut me guérir.  
Eh quoi ! me verrez-vous mourir,  
Après vous avoir bien guérie ?  
Non, dit Alix, non, sur ma vie,  
Je ferois un trop grand péché.  
Tel crime... allons donc, je vous prie,  
Guérissez-vous, frere Pascal,  
Approchez vite vótre mal.  
A ces mots don Pascal la jette  
Sans marchander, sur sa couchette,  
L'étend bravement sur le dos,  
Et l'embrasse. O dieu qu'il est gros !  
Dit Alix ; quel doigt ! eh de grace !  
Arrêtez... je le sens qui passe.  
Ma chere Alix, attends un peu,  
Je me meurs... souffre que j'acheve.  
Ah, reprit Alix tout en feu,  
Vous voilà guéri, l'abcès crève.





## L'ECORCHURE.

## CONTRE.

**A**NNETTE & le berger Etienne,  
 Tous deux d'amour épris,  
 Passoient & les jours & les nuits  
 A l'ombre des forêts à parler de leurs peines.  
 Lui, sans certain plaisir ne pouvant être heureux,  
     Un soir fatal à la vertu d'Annette,  
 Etienne la pressoit l'œil enflammé d'ardeur.  
 • Son heure étant venue, une langueur secrète,  
 Dont la bergère encor ignoroit la douceur,  
 Coule insensiblement jusqu'au fond de son cœur.  
     Dieux, que vos loix sont inhumaines !  
 Quel penchant donnez-vous pour des plaisirs si doux,  
 Dit-elle ? Je me rends ; Etienne, vengez-vous  
     De mes rrigueurs & de vos peines.  
 Le berger aussi-tôt dévorant d'appétit,  
 Prend le bout du lacet, ce reste de machine  
     Que sans nommer chacun devine.  
 Le bout étoit trop gros ou le trou trop petit.  
 La belle crie, il pousse, à la fin il engaine ;  
 Mais hélas ! par malheur, alors le pauvre Etienne,  
 S'écorche en un endroit peu distant du nombril.  
 Etienne une heure après riant avec Annette,  
 Vit cet endroit sanglant : je suis perdu, dit-il,

C'est fait de moi ; j'en tiens. Il court , il s'inquiete ,  
 Conte la chose ainsi qu'elle s'est faite.  
 Pauvre sot , lui dit-on , qui se plaintit jamais  
 Qu'une fille fut trop bien faite ?  
 Retourne-t-en , demeure en paix  
 Et fais gloire de ta blessure.  
 Je connois des amans , même des plus hupés ,  
 Qui maudissant dame nature  
 Voudroient bien comme toi qu'on les eût écorchés.

## LA FILLE CHARITABLE.

**D**u bon Guillot le vit se roidissoit ,  
 Et le poignoit si fort concupiscence ,  
 Que dans un coin se manuélisoit.  
 La bonne Alix , curieuse , s'avance ,  
 Voyant jaillir ce sperme merveilleux :  
 Ah , quel malheur ! lui dit la bonne dame ;  
 Un peu plus tôt , j'eusse empêché qu'aux cieux .  
 N'eussiez , impie , escamoté cette ame.



## LA PUCE.

## C O N T E.

**L**E hasard seul, sans l'aide du génie,  
 Est quelquefois pere d'inventions.  
 Tel est vanté pour les productions,  
 Qui n'y pensa peut-être de sa vie;  
 C'est ce qu'on voit tous les jours en chymie.  
 Nature tient tous ses trésors ouverts,  
 Aux ignorans aussi bien qu'aux experts ;  
 Le tout dépend d'en faire la rencontre ;  
 Sans la chercher souvent elle se montre.  
 Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,  
 Qui n'étoit fille à découverte aucune,  
 Mais qui pourtant un matin en fit une,  
 Que cent nonnains vanteront à jamais.  
 Voici le fait. Suivante d'une dame,  
 Etoit Agnès ; farouche elle avoit l'ame,  
 Non par vertu, mais par tempérament,  
 Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,  
 Lorsque le ciel la traite durement.  
 La jeune Agnès passoit pour fille sage ;  
 Elle étoit belle, & n'avoit que quinze ans.  
 Auprès d'Agnès laquais du voisinage,  
 Ne rencontrerent que griffes & que dents.  
 Jeunes marquis visitoient la maîtresse,

Pour voir Agnès ; mais sans distinction,  
Agnès pour tous implacable tigresse,  
Egards n'avoit à la condition.

Amour pour faire à son cœur quelques breches  
Avoit contre elle épuisé maintes flèches ;  
Sans nul effet elle portoit au cœur  
Bien cuirassé ; si que , dans sa fureur ,  
Amour jura de venger cet outrage :  
Mais ce courroux tomba sur son auteur ;  
Agnès tourna tout à son avantage.

Dans la saison de l'aimable printemps ,  
Un jour , dit-on , de dimanche ou de fête ,  
Du tendre émail dont Flore orne les champs ,  
La jeune Agnès avoit paré sa tête.

Entre deux monts formant un sein de lys ,  
Etoit placée une rose naissante ,  
Qui relevait leur blancheur ravissante ,  
Et recevoit un nouveau coloris.

Dans un corset sa taille prisonnière ,  
Pouvoit tenir sans peine entre dix doigts.

Sous un jupon d'une étoffe légère ,  
Un bas de lin paroissoit quelquefois ,  
Tiré si bien & si blanc à la vue ,  
Qu'on auroit cru voir une jambe nue.

Bref , dans l'enclos d'un soulier fait autour ,  
Son petit pied inspiroit de l'amour.

L'enfant ailé , plus espiégle qu'un page ,  
Comme j'ai dit , lui gardoit une dent.

Voici le tems , dit-il , ça , faisons rage ,  
Et dérangeons tout ce vain étalage ,  
Chez cet objet qui m'est indifférent.  
Aussi-tôt dit , il change de nature ,  
Puce devient : d'abord lui saute au cou ,  
Au front , au sein , à la main , fait le fou ,  
Laisson par-tout une vive piquure.  
Notre beauté sensible à cet assaut ,  
Cherche la puce , en veut faire justice ;  
Mais Cupidon s'esquive par un saut ,  
Et doucement sous son corset se glisse ,  
Y fait carnage & n'en veut déloger.  
Fillettes sont bons morceaux à gruger ;  
L'amour en fait souvent son ordinaire.  
Si comme lui je savois me venger ,  
De par saint Jean , je ferois bonne chere .  
Agnès en feu déchire son corset ,  
Le jette au loin , arrache sa chemise ,  
Et montre au jour deux montagnes de lait ,  
Où sur chacune une fraise est assise .  
Elle visite & regarde en tous lieux ,  
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiege ;  
Mais il étoit déjà loin de ses yeux ,  
Et lui mordoit une cuisse de neige .  
Ce dernier coup accroît ses déplaisirs :  
Elle défait sa jupe , toute émue .  
Au même instant mille amoureux zéphirs ,  
Vont caresser ce qui s'offre à leur vue ,

Et combattant en foule à ses côtés,  
Pour une heureuse & douce préférence,  
Souvent l'amour d'une prompte vengeance,  
Qui l'attendoit au sein des voluptés.  
A la faveur d'un saut, d'une gambade,  
Le petit dieu soutient sa mascarade,  
Aux barres joue, & sans cesse fend l'air,  
Il vient s'offrir de lui-même à la belle,  
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,  
Et fait cent tours d'un vrai polichinelle.  
Pendant ce jeu, vers un jeune taillis,  
L'amour lorgnoit un portail de rubis,  
Fief en tous lieux relevant de cythere,  
Mais que la belle, injuste & téméraire,  
Avec chaleur disputoit à cypris.  
Plus mille fois que la nature humaine,  
Les immortels sont jaloux de leurs droits,  
Puis il étoit question d'un domaine,  
A faire seul l'ambition des rois.  
Dans son enceinte aux alarmes fermée,  
Régnoient en paix les délices des sens ;  
Il y couloit une source enflammée,  
De pâmoisons & de ravissements.  
Contre tels forts besoin est de courage ;  
L'amour en a bonne provision.  
Il fait l'attaque, il force le passage,  
Et prend d'assaut ce charmant apanage,  
Malgré l'effort de la rébellion.

Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître ;  
Ne craignez rien pour ce charmant séjour :  
Si le premier l'amour s'en rend le maître ,  
C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'amour.  
Vaine raison on court à la vengeance.  
Un doigt de rose , à cet effet armé ,  
Tient lui tout seul l'ennemi renfermé ,  
Et le pressant , l'attaque à toute outrance.  
Cupidon fuit par un étroit sentier ;  
On le poursuit : l'attaque est redoublée ;  
Le doigt vengeur met l'alarme au quartier ,  
Et la demeure en est toute troublée.  
Les citoyens de ce séjour heureux ,  
Les doux plaisirs , les charmantes ivresses ,  
Jusques alors oisifs & langoureux ,  
Par ce combat sortent de leurs mollesses ;  
Chacun d'un vol badin & caressant ,  
S'empresse autour de son aimable mère ,  
Répand sur elle un charme ravissant ,  
Et lui fait tôt oublier sa colère .  
Ce doigt vengeur au meurtre destiné ,  
Fait sous ses coups naître mille délices :  
L'amour lui-même en est tout étonné ,  
Et se repent déjà de ses malices ;  
Il craint de voir son trône abandonné ,  
Et ses autels privés de sacrifices ;  
De son palais enfin la volupté ,  
Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue :

Elle se pâme , elle tombe éperdue ;  
 L'amour s'échappe , & court épouvanté  
 Remplir Vénus d'une alarme imprévue.  
 De son extase à peine revenue ,  
 L'aimable enfant recommença ce jeu ;  
 Elle y prit goût , & par elle dans peu  
 Dans l'univers la science en fut suc :  
 Mais nuit & jour , chez le peuple nonnain  
 Il fut en vogue , où cette heureuse histoire  
 Fut aussi-tôt écrite sur l'airain ,  
 Pour en graver à jamais la mémoire.

## L E P L A C E T.

## C O N T E.

**D**u tems qu'il se trouvoit en France  
 Des magistrats un peu galans ,  
 Un intendant à l'audience  
 Promenoit ses regards parmi ses supplians ,  
 Et recevoit leurs vœux d'un grand air d'importance.

Il avise en un coin , dans une humble posture ,  
 Une petite créature  
 Tenant un placet à la main .  
 Elle a seize ans , teint de lis & de rose :  
 Elle a sans doute une bien bonne cause .  
 Approchez , bel enfant ; monseigneur est humain ;

Aux opprimés il fut toujours propice ;  
Ah ! sûrement il vous rendra justice.  
**M**onseigneur en effet la voit d'un œil benin ,  
Et lui dit d'une voix discrete :  
**P**etite , à mon lever vous reviendrez demain.  
Elle s'en va très-satisfaita.  
**T**oute la nuit aux yeux de sa grandeur  
Viennent s'offrir les appas de la belle :  
**Q**uelle taille ! quels yeux ! quelle aimable pudeur !  
Je m'y connois , elle est pucelle.  
**N**ous cueillerons demain cette rose nouvelle ,  
Ou nous aurons bien du malheur.  
**L**a nuit se passe ; enfin l'heure du lever sonne ,  
Monsieur Dumont , garçon intelligent ,  
A monseigneur apporte un restaurant  
Puis fait entrer la petite personne.  
**E**h , bonjour , mon cher ange ! Allons , mettez-  
vous là . —  
**M**onseigneur , pardonnez... le placet que voilà... —  
Nous avons tout le tems : approchez donc , vous dis-je.  
En vérité , vous êtes un prodige.  
De cette peau que j'aime la douceur !  
Que cette bouche a de fraîcheur !  
Je n'ai rien vu de si beau , je l'avoue.  
Et de baisser chaque chose qu'il loue ;  
Et de son sein louer fort la blancheur ;  
Mais , monseigneur ! .... mais , mon-  
seigneur ! .... —

Eh ! ne soyez donc pas honteuse.

Ma petite écoutez : je veux vous rendre heureuse ;

Mais il vous faut aussi me rendre heureux :

M'entendez - vous ? — Non , monseigneur.

— Tant mieux !

C'est-à-dire qu'il faut... qu'il faut me laisser faire.—

Que faites-vous ? Attendez... écoutez... .

*Je suis malade ; j'ai... — Que m'importe, ma chere?*

Ah ! c'est en vain que vous me résistez.

Ce fut en vain ; la rose désirée

Fut arrachée en un moment.

On étoit surpris cependant

Que d'aucune épine entourée ,

Elle eût cédé trop aisément.

Le placet va bientôt dévoiler ce mystere :

Ouvrez donc ce placet , monseigneur l'intendant :

Il l'ouvre , il voit : « Madelaine Bellaire

» Ose prier votre grandeur

» De vouloir la soustraire aux injustes poursuites

» Du chirurgien le Vasseur ,

» Qui demande cent francs pour cinq ou six visites ,

» Tisane , & cætera , qui n'ont pu la guérir. » —

Seroit-ce vous ? — Eh oui , pour vous servir.—

Comment, coquine ! — Eh quoi ! vous êtes en colere ?

Ma faute est-elle volontaire ?

J'ai refusé d'y consentir.

Je disois , pour vous avertir ,

*Je suis malade , j'ai... La chose étoit bien claire.*

Et puis , de voir mon placet tout d'abord ;  
 Vous auriez dû prendre la peine.  
 Elle avoit raison , Madelaine ;  
 Et monseigneur , sentant son tort ,  
 Promit qu'à l'avenir , crainte d'erreurs nouvelles ;  
 Il liroit les placets , sur - tout ceux des pucelles.

---

## SERMON CONTRE LE PÉCHE DE LA CHAIR.

O mes chers paroissiens ! ô brébis déplorables !  
 S'écrioit un curé prêchant contre la chair ;  
 Si ce péché qui vous met en enfer ,  
 Avoit des momens plus durables ;  
 S'il pouvoit se perpétuer  
 Cent ans , cinquante , dix , un seulement sans pause ;  
 Même pendant un mois sans discontinue ,  
 Du moins ce seroit quelque chose :  
 Mais en bien moins de tems vous êtes condamnés .  
 O nature fragile ! ô foiblesse de l'homme !  
 Savez-vous en combien votre arrêt se consomme ? ...  
 Je vous en avertis , pécheurs infortunés :  
 Et zague , zague , zague , & vous voilà damnés .



## J O U I S S A N C E.

AMOUR ! qu'injustement j'ai blâmé ton empire !  
Des maux que j'ai souffert ai-je dû m'offenser,  
Quand tu viens de récompenser,  
D'un moment de plaisir un siecle de martyres ?  
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs ;  
Ce cher objet de mes désirs,  
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche ,  
Dans milleardens baisers vient de plonger mes feux;  
Mon ame toute entiere a volé sur ma bouche,  
J'ai favouré la fraîcheur  
De ses levres demi-closes.  
Sa bouche avoit la couleur ,  
Son haleine avoit l'odeur ,  
Et le doux parfum des roses.  
Je ressentis alors une douce langueur ,  
S'emparer de mes sens & couler dans mon cœur :  
D'amour & de plaisir nos yeux étincelerent ;  
Mon cœur en tressaillit ; nos esprits s'allumerent ;  
Et livrés l'un & l'autre à nos emportemens ,  
Nous cherchâmes le fort des plus heureux amans.  
Sans voix, sans mouvemens , mon Iris éperdue ,  
Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur.  
Comme elle oublioit sa rigueur ,  
J'oubliai lors ma retenue ;

Et je me souviens seulement,  
Que dans ce bienheureux moment ;  
Par un exès d'ardeur nos forces suspendues ;  
Nos corps entrelacés, nos ames confondues ,  
Nous ont laissés livrés aux plaisirs les plus doux ;  
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

---

## LA PERRUQUE DU CURÉ.

*Conte.*

**L**A nuit un coche ayant versé ;  
On tomba les uns sur les autres ;  
Chacun se crut le cou cassé ,  
Et dépêchoit ses patenôtres.  
Dans l'entre-deux d'un gros fessier ;  
Un curé fut pris par la nuque ;  
Il retira son chef entier ;  
Mais il y laissa sa perruque ;  
Il la cherche en l'obscurité.  
Une dame fort étonnée  
Se plaint de sa témérité :  
Monsieur , suis-je assez tâtonnée ?  
Le curé s'excusa beaucoup ,  
Et pour appaiser son murmure ,  
Lui dit : je la tiens pour le coup ,  
Car j'ai le doigt dans la tonsure.

LE

## LE FRERE ET LA SŒUR.

**M**ON cher frere, disoit Sylvie,  
Si tu quittois le jeu, que je serois ravie ;  
Ne le pourras-tu point abandonner un jour ?  
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie,  
Quand tu ne feras plus l'amour.  
Va, méchant, tu joueras tout le tems de ta vie.

## É P I G R A M M E.

**U**n homme d'une humeur gaillarde,  
Appella quelqu'un maquereau,  
Qui lui repliqua bien & beau :  
Que votre épouse est babillarde!





## LE CHAPELIER.

## CONTRE.

EN Avignon étoit un chapelier,  
Des mieux tournés, & plus beau cavalier  
Qu'on ne peint le dieu de la guerre.  
En le voyant femme ne tardoit guere  
A se prendre en si beau lien.  
UNE comtesse en devint amoureuse;  
Elle souhaita d'être heureuse,  
Ce qui lui fit employer ce moyen:  
Elle envoya chercher Montagne,  
Sous mine de faire un chapeau,  
A son mari, le comte d'Oripeau,  
Qui pour lors étoit en campagne.  
L'Adonis n'étoit pas si novice en ce point;  
Qu'il ne jugeât fort bien que l'aventure  
Simplement n'aboutiroit point  
A prendre d'un chapeau la burlesque mesure;  
Aussi, dès qu'il eut vu parler  
Les yeux mourans de la comtesse,  
Il crut qu'au fait il pourroit droit aller,  
Sans blesser sa délicatesse;  
Parquoi tirant du bosquet de Paphos,  
Ce dieu que dédaignoit Saphos,  
Il l'offre aux regards de la belle.

Le compagnon lui plut si fort ,  
 Qu'elle voulut en orner sa chapelle.  
 La galante n'avoit pas tort.  
 Le compagnon étant de taille énorme ,  
 Foula comme il faut le castor ;  
 La comtesse fournit la coëffe avec la forme.  
 Moyennant quoi le mari fut coëffé  
 D'un castor fort bien étosssé.  
 Quoi ! c'est-là tout le stratagème ,  
 Dit un valet , voyant le drôle à l'attelier ?  
 Ma foi , sans être chapelier ,  
 J'aurois coëffé monsieur de même.

## L E S B E L L E S J A M B E S.

**C**OLIN , poussé d'amour folâtre ,  
 Regardoit à son aise un jour  
 Les jambes plus blanches qu'albâtre  
 De Rose , objet de son amour .  
 Tantôt il s'adresse à la gauche ;  
 Tantôt la droite le débauche .  
 Je ne fais plus , dit-il , laquelle regarder ;  
 Une égale beauté fait un combat entre elles .  
 Ah ! lui dit Rose , ami , sans plus tarder ,  
 Mettez-vous entre deux , pour finir leurs querelles .



---

## LE MARI RAISONNABLE.

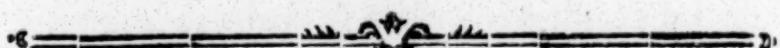
**R**OLAND, allant faire voyage,  
Laissa son épouse à Paris.  
Elle usant du droit de veuvage,  
Pour un retrouva dix maris.  
A son retour, en homme sage,  
Roland, loin de faire tapage,  
Comme tant d'époux convaincus  
Par leur faute de cocuage,  
Dit, l'exploitant d'un grand courage,  
Ah, que je fais là de cocus !

---

## LES DEUX AMIS.

**A**XIOCHUS avec Alcibiades,  
Jeunes, bien faits, galans & vigoureux,  
Par bon accord, comme grands camarades,  
En même nid furent pondre tous deux.  
Qu'arriva-t-il ? l'un des deux amoureux  
Tant bien exploite autour de la donzelle,  
Qu'il en nâquit une fille si belle,  
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.  
Le tems venu que cet objet charmant  
Put pratiquer les leçons de sa mère ;

Chacun des deux en voulut être amant,  
 Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.  
 Frere, dit l'un, ah ! vous ne sauriez faire,  
 Que cet enfant ne soit vous tout craché.  
 Parbleu, dit l'autre, il est à vous, compere.  
 Je prends sur moi le hasard du péché.



## S O N N E T.

Pour éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,  
 Catin dessus un lit dormoit à demi-nue,  
 Dans un état si beau qu'elle eût même tenté  
 L'humeur la plus pudique & la plus retenue.  
 Sa jupe permettoit de voir en liberté  
 Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue,  
 Le centre de l'amour & de la volupté,  
 La cause du beau feu qui m'enflamme & me tue.  
 Un si sensible objet, en cette occasion,  
 Bannissant mon respect & ma discrétion,  
 Me fit foutre à l'instant cette belle dormeuse,  
 Alors elle s'éveille à cet effort charmant,  
 Et s'écrie aussi-tôt : aï, que je suis heureuse !  
 Les biens, comme l'on dit, me viennent en  
 dormant.





## RONDEAU.

L'AIMABLE cul de Briseïs,  
N'a point de pareil ni de prix ;  
Plus rond qu'une boule d'yvoire ,  
Le croira qui voudra le croire ,  
J'en ai presque mes sens ravis ;  
Mon cœur de joie en est épris ,  
Et j'ai toujours dans ma mémoire

L'aimable cul.

Celui de la reine des ris  
Mille fois plus blancs que les lis ,  
Couronné de grace & de gloire ,  
N'est pas si vanté dans l'histoire ,  
Que le fera dans mes écrits

L'aimable cul.



---

### A M O N S I E U R D E \*\*,

*Qui avoit envoyé des perdrix à l'auteur, & qui,  
sur son remerciement en vers, lui avoit fait  
de nouveaux présens.*

**P**UISQUE, vous payant en chansons,  
Seul bien qui de moi peut dépendre,  
Je vois chez moi de nouveaux dons  
Dès le lendemain se répandre ;  
Je ne dis plus mot pour suspendre  
Un trafic tel què celui-ci :  
Je serois un ingrat à pendre  
D'oser dire encor grand'merci.

---

### LE CORDELIER - CHEVAL.

**B**LAISE à la ville un jour ayant porté  
Et bien vendu son avoine & son orge ,  
Sur un cheval qu'il avoit acheté  
S'en revenoit monté comme un saint George.  
Saint George soit : mais saint George descend  
A ses besoins , ou quand le pied lui gele ;  
Les pieds gelés , Blaise en vain s'en défend :  
Il lui fallut abandonner la selle ,

De cavalier devenir fantassin ,  
De son cheval lui-même être le guide ,  
Et dans la neige entr'ouvrir un chemin ,  
Tirant la bête après lui par la bride .  
Suivoient de loin deux grifons bien dispos ,  
Non des grifons de l'espece indolente ,  
De celui-là qui porta sur son dos  
Le palfrenier du fameux Rossinante :  
C'étoit de ceux que Bocace nous vante ,  
De ces matois connus par plus d'un tour  
Où de galant , ou d'espiégle , ou d'ivrogne ,  
De ces bons saints , qui se firent un jour  
Martyriser & cuire en Catalogne ;  
Deux cordeliers , pour vous le trancher net ,  
Suivoient de loin & l'homme & le genêt.  
Sus , sus , l'ami , dit l'un des deux à l'autre ,  
Vois devant nous ce rustre & son cheval :  
Faisons un tour ici de carnaval ;  
Entendons-nous , & la monture est nôtre .  
Seullement songe à me bien seconder :  
Goutte ne faut avoir ici , ni crampe ;  
Je le saurai doucement débrider :  
Toi cependant , habile à t'évader ,  
Sur le cheval monte , pique & décampe ;  
Puis sur nos pas , derrière ce clocher ,  
Tandis qu'à fin je menerai l'affaire ,  
Tournant tout court , tu courras te cacher ;  
Je suis un sot , ou tu n'attendras guere

Que sain & sauf je n'aille t'y chercher.

Le complot fait, & la marche hâtée,  
Gaillardement à l'œuvre les voilà ;  
Déjà par un, voici la bride ôtée,  
Et proprement à son col ajustée,  
Tandis que l'autre en galopant s'en va.  
Sans que le bruit des pieds du quadrupède  
Fût, ni ne pût de Blaise être entendu :  
Le paillafon sur la plaine étendu,  
Un pied de neige y mettoit bon remede.

Au lieu marqué le cavalier alla :  
Qu'il ne soit plus parlé de celui-là.  
Son compagnon, cette affaire arrangée,  
Resté pour gage & seul dans l'embarras,  
Sur les talons de Blaise pas à pas,  
La bride au col pendante & négligée,  
La tête basse & l'échine alongée,  
Alloit un traîn dont il étoit bien las,  
Quand Blaise aussi, las de marcher lui-même,  
Voulut enfin reprendre l'étrier.

Figurez-vous quelle surprise extrême,  
Se retournant, de voir un cordelier !  
Est-il esprit si fort qui n'y succombe ?  
En cas pareil, en croiriez-vous vos yeux ?  
Au pauvre Blaise, homme simple & pieux,  
La bride échappe, & de la main lui tombe.  
Le papelard, humble à fendre les cœurs,  
S'agenouillant, & d'un œil de colombe,

Bien tendrement laissant couler des pleurs,  
S'écrie : hélas ! je suis pere Paphnuce,  
De saint François indigne & lâche enfant,  
Que de la chair le démon triomphant,  
Dans ses filets fit tomber par astuce.  
Que voulez-vous ? le plus sage a bronché ;  
Le tentateur mit un morceau d'élite  
A l'hameçon : j'y mordis, je péchai ;  
J'y remordis, j'y restois attaché ;  
C'en étoit fait : j'allois en proie au diable,  
Être du vice à jamais entiché ;  
Mais Dieu qui veut en pere pitoyable,  
L'amendement, non la mort du coupable,  
Pour me tirer de l'abyme infernal,  
Où m'entraînoit cette habitude au mal,  
Et m'amener à la résipiscence,  
Constitua mon ame en pénitence,  
Pendant sept ans dans le corps d'un cheval ;  
Le terme expire & vous êtes le maître  
De me traiter à votre volonté :  
Ordonnez-moi l'écurie ou le cloître ;  
A vous je suis, vous m'avez acheté.

Eh oui, dit Blaïse, au diable soit l'emplette !  
J'eus belle affaire à vos péchés passés,  
Pour en payer ainsi les pots cassés !  
De Dieu pourtant la volonté soit faite :  
Car après tout, comme vous j'ai péché ;  
J'ai comme vous mérité pénitence ;

Chacun son tour , toute la différence  
Qu'ici je vois , dont je suis bien fâché ,  
La vôtre est faite , & la mienne commence.  
Quitte j'en suis encore à bon marché ;  
Dieu m'auroit pu sept ans envoyer paître ;  
Un roi pécheur fut bœuf pendant sept ans ;  
Vous fûtes , vous , cheval un pareil tems :  
Un tems pareil , âne je pouvois être ,  
Et maintenant travaillant au moulin ;  
Bien autrement je rongerois mon frein.  
Eh bien ! je perds une assez grosse somme ;  
Mais cinq cents francs ne font la mort d'un homme ;  
Soyez donc libre , & libre sans rançon ;  
Vous serez sage , & vous n'irez pas comme  
Un étourdi , remordre à l'hameçon.  
Qui de si près a frisé les chaudières ,  
Sur son salut n'est pas si négligent ;  
Pere Paphnuce , au moins pour mon argent ,  
Souvenez-vous de moi dans vos prières.

Notre bon pere alors se prosternant ,  
Et par trois fois ayant baisé la terre ,  
Son chapelet , & les pieds du manant ,  
Gai sur ses pas s'en retourne en grand'erre ,  
Tandis que triste , & le gouffet vuidé ,  
Blaise , chargé d'une bride inutile ,  
En véritable & belle oison bridé ,  
Regagne à pied son petit domicile .

Il ne dit rien de l'accident fatal ,

Et s'en fût tu long tems , comme on peut croire ;  
Si quelques mois après dans une foire ,  
Il n'eût revu , reconnu son cheval ,  
Que marchandoit son compere Grégoire .  
Il s'émerveille , & souriant à part ,  
Ami , dit-il , le tirant à l'écart ,  
N'achete pas ce cheval , & pour cause ;  
Tu t'en mordrois les pouces tôt ou tard ;  
Je le connois : soit bien sûr d'une chose :  
C'est qu'un beau jour , te panadant en roi  
Sur cette bête en effet assez belle ,  
Grac , en chemin , tout d'un coup au lieu d'elle ;  
Tu trouvera un cordelier sous toi .

— Un cordelier ! tu voudrois que je crusse . . .  
Un cordelier ! tu gausses . . . — Point du tout ,  
Un maître moine ayant un cordon , capuce ,  
Grise vêteure , & nom pere Paphnuce .  
Lors il conta le fait de bout en bout ,  
L'achat , la route & la métamorphose ,  
Et l'hameçon fatal au franciscain ,  
Et les sept ans de purgatoire , enfin  
Tout ce qu'il fait ; le reste , il suppose .  
Tiens , poursuit-il , à peine le bourreau  
S'est retrouvé sous sa première peau ,  
Et sous le froc , que perdant la mémoire  
Du châtiment qui lui fut si bien dû ,  
A l'hameçon il aura remordu ,  
Et le voilà ! peste , interrompt Grégoire ,

Qu'il aille au diable avec son hameçon,  
Et ses sept ans de nouveau purgatoire !  
Vraiment sans toi j'étois joli garçon ;  
C'est cinq cents francs que je gagne : allons boire.

---

IL FAUT TOUJOURS QUE LA  
FEMME COMMANDE.

Or maintenant que le bon dieu du jour  
Des Africains va brûlant la contrée,  
Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour ,  
Et que l'hiver alonge la soirée ,  
Après souper pour vous désennuyer ,  
Mes chers amis , écoutez une histoire ,  
Touchant un pauvre & noble chevalier ,  
Dont l'aventure est digne de mémoire.  
Son nom étoit messire Jean Robert ,  
Lequel vivoit sous le roi Dagobert.

Il voyagea de vers Rome la Sainte ,  
Qui surpassoit la Rome des Césars ,  
Il rapportoit de son auguste enceinte ,  
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars ,  
Mais des agnus avec des indulgences ,  
Et des pardons , & de belles dispenses ;  
Mon chevalier en étoit tout chargé ,  
D'argent fort peu ; car dans ces tems de crise

Tout paladin fut très mal partagé ;  
L'argent n'alloit qu'aux mains des gens d'église ;  
Sire Robert possédoit pour tout bien  
Sa vieille armure , un cheval & son chien ;  
Mais il avoit reçu pour apanage  
Les dons brillans de la fleur du bel âge ;  
Force d'Hercule , & grace d'Adonis ,  
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il étoit assez près de Luœce ;  
Au coin d'un bois qui borde Charrenton ,  
Il apperçut la fringante Marton ,  
Dont un ruban nouoit la blonde tresse :  
Sa taille est leste , & son petit jupon  
Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.  
Robert avance , il lui trouve une mine ,  
Qui tenteroit les saints du paradis ;  
Un beau bouquet de roses & de lis  
Est au milieu de deux pommes d'albâtre ,  
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre ;  
Et de son teint la fleur & l'incarnat ,  
De son bouquet auroient terni l'éclat.  
Pour dire tout , cette jeune merveille ,  
A son giron portoit une corbeille ,  
Et s'en alloit avec tous ses attraits  
Vendre au marché du beurre & des œufs frais .  
Sire Robert , ému de convoitise ,  
Descend d'un saut , l'accoste avec franchise ;  
J'ai vingt écus , dit-il , dans ma valise .

C'est tout mon bien, prenez encor mon cœur,  
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,  
Lui dit Marton. Robert presse la belle,  
La fait tomber, & tombe aussi-tôt qu'elle,  
Et la renverse, & casse tous ses œufs.

Comme il cassoit son cheval ombrageux,  
Epouvanté de la fiere bataille,  
Au loin s'écarte, & fuit dans la broussaille.  
De saint Denis un moine survenant,  
Monte dessus & trotte à son couvent.

Enfin, Marton rajustant sa coëffure,  
Dit à Robert, où sont mes vingt écus ?  
Le chevalier tout pantois & confus,  
Cherchant en vain sa bourse & sa monture,  
Veut s'excuser ; nulle excuse ne sert ;  
Marton ne peut digérer son injure,  
Et va porter sa plainte à Dagobert.  
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,  
Et violée, & sur tout point payée.  
Le sage prince à Marton répondit,  
C'est de viol que je vois qu'il s'agit :  
Allez plaider devant ma femme Berthe,  
En tel procès la reine est très-experte ;  
Bénignement elle vous recevra,  
Et sans délai justice se fera.

Marton s'incline, & va droit à la reine ;  
Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine ;  
Mais elle avoit de la sévérité

Sur le grand point de la pudicité.  
 Elle assembla son conseil de dévotes ;  
 Le chevalier sans éperons, sans bottes,  
 La tête nue & le regard baissé,  
 Leur avoua ce qui s'étoit passé ;  
 Que vers Charonne il fut tenté du diable ;  
 Qu'il succomba, qu'il se sentoit coupable,  
 Qu'il en avoit un très-pieux remord ;  
 Puis il reçut sa sentence de mort.

Robert étoit si beau, si plein de charmes ,  
 Si bien tourné, si frais & si vermeil ,  
 Qu'en le jugeant la reine & son conseil  
 Lorgnoient Robert & répandoient des larmes .  
 Marton de loin dans un coin soupira.  
 Dans tous les cœurs la pitié trouva place :  
 Berthe au conseil alors remémora ,  
 Qu'au chevalier on pouvoit faire grace ,  
 Et qu'il vivroit pour peu qu'il eût d'esprit ;  
 Car vous savez que notre loi prescrit  
 De pardonner à qui pourra nous dire  
 Ce que la femme en tous les tems desire ;  
 Bien entendu qu'il explique le cas  
 Très-nettement , & ne nous fâche pas.

La chose étant au conseil exposée ,  
 Fut à Robert aussi-tôt proposée .  
 La bonne Berthe , afin de le sauver ,  
 Lui concéda huit jours pour y rêver ;  
 Il fit serment aux genoux de la reine ,

De

De comparoître au bout de la huitaine,  
Remercia du décret lénitif,  
Prit congé d'elle, & partit tout pensif.

Comment nommer, disoit-il, en lui-même,  
Très-nettement ce que toute femme aime,  
Sans la fâcher? La reine & son sénat  
Ont aggravé mon trop piteux état.  
J'aimerois mieux, puisqu'il faut que je meure,  
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.

Dans son chemin, dès que Robert trouvoit  
Ou femme ou fille, il prioit la passante,  
De lui conter ce que plus elle aimoit;  
Toutes faisoient réponse différente,  
Toutes mentoient, nulle n'alloit au fait.  
Sire Robert au diable se donnoit.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire,  
Avoit doré les bords de l'hémisphère,  
Quand sur un pré, sous des ombrages frais,  
Il vit de loin vingt beautés ravissantes,  
Dansant en rond; leurs robes voltigeantes  
Etoient à peine un voile à leurs attraits.  
Le doux zéphir en se jouant auprès,  
Laissoit flotter leurs tresses ondoyantes;  
Sur l'herbe tendre elles formoient leurs pas,  
Rasant la terre & ne la touchant pas.  
Robert approche, & du moins il espere  
Les consulter sur sa maudite affaire.  
En un moment tout disparaît, tout fuit.

Le jour baissant, à peine il étoit nuit ;  
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,  
Au teint de suie, à la taille écourtée,  
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton,  
Son nez pointu touche à son court menton :  
D'un rouge brun sa paupière est bordée,  
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon,  
Un vieux tapis qui lui fert de jupon,  
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée ;  
Elle fit peur au brave chevalier.  
Elle l'accoste, & d'un ton familier,  
Lui dit, mon fils, je vois à votre mine,  
Que vous avez un chagrin qui vous mine :  
Apprenez-moi vos tribulations ;  
Nous souffrons tous, mais parler nous soulage,  
Il est encor des consolations.  
J'ai beaucoup vu : le sens vient avec l'âge.  
Aux malheureux quelquefois mes avis,  
Ont fait du bien quand on les a suivis.

Le chevalier lui dit, hélas ! ma bonne,  
Je vais cherchant des conseils, mais en vain :  
Mon heure arrive, & je dois en personne,  
Sans plus attendre, être pendu demain,  
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,  
Sans les fâcher, ce qui plait tant aux dames.

La vieille alors lui dit, ne craignez rien,  
Puisque vers moi le bon dieu vous envoie,  
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien :

Devers la cour cheminez avec joie ;  
Allons ensemble , & je vous apprendrai  
Ce grand secret de vous tant désiré ;  
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie ,  
Vous serez juste , & que de vous j'aurai ,  
Ce qui me plaît & qui fait mon envie :  
**L'ingratitude est un crime odieux.**  
Faites serment , jurez pár mes beaux yeux ,  
Que vous ferez tout ce que je desire.  
Le bon Robert le jura non sans rire.  
Ne riez point , rien n'est plus sérieux ,  
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux ,  
Qui côte-à-côte arrivent en présence  
De reine Berthe & de la cour de France.  
Incontinent le conseil assemblé ,  
La reine assise , & Robert appellé ,  
Je fais , dit-il , votre secret , mes dames ,  
Ce qui vous plait en tous lieux , en tous tems ,  
N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;  
Mais fille ou femme , ou veuve , ou laide , ou belle ,  
Ou pauvre , ou riche , ou galante , ou cruelle ,  
La nuit , le jour , veut être à mon avis ,  
Tant qu'elle peut la maîtresse au logis .  
Il faut toujours que la femme commande ;  
C'est-là son goût , si j'ai tort qu'on me pende .  
Comme il parloit , tout le conseil conclut  
Qu'il parloit juste , & qu'il touchoit au but .  
Robert absous baisoit la main de Berthe ,

Quand de haillons & de fange couverte,  
Au pied du trône on vit notre sans-dents  
Criant justice, & la presse fendant ;  
On lui fait place, & voici sa harangue.

O reine Berthe, ô beauté dont la langue  
Ne prononça jamais que vérité,  
Vous dont l'esprit connoît toute équité,  
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance,  
Ce paladin ne doit qu'à ma science  
Votre secret, il ne vit que par moi.  
Il a juré mes beaux yeux & sa foi  
Que j'obtiendrois de lui ce que j'espere;  
Vous êtes juste, & j'attends mon salaire.  
Il est très-vrai, dit Robert, & jamais  
On ne me vit oublier les bienfaits ;  
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,  
Et mon armure, étoient tout mon partage,  
Un moine noir a par dévotion  
Saïsi le tout quand j'assaillis Marton ;  
Je n'ai plus rien, & malgré ma justice  
Je ne saurois payer ma bienfaitrice.  
La reine dit, tout vous fera rendu ;  
On punira votre voleur tondu.  
Votre fortune en trois parts divisée,  
Fera trois lots justement compensés ;  
Les vingt écus à Marton la lézée  
Sont dus de droit, & pour ses œufs cassés.  
La bonne vieille aura votre monture ;

Et vous , Robert , vous aurez votre armure.

La vieille dit , rien n'est plus généreux ,  
Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;  
Rien de Robert ne me plait que lui-même ;  
C'est sa valeur & ses graces que j'aime :  
Je veux régner sur son cœur amoureux :  
De ce trésor ma tendresse est jalouse :  
Entre mes bras Robert doit vivre heureux ;  
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendoit pas ,  
Robert glacé laisse tomber ses bras ,  
Puis fixement contemplant la figure  
Et les haillons de notre créature ,  
Dans son horreur il recula trois pas ,  
Signe son front ; & d'un ton lamentable ,  
Il s'écrioit : ai-je donc mérité  
Ce ridicule & cette indignité ?  
J'aimerois mieux que votre majesté  
Me fiançât à la mere du diable ;  
La vieille est folle , elle a perdu l'esprit .

Lors tendrement notre sans-dents reprit ,  
Vous le voyez , ô reine ! il me méprise ;  
Il est ingrat , les hommes le font tous ;  
Mais je vaincrai ses injustes dégoûts ;  
De sa beauté j'ai l'ame trop éprise ;  
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas .  
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise  
Que je commence à perdre mes appas ;

Mais j'en ferai plus tendre & plus fidelle ;  
On en vaut mieux, on orne son esprit,  
On fait penser, & Salomon a dit,  
Que femme sage est plus que femme belle.  
Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur ?  
La pauvreté n'est pas un déshonneur.  
N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?  
Et vous, madame, en ce palais de gloire,  
Quand vous couchez côte-à-côte du roi,  
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?  
De Philémon vous connoissez l'histoire :  
Amant aimé dans le coin d'un taudis,  
Jusqu'à cent ans il caressa Baucis.  
Les noirs chagrins, enfans de la vieillesse,  
N'habitent point sous nos rustiques toits,  
Le vice fuit où n'est point la mollesse,  
Nous servons Dieu, nous égalons les rois ;  
Nous soutenons l'honneur de vos provinces,  
Nous vous faisons de vigoureux soldats ;  
Et croyez-moi, pour peupler vos états,  
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.  
Que si le ciel à mes chastes désirs  
N'accorde pas le bonheur d'être mère,  
Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire,  
On me verra jusqu'à mon dernier jour,  
Cueillir les fruits de l'arbre de l'amour,  
La décrépite en parlant de la sorte,  
Charma le cœur des dames du palais.

On adjugea Robert à ses attraits ;  
De son serment la sainteté l'emporte  
Sur son dégoût ; la dame encor voulut  
Être à cheval entre ses bras menée ,  
A sa chaumiere où ce noble hymenée  
Doit s'achever dans la même journée ,  
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier sur son cheval remonte ,  
Prend tristement sa femme entre ses bras ,  
Saisi d'horreur & rougissant de honte ,  
Tente cent fois de la jeter à bas ,  
De la noyer ; mais il ne le fit pas ;  
Tant des devoirs de la chevalerie  
La loi sacrée étoit alors chérie.  
Sa tendre épouse en trottant avec lui ,  
Lui rappelloit les exploits de sa race ,  
Lui racontoit comment le grand Clovis  
Assassina trois rois de ses amis ,  
Comment du ciel il mérita la grace.  
Elle avoit vu le beau pigeon béni ,  
Du haut des cieux apportant à Rémi ,  
L'ampoule sainte , & le céleste crême ,  
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.  
Elle mêloit à ses narrations ,  
Des sentimens & des réflexions ,  
Des traits d'esprit & de morale pure ,  
Qui sans couper le fil de l'aventure ,  
Faisoient penser l'auditeur attentif ,

Et l'instruisoient, mais sans l'air instructif,  
Le bon Robert à toutes ces merveilles ,  
Le cœur ému , prêtoit ses deux oreilles ,  
Tout délecté quand sa femme parloit ,  
Prêt à mourir quand il la regardoit.

L'étrange couple arrive à la chaumiere  
Qui possédoit l'affreuse aventurierc ;  
Elle se trouffe & de sa sale main ,  
De son époux arrange le festin ,  
Frugal repas fait pour ce premier âge ,  
Plus célébré qu'imité par le sage.  
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux ,  
Formoient la table où les époux souperent ,  
A peine assis sur deux minces trétaux ,  
Du triste époux les regards se baissèrent .  
La décrépite égaya le repas ,  
Par des propos plaisans & délicats ,  
Par de bons mots , qui piquent & qu'on aime  
Si naturels , que l'on croiroit soi-même  
Les avoir dits. Robert fut si content ,  
Qu'il en sourit , & qu'il crut un moment ,  
Qu'elle pouvoit lui paroître moins laide .  
Elle voulut , quand le souper finit ,  
Que son époux vint avec elle au lit :  
Le désespoir , la fureur le possede ,  
A cette crise ; il souhaite la mort ;  
Mais il se couche , il se fait cet effort ;  
Il l'a promis , le mal est sans remede .

Ce n'étoit point deux sales demi-draps ,  
Percés de trous & rongés par les rats ,  
Mal étendu sur des vieilles javelles ,  
Mal reçousus encor par des ficelles ,  
Qui révoltoient le guerrier malheureux ;  
Du saint hymen les devoirs rigoureux ,  
S'offroient à lui sous un aspect horrible ;  
Le ciel , dit-il , voudroit-il l'impossible ?  
A Rome on dit que la gracie d'en-haut  
Donne à-la-fois le vouloir & le faire ;  
La grace & moi nous sommes en défaut.  
Par son esprit ma femme a de quoi plaire ,  
Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit  
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?  
Ainsi parlant le bon Robert se jette ,  
Froid comme glace au bord de sa couchette ,  
Et pour cacher son cruel déplaisir ,  
Il feint qu'il dort , mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d'une voix tendre ,  
En le pinçant , ah , Robert ! dormez-vous ?  
Charmant ingrat , cher & cruel époux ,  
Je suis rendue , hâtez-vous de vous rendre ;  
De ma pudeur les timides accens ,  
Sont subjugués par la voix de mes sens .  
Régnez sur eux ainsi que sur mon ame ;  
Je meurs , je meurs ! Ciel ! à quoi réduis-tu  
Mon naturel qui combat ma vertu !  
Je me diffous , je brûle , je me pâme ,

Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;  
Je n'en peut plus , faut-il mourir sans toi !  
Va , je le mets dessus ta conscience.

Robert avoit un fond de complaisance ,  
Et de candeur & de religion ;  
De son épouse il eut compassion.  
Hélas ! dit-il , j'aurois voulu , madame ,  
Par mon ardeur égaler votre flamme ;  
Mais que pourrai-je ? allez , vous pourrez tout ,  
Reprit la vieille ; il n'est rien à votre âge ,  
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout .  
Avec des soins de l'art & du courage :  
Songez combien les dames de la cour  
Célébreront ce prodige d'amour.  
Je vous parois peut-être dégoûtante ,  
Un peu ridée , & même un peu puante ,  
Cela n'est rien pour des héros bien nés ;  
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez .

Le chevalier amoureux de la gloire ,  
Voulut enfin tenter cette victoire ;  
Il obéit , & se piquant d'honneur ,  
N'écoutant plus que sa rare valeur ,  
Aidé du ciel , trouvant dans sa jeunesse ,  
Ce qui tient lieu de beauté , de tendresse ,  
Fermant les yeux , se mit à son devoir .

C'en est assez , lui dit sa tendre épouse ,  
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;  
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;

De ce pouvoir ma gloire étoit jalouse ;  
J'avois raison ; convenez-en , mon fils ,  
Femme toujours est maîtresse au logis.  
Ce qu'à jamais , Robert , je vous demande ,  
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider ,  
Obéissez , mon amour vous demande  
D'ouvrir les yeux & de me regarder.

Robert regarde ; il voit à la lumiere  
De cent flambeaux , sur vingt lustres placés ,  
Dans un palais , qui fut cette chaumiere ,  
Sous des rideaux de perles rehaussés ,  
Une beauté , dont le pinceau d'Apelle ,  
Ou de Vanlo , ni le ciseau fidele  
Du bon Pigal , le Moine , ou Phidias ,  
N'auroient jamais imité les appas .  
C'étoit Vénus , mais Vénus amoureuse ,  
Telle qu'elle est , quand les cheveux épars ,  
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse ,  
Entre ses bras elle attend le dieu Mars .

Tout est à vous , ce palais est moi-même ;  
Jouissez-en , dit-elle , à son vainqueur :  
Vous n'avez point dédaigné la laideur ,  
Vous méritez que la beauté vous aime .

Or maintenant j'entends mes auditeurs  
Me demander quelle étoit cette belle ;  
De qui Robert eut les tendres faveurs ,  
Mes chers amis , c'étoit la fée Urgelle ,  
Qui dans son tems protégea nos guerriers .

Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux tems que celui de ces fables ;  
Des bons démons, des esprits familiers,  
Des farfadets aux mortels secourables !  
On écoutoit tous ces faits admirables  
Dans son château, près d'un large foyer :  
Le pere & l'oncle, & la mere & la fille,  
Et les voisins, & toute la famille,  
Ouvroient l'oreille à monsieur l'aumônier,  
Qui leur faisoit des contes de forcier.

On a banni les démons & les fées,  
Sous la raison les graces étouffées,  
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;  
Le raisonner tristement s'accrédite ;  
On court, hélas ! après la vérité ;  
Ah ! croyez moi, l'erreur a son mérite.



---

## LES TROIS MANIERES.

QUE les Athéniens étoient un peuple aimable !  
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions  
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !  
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions,  
Fut celle du théâtre, où l'on faisoit revivre  
Les héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs  
passions.

Vous voyez aujourd'hui toutes les nations,  
Confacer cet exemple, & chercher à le suivre.  
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.  
Malheur aux esprits-faux dont la folte rigueur  
Condamne parmi nous les jeux de Melpomene,  
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,  
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théâtre d'Athènes,  
Etoit de couronner, dans des jeux solennels,  
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels.  
En présence du peuple on leur rendoit justice.  
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,  
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,  
Du champ de la victoire allant à l'opéra,  
Recevoit des lauriers de la main d'une actrice.  
Ainsi quand Richelieu revenoit de Mahon,  
( Qu'il avoit pris pourtant en dépit de l'envie )

Par-tout sur son passage il eut la comédie ;  
On lui battit des mains encor plus qu'à Cliron.  
Au théâtre d'Eschile , avant que Melpomene  
Sur son cothurne altier vint parcourir la scène ,  
On décernoit les prix accordés aux amans.  
Celui qui dans l'année avoit pour sa maîtresse  
Fait les plus beaux exploits , montré plus de tendresse ,  
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens ,  
Se voyoit couronné devant toute la Grece.  
Chaque belle plaidoit la cause de son cœur ,  
De son amant aimé racontoit les mérites ,  
Après un beau serment dans les formes prescrites ,  
De ne pas dire un mot qui sentit l'orateur ,  
De n'exagérer rien , chose assez difficile  
Aux femmes , aux amans , & même aux avocats .  
On nous a conservé l'un de ces beaux débats ,  
Doux enfans du loisir de la Grece tranquille.  
C'étoit , il m'en souvint , sous l'arconte Eudamas .  
Devant les Grecs charmés , trois belles compa-  
rurent ,  
La jeune Églé , Téone , & la triste Apamis .  
Les beaux-esprits de Grece au spectacle accoururent ;  
Ils étoient grands parleurs , & pourtant ils se turent ;  
Ecoutant gravement en demi-cercle assis .  
Dans un nuage d'or , Vénus avec son fils ,  
Prêtoit à leur dispute une oreille attentive .  
La jeune Églé commence : Églé simple & naïve ,  
De qui la voix touchante , & la douce candeur ,

Charmoient l'oreille & l'œil , & pénétraient au cœur.

### É G L É.

Hermotime mon pere a consacré sa vie ,  
Aux muses , aux talens , à ces dons du génie ,  
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.  
Tout entier aux beaux-arts il a fui les honneurs ;  
Et sans ambition caché dans sa famille ,  
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille ,  
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux ,  
Elevé dans son art , & qui sauroit le mieux  
Animer sur la toile , & chanter sur la lyre ,  
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux .  
Ligdamon m'adoroit ; son esprit sans culture  
Devoti , je l'avouerai , beaucoup à la nature ;  
Ingénieux , discret , poli sans compliment ,  
Parlant avec justesse , & jamais savamment ;  
Sans talens , il est vrai , mais sachant s'y connoître .  
L'amour forma son cœur , les graces son esprit .  
Il ne favoit qu'aimer : mais qu'il étoit grand maître ,  
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit !

Quand mon pere eut formé le dessein tyrannique  
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux ,  
Et de me réserver pour quelque peintre heureux ,  
Qui feroit de bons vers , & sauroit la musique ,  
Que de larmes alors coulerent de mes yeux !

Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique ;  
Puisqu'ils nous ont fait naître, ils sont pour nous  
des dieux.

Je mourrois, il est vrai, mais je mourrois soumise.

Ligdamon s'écarta, confus, désespéré,  
Cherchant loin de mes yeux un asyle ignoré.  
Six mois furent le terme où ma main fut promise.  
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.

Ils n'avoient tous, hélas ! dans leurs tristes talens,  
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.  
Le tems qui s'avançoit redoubloit mes alarmes ;  
Ligdamon tant aimé me fuyoit pour toujours ;  
J'attendois mon arrêt, & j'étois au concours.

Enfin, de vingt rivaux les ouvrages parurent ;  
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :  
Je ne pus décider, je ne les voyois pas.

Mon pere se hâta d'accorder son suffrage  
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage ;  
On lui promit ma foi, j'allois entre ses bras.

Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas.  
Apportant un tableau d'une main inconnue :  
Sur la toile aussi-tôt chacun porta la vue :  
C'étoit moi. Je semblois respirer & parler ;  
Mon cœur en longs soupirs paroissoit s'exhaler ;  
Et mon air & mes yeux tout annonçoit que j'aime,  
L'art ne se montroit pas, c'est la nature même,  
La nature embellie, & par de doux accords,  
L'ame étoit sur la toile aussi bien que le corps ;

Une

Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,  
Comme on voit au matin le soleil de ses traits  
Percer la profondeur de nos vastes forêts,  
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure.  
Harpage en fut surpris, il voulut censurer;  
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.  
Quel mortel ou quel dieu, s'écrioit Hermotime,  
Du talent d'imiter fait un art si sublime?  
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?  
Ligdamon se montrant, lui dit, elle est à moi;  
L'amour seul est son peintre & voilà son ouvrage.  
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,  
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main:  
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin?  
Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,  
Sur son luth accordé Ligdamon fit entendre  
Un mélange inoui de sons harmonieux;  
On croyoit être admis dans le concert des dieux.  
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.  
Harpage en frémissant, sa furëur étouffée  
S'exhaloit sur son front, & brûloit dans ses yeux.  
Il prend un javelot de ses mains forcenées,  
Il court, il va frapper, je vis l'affreux moment,  
Où le traître à sa rage immoloit mon amant,  
Où la mort d'un seul coup tranchoit deux destinées.  
Ligdamon l'apperçoit; il n'en est point surpris;  
Et de la même main sous qui son luth raisonne,  
Et qui sut enchanter nos cœurs & nos esprits,

Il combat son rival, l'abat, & lui pardonne!  
 Jugez, si de l'amour il mérite le prix,  
 Et permettez du moins que mon cœur le lui donne:  
 Ainsi parloit Églé. L'Amour applaudissoit,  
 Les Grecs battoient des mains, la belle rougissoit;  
 Elle en aimoit encor son amant davantage.

---

Léone se leva : son air & son langage  
 Ne connurent jamais les soins étudiés ;  
 Les Grecs en la voyant se sentoient égayés.  
 Téone souriant conta son aventure,  
 En vers moins alongés, & d'une autre mesure,  
 Qui courent avec grâce, & vont à quatre pieds ;  
 Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

### TÉONE.

Vous connoissez tous Agaton,  
 Il est plus charmant que Nirée.  
 A peine d'un naissant coton  
 Sa ronde joue étoit parée ;  
 Sa voix est tendre ; il a le ton  
 Comme les yeux de cythérée.  
 Vous savez de quel vermillon  
 La blancheur vive est colorée,  
 La chevelure d'Apollon  
 N'est pas si longue & si dorée.

Je le pris pour mon compagnon,  
Aussi-tôt que je fus nubile.  
Ce n'est pas sa beauté fragile,  
Dont mon cœur fut le plus épris,  
S'il a les graces de Pâris,  
Mon amant a les bras d'Achille.

Un soir dans un petit bateau,  
Tout auprès d'une île Cyclade,  
Ma tante & moi goûtions sur l'eau  
Le plaisir de la promenade ;  
Quand de Lydie un gros vaisseau  
Vient nous aborder à la rade.  
Le vieux capitaine écumeur  
Venoit souvent dans cette plage  
Chercher des filles de mon âge  
Pour les plaisirs du gouverneur.  
En moi je ne fais quoi le frappe ;  
Il me trouve un air assez beau ;  
Il laisse ma tante, il me happe,  
Il m'enlève comme un moineau,  
Et va me vendre à son satrape.

Ma bonne tante en glapissant,  
Et la poitrine déchirée,  
S'en retourne au port du Pirée  
Racontet au premier passant  
Que sa Téone est égarée ;  
Que de Lydie un armateur,  
Un vieux pirate, un revendeur

De la féminine denrée,  
S'en est en allé livrer ma fleur  
Au commandant de la contrée.

Pensez-vous alors qu'Agaton  
S'amusât à verser des larmes,  
A me peindre avec un crayon,  
A chanter sa perte & mes charmes,  
Sur un petit psaltérion ?  
Pour me ravoir il prit les armes :  
Mais n'ayant pas de quoi payer  
Seulement le moindre estafier,  
Et se fiant sur sa figure,  
D'une fille il prit la coëffure,  
Le tour de gorge & le panier.  
Il cacha sous son tablier  
Un long poignard & son armure,  
Et courut tenter l'aventure  
Dans la barque d'un nautonier.  
Il arrive au bord du Méandre  
Avec son petit attirail :  
A ses attraits, à son air tendre  
On ne manqua de le prendre  
Pour une ouaille du bercail,  
Où l'on m'avoit déjà fait vendre ;  
Et dès qu'à terre il put descendre,  
On l'enferma dans mon ferrail.  
Je ne crois pas que de sa vie  
Une fille ait jamais goûté

Le quart de la félicité  
Qui combla mon ame ravie ,  
Quand dans un ferrail de Lydie  
Je vis mon Grec à mon côté ,  
Et que je pus en liberté  
Récompenser la nouveauté  
D'une entreprise si hardie.  
Pour époux il fut accepté.  
Les dieux seuls daignerent paroître  
A cet hymen précipité ;  
Car il n'étoit point là de prêtre ;  
Et comme vous pouvez penser ,  
Des valets on peut se passer  
Quand on est sous les yeux du maître.  
Le soir le satrape amoureux ,  
Dans mon lit sans cérémonie ,  
Vint m'expliquer ses tendres vœux.  
Il crut pour appaiser ses feux  
N'avoir qu'une fille jolie ;  
Il fut surpris d'en trouver deux.  
Tant mieux , dit-il , car votre amie ,  
Comme vous est fort à mon gré ;  
J'aime beaucoup la compagnie ;  
Toutes deux je contenterai ,  
N'ayez aucune jalouſie.  
Après sa petite leçon ,  
Qu'il accompagnoit de caresses ,  
Il vouloit agir tout de bon ;

Il exécutoit ses promesses,  
 Et je tremblois pour Agaton ;  
 Mais mon Grec d'une main guerriere,  
 Le saisissant par la criniere,  
 Et tirant son estramaçon,  
 Lui fit voir qu'il étoit garçon,  
 Et parla de cette maniere :

Sortons tous trois de la maison,  
 Et qu'on me fasse ouvrir la porte ;  
 Faites bien signe à votre escorte  
 De ne suivre en nulle façon :  
 Marchons tous les trois au rivage ;  
 Embarquons-nous sur un esquif,  
 J'aurai sur vous l'œil attentif ;  
 Point de geste, point de langage ;  
 Au premier signe un peu douteux,  
 Au clignement d'une paupiere,  
 A l'instant je vous coupe en deux,  
 Et vous jette dans la riviere.

Le satrape étoit un seigneur  
 Assez sujet à la frayeure ;  
 Il eut beaucoup d'obéissance ,  
 Lorsqu'on a peur on est fort doux.  
 Sur la nacelle en diligence  
 Nous l'embarquâmes avec nous,  
 Si-tôt que nous fûmes en Grece ,  
 Son vainqueur le mit à rançon ;  
 Elle fut en sonnante espece :

Elle étoit forte, il m'en fit don :  
Ce fut ma dot & mon douaire.  
Avouez qu'il a su plus faire  
Que le bel-esprit Ligdamon ;  
Et que j'aurois fort à me plaindre,  
S'il n'avoit songé qu'à me peindre,  
Et qu'à me faire une chanson.

---

Les Grecs furent charmés de la voix douce &  
vive,

Du naturel aisé, de la gayeté naïve,  
Dont la jeune Téone anima son récit.  
Lagrace ens'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit, on rit, les Grecs aimoient à rire,  
Pourvu qu'on soit content, qu'importe qu'on admire ?  
Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;  
Ses pleurs étoient un charme, & la rendoient plus  
belle.

Les Grecs prirent alors un air plus sérieux,  
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.  
Apamis raconta ses malheureux amours  
En mètre qui n'étoient ni trop longs ni trop courts ;  
Dix syllabes par vers mollement arrangées,  
Se suivoient avec art & sembloient négligées ;  
Le rithme en est facile, il est mélodieux ;  
L'heximètre est plus beau, mais par fois ennuyeux.

## APAMIS.

L'astre cruel sous qui j'ai vu le jour,  
M'a fait pourtant naître dans Amathonte.  
Lieux fortunés, où la Grece raconte  
Que le berceau de la mère d'Amour  
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde ;  
Elle y naquit pour le bonheur du monde,  
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.  
Son culte aimable, & sa loi douce & pure,  
A ses sujets n'avoient fait que du bien,  
Tant que sa loi fut celle de nature.  
Le rigorisme a souillé ses autels ;  
Les dieux sont bons ; les prêtres sont cruels.  
Les novateurs ont voulu qu'une belle,  
Qui par malheur deviendroit infidelle,  
Iroit finir ses jours au fond de l'eau,  
Où la déesse avoit eu son berceau,  
Si quelque amant ne se noyoit pour elle.  
Pouvoit-on faire une loi si cruelle ?  
Hélas ! faut-il le frein du châtiment  
Aux cœurs bien nés pour aimer constamment ?  
Et si jamais à la foiblesse en proie  
Quelque beauté vient à changer d'amant,  
C'est un grand mal ; mais faut-il qu'on la noie ?  
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie,  
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin  
J'avois servie avec le beau Batile,

D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,  
Vous le savez, je vous prends à témoin,  
Comme j'aimois, & si j'avois besoin  
Que mon amour fût nourri par la crainte ;  
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte  
Façoit un cœur de nos cœurs amoureux.

Batile & moi nous respirions ces feux  
Dont autrefois a brûlé la déesse.

L'astre des cieux en commençant son cours,  
En l'achevant contemplot nos amours ;  
La nuit savoit quelle étoit ma tendresse.

Arénorax, homme indigne d'aimer,  
Au regard sombre, au front triste, au cœur traître,  
D'amour pour moi parut s'envénimer.  
Non s'attendrir, il le fit bien connoître.  
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.  
Il distilla les poisons de l'envie ;  
Il fit parler la noire calomnie.

O délateurs, monstres de ma patrie,  
Nés de l'enfer, hélas ! rentrez-y tous.  
L'art contre moi mit tant de vraisemblance,  
Que mon amant put même s'y tromper,  
Et l'imposture accabla l'innocence.

Dispensez-moi de vous développer  
Le noir tissu de sa trame secrète,  
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,  
Il est trop plein de l'amant qu'il regrette.  
A la déesse en vain j'eus mon recours,

Tout me trahit, je me vis condamnée  
A terminer mes maux & mes beaux jours,  
Dans cette mer où Vénus étoit née.

On me menoit au lieu de mon trépas ;  
Un peuple entier mouilloit de pleurs mes pas ,  
Et me plaignoit d'une plainte inutile ,  
Quand je reçus un billet de Batile ,  
Fatal écrit qui changeoit tout mon sort !  
Trop cher écrit plus cruel que la mort !  
Je crus tomber dans la nuit éternelle  
Quand je l'ouyris , quand j'apperçus ces mots :  
Je meurs pour vous , fuissez-vous infidelle.  
C'en étoit fait : mon amant dans les flots  
S'étoit jeté pour me sauver la vie.  
On l'admiroit , en poussant des sanglots.  
Je t'implorois , ô mort ! ma seule envie ,  
Mon seul devoir ! On eut la cruauté  
De m'arrêter lorsque j'allois le suivre.  
On m'observa , j'eus le malheur de vivre.  
De l'imposteur la sombre iniquité ,  
Fut mise au jour & trop tard découverte ,  
Du talion il a subi la loi ;  
Son châtiment répare-t-il ma perte ?  
Le beau Batile est mort , & c'est pour moi !  
Je viens à vous , ô juges favorables !  
Que mes soupirs , que mes funebres soins  
Touchent vos cœurs que j'obtienne du moins  
Un appareil à des maux incurables.

A mon amant dans la nuit du trépas  
Donnez le prix que ce trépas mérite ;  
Qu'il se console aux rives du Cocite,  
Quand sa moitié ne se console pas.  
Que cette main qui tremble & qui succombe,  
Par vos bontés encor se ranimant,  
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :  
« Athene & moi couronnons mon amant. »  
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent ;  
Elle se tut ; mais ses larmes parlerent.

---

Chaque juge fut attendri.  
Pour Églé d'abord ils pancherent ;  
Avec Téone ils avoient ri,  
Avec Apamis ils pleurerent.  
J'ignore & j'en suis bien mari,  
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.  
Au coin du feu, mes chers amis,  
C'est pour vous seul que je transcris,  
Ces contes tirés d'un vieux sage.  
Je m'en tiens à votre suffrage ;  
C'est à vous de donner le prix,  
Vous êtes mon Aréopage.



## THELEME ET MACARE.

THELEME est vive, elle est brillante,  
Mais elle est bien impatiente ;  
Son œil est toujours ébloui,  
Et son cœur toujours la tourmente.  
Elle aimoit un gros réjoui,  
D'une humeur toute différente.  
Sur son visage épanoui  
Est la sénérity touchante ;  
Il écarte à-la-fois l'ennui,  
Et la vivacité bruyante.  
Rien n'est plus doux que son sommeil ;  
Rien n'est plus doux que son réveil ;  
Le long du jour il vous enchante.  
Macare est le nom qu'il portoit.  
Sa maîtresse inconsidérée  
Par trop de soins le tourmentoit :  
Elle vouloit être adorée.  
En reproches elle éclata :  
Macare en riant la quitta,  
Et la laissa désespérée.  
Elle courut étourdiment  
Chercher, de contrée en contrée,  
Son infidele & cher amant,  
N'en pouvant vivre séparée.

Elle va d'abord à la cour.

Auriez-vous vu mon cher amour ?  
N'avez-vous point chez vous Macare ?  
Tous les railleur de ce séjour  
Sourirent à ce nom bizarre.  
Comment ce Macare est-il fait ?  
Où l'avez-vous perdu , ma bonne ?  
Faites-nous un peu son portrait.  
Ce Macare qui m'abandonne ,  
Dit-elle , est un homme parfait ,  
Qui n'a jamais haï personne ,  
Qui de personne n'est haï ,  
Qui de bon-sens toujours raisonne ,  
Et qui n'eut jamais de souci.  
A tout le monde il a su plaire.

On lui dit , ce n'est pas ici  
Que vous trouverez votre affaire ,  
Et les gens de ce caractere ,  
Ne vont pas dans ce pays-ci.

Théléme marcha vers la ville.  
D'abord elle trouve un couvent ,  
Et pense dans ce lieu tranquille  
Rencontrer son tranquille amant.  
Le sous-prieur lui dit , madame ,  
Nous avons long-tems attendu  
Ce bel objet de votre flamme ,  
Et nous ne l'avons jamais vu.  
Mais nous avons en récompense ,

Des vigiles , du tems perdu ,  
Et la discorde , & l'abstinence .  
**Lors un petit moine tondu**  
Dit à la dame vagabonde :  
**Cessez de courir à la ronde**  
Après votre amant échappé ;  
**Car si l'on ne m'a trompé ,**  
**Ce bon homme est dans l'autre monde !**

A ce discours impertinent  
**Théléme se mit en colere :**  
Apprenez , dit-elle , mon frere ,  
Que celui qui fait mon tourment ,  
Est né pour moi , quoi qu'on en dise :  
**Il habite certainement**  
Le monde où le destin m'a mise ,  
Et je suis son seul élément :  
**Si l'on vous fait dire autrement ,**  
**On vous fait dire une sottise.**

La belle court de ce pas  
Chercher au milieu du fracas ,  
Celui qu'elle croyoit volage .  
**Il sera peut-être à Paris ,**  
Dit-elle , avec les beaux-esprits ,  
Qui l'ont peint si beau & si sage .  
**L'un d'eux lui dit , sur mon avis**  
Vous pourriez vous tromper peut-être ;  
**Macare n'est qu'en nos écrits ;**  
**Nous l'avons peint sans le connoître .**

Elle aborda près du palais ,  
Ferma les yeux & passa vite :  
Mon amant ne sera jamais  
Dans cet abominable gîte.  
Au moins la cour a des attraits ,  
Macare auroit pu s'y méprendre ;  
Mais les noirs suivans de Thémis  
Sont les éternels ennemis  
De l'objet qui me rend si tendre.

Théléme au temple de Rameau  
Chez Melpomene , chez Thalie ,  
Au premier spectacle nouveau ,  
Croit trouver l'amant qui l'oublie.  
Elle est priée à ce repas ,  
Où président les délicats ,  
Nommés la bonne compagnie.  
Des gens d'un agréable accueil ,  
Y semblent au premier coup-d'œil ,  
De Macare être la copie :  
Mais plus ils étoient occupés  
Du soin flatteur de le paroître ,  
Et plus à ses yeux détrompés ,  
Ils étoient éloignés de l'être.  
Enfin , Théléme au désespoir ,  
Lasse de chercher sans rien voir ,  
Dans sa retraite alla se rendre.  
Le premier objet qu'elle y vit ,  
Fut Macare auprès de son lit ,

Qui l'attendoit pour la surprendre.  
Vivez avec moi désormais,  
Dit-il, dans une douce paix,  
Sans trop chercher, sans trop prétendre,  
Et si vous voulez posséder,  
Ma tendresse avec ma personne,  
Gardez de jamais demander  
Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés,  
Connoîtront Macare & Théléme,  
Et vous diront sous cet emblème,  
A quoi nous sommes destinés.  
Macare, c'est toi qu'on desire,  
On t'aime, on te perds ; & je croi  
Que je t'ai rencontré chez moi,  
Mais je me garde de le dire.  
Quand on se vante de t'avoir,  
On en est privé par l'envie ;  
Pour te garder il faut savoir  
Se cacher & cacher sa vie.



## A UN MARI QUI BAT SA FEMME.

BATTRE ta femme de la sorte ,  
Sous tes pieds la laisser pour morte ,  
Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer ;  
Tu vas passer pour un infame :  
Compere , l'on fait bien qu'il faut battre une femme ;  
Mais il ne faut pas l'assommer.

## A Z O L A N.

A son aise dans son village  
Vivoit un jeune Musulman ,  
Bien fait de corps , beau de visage ,  
Et son nom étoit Azolan ;  
Il avoit transcrit l'Alcoran ,  
Et par cœur il alloit l'apprendre.  
Il fût dès l'âge le plus tendre  
Dévot à l'ange Gabriel.  
Ce ministre emplumé du ciel ,  
Un jour chez lui daigna descendre:  
J'ai connu , dit-il , mon enfant ,  
Ta dévotion non commune ,  
Gabriel est reconnoissant ,  
Et je viens faire ta fortune ;

L

Tu deviendras dans peu de tems  
Iman de la Mecque & Médine ;  
C'est après la place divine  
Du grand commandeur des croyans ,  
Le plus opulent bénéfice  
Que Mahomet puisse donner.  
Les hommes vont t'environner ,  
Quand tu feras en exercice .  
Mais il faut me faire serment  
De ne toucher femme ni fille ,  
De n'en voir jamais qu'à la grille ,  
Et de vivre très-chastement.

Le beau jeune homme étourdiment ,  
Pour avoir des biens de l'église ,  
Conclut cet accord imprudent ,  
Sans penser faire une sottise .  
Monsieur l'Iman fut enchanté  
De l'éclat de sa dignité ,  
Et même encor de la finance ,  
Dont il se vit d'abord payé ,  
Par un receveur d'importance ,  
Qui la partageoit par moitié .  
Tant d'honneur & tant d'opulence ,  
N'étoient rien sans un peu d'amour .  
Tous les matins au point du jour ,  
Le jeune Azolan , tout en flamme ,  
Et par son serment empêché ,  
Se dit dans le fond de son ame ,

Qu'il a fait un mauvais marché.  
Il rencontre la belle Amine ,  
Aux yeux charmans , au teint fleuri ;  
Il l'adore , il en est chéri.  
Adieu la Mecque , adieu Médine ,  
Adieu l'éclat d'un vain honneur ,  
Et tout ce pompeux esclavage ;  
La seule Amine aura mon cœur ,  
Soyons heureux dans mon village.

L'archange aussi tôt descendit ,  
Pour lui reprocher sa foiblesse ;  
Le tendre amant lui répondit :  
Voyez seulement ma maîtresse ;  
Vous vous êtes moqué de moi ,  
Notre marché fait mon supplice ;  
Je ne veux qu'Amine & sa foi ,  
Reprenez votre bénéfice .  
Du bon prophète Mahomet  
J'adore à jamais la prudence ;  
Aux élus l'amour il permet ;  
Il fait bien plus , il leur promet  
Des Amines pour récompense .  
Allez , mon très-cher Gabriel ,  
J'aurai toujours pour vous du zèle ;  
Vous pouvez retourner au ciel ;  
Je n'y veux pas aller sans elle .



## L'ORIGINE DES METIERS.

**Q**UAND Prométhée eut formé son image,  
D'un marbre blanc façonné par ses mains,  
Il épousa, comme on fait, son ouvrage :  
Pandore fut la mère des humains.

Dès qu'elle put se voir & se connoître,  
Elle essaya son sourire enchanteur,  
Son doux parler, son maintien séducteur,  
Parut aimer, & captiva son maître ;  
Et Prométhée à lui plaire occupé,  
Premier époux, fut le premier trompé.

Mars visita cette beauté nouvelle ;  
L'éclat du dieu, son air mâle & guerrier,  
Son casque d'or, son large bouclier,  
Tout le servit & Mars triompha d'elle.

Le dieu des mers en son humide cour  
Ayant appris cette bonne fortune,  
Chercha la belle, & lui parla d'amour :  
Qui cede à Mars peut se rendre à Neptune.  
Le blond Phébus de son brillant séjour  
Vit leurs plaisirs, eut la même espérance,  
Elle ne put faire de résistance  
Au dieu des vers, des beaux-arts & du jour.

Mercure étoit le dieu de l'éloquence,  
Il fut parler, il eut son tour.

Vulcain sortant de sa forge embrasée,  
Déplut d'abord , & fut très-maltraité ;  
Mais il obtint par importunité  
Cette conquête aux autres dieux aisée.

Ainsi Pandore occupa ses beaux ans ,  
Puis s'ennuya sans en savoir la cause.  
Quand une femme aime dans son printemps ,  
Elle ne peut jamais faire autre chose.  
Mais pour les dieux , ils n'aiment pas long-tems.  
Elle avoit eu pour eux des complaisances ,  
Ils la quittoient ; elle vit dans les champs  
Un gros satyre , & lui fit les avances.

Nous sommes nés tous de ces passe-tems ;  
C'est des humains l'origine premiere ;  
Voilà pourquoi nos esprits , nos talens ,  
Nos passions , nos emplois , tout diffère.  
L'un eut Vulcain , l'autre Mars pour son pere ,  
L'autre un satyre ; & bien peu d'entre nous  
Sont descendu du dieu de la lumiere.  
De nos parens nous tenons tous nos goûts :  
Mais le métier de la belle Pandore ,  
Quoique peu rare , est encor le plus doux ,  
Et c'est celui que tout Paris honore.



## L'AMOUR ET LA FOLIE.

*ODE ANACRÉONTIQUE.*

J'avois juré d'être sage,  
Mais avant peu j'en fus las ;  
O raison ! c'est bien dommage,  
Que l'ennui suive tes pas.

J'eus recours à la folie ;  
Je nageai dans les plaisirs :  
Le tems dissipa l'orgie ,  
Et je perdis mes désirs.

Entre elles je voltigeai :  
L'une & l'autre se ressemble ,  
Et je les apprivoisai ,  
Pour les faire vivre ensemble.

Depuis dans cette union  
Je coule ma douce vie ;  
J'ai pour femme la raison ,  
Pour maîtresse la folie .

Tour à tour mon goût volage  
Leur partage mes désirs ;

L'une a soin de mon ménage ,  
Et l'autre de mes plaisirs.

---

## LES GRACES RÉFORMÉES.

**L**O RSQU'EN t'instruisant tu t'amuses  
A considérer tous ces dieux ,  
Dont tant de favoris des muses ,  
Ont pris soin de peupler les cieux ,  
« On en pourroit , dis-tu , réformer quelques classes ;  
» L'abondance des biens en fait tomber le prix ;  
» Pourquoi , par exemple , trois graces ?  
» Une seule eût suffi . » D'accord , jeune Philis :  
    Mais il étoit peu vraisemblable  
Qu'une seule beauté rassemb'lât tant d'appas ;  
    Puisqu'on ne te connoissoit pas ,  
    Cette erreur étoit pardonnable.



## ALCIBIADE A GLYCERE.

Toi, dont le teint est plus frais que les fleurs,  
Toi, que l'amour nomma sa bouquetiere,  
Qui près du temple embelli pour sa mere,  
Vends tes bouquets & vole tous les cœurs ;  
Console-moi, mon aimable Glycere.  
Loin du bosquet où tu comblas mes vœux,  
Où le plaisir te fit ma souveraine,  
J'habite, hélas ! des palais fastueux ;  
Je suis l'amant d'une superbe reine :  
Glycere, hélas ! je suis bien malheureux !  
Ah ! que le trône, ah ! que son étalage  
Nuit aux desirs, effarouche l'amour !  
Sur les carreaux je m'endors à la cour,  
Comme avec toi je veillois au village.  
L'ombre d'un hêtre, un asyle écarté,  
Une bergere, au printemps de son âge,  
Pour un amant, ainsi que pour un sage,  
Sont plus qu'un trône & qu'une majesté.  
Vénus jamais ne porte un diadème :  
Comme le tien, son front est ceint de fleurs,  
La beauté seule est son pouvoir suprême,  
Et ses palais, des berceaux enchanteurs.  
Quand sous leur voûte Adonis en silence,  
Etoit conduit par la main du désir,

Vénus alors oubliant sa puissance,  
Etoit mortelle en faveur du plaisir ;  
Vénus souvent descendoit sur la terre ;  
Son fils , lui seul , étoit son confident ;  
Pour son amant , Vénus étoit bergere ,  
Ne pouvant faire un dieu de son amant.  
Mais le moyen (pardonnez , grande reine )  
D'être amoureux avec tant d'apparat !  
L'amour heureux que révolta une chaîne ,  
S'il est trop vu , n'est jamais délicat.  
Qu'auprès de vous retenu par lui-même ,  
Libre toujours , il soit toujours constant !  
On a chez vous une charge d'amant :  
Ah ! comment donc voulez-vous qu'on vous aime ?  
N'ayez donc plus de premier écuyer ,  
Qui chaque soir vienne me réveiller ,  
En me disant , d'une voix bien hautaine :  
Allons , seigneur , c'est assez sommeiller ;  
Allons , seigneur , venez . . . aimer la reine.  
Tenez , madame , afin d'en mieux jouir ,  
Ne réglez plus les instans du plaisir ;  
L'occasion , le caprice est son guide ;  
Comme l'Amour , il aime à voltiger ;  
Que le hasard toujours lui seul décide  
Le vrai moment & l'heure du berger.  
Que sans éclat , sans importante escorte ,  
En tâtonnant , sur-tout sans écuyer ,  
J'entre , pieds nus , par un autre escalier

Dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte ;  
Que souvent même , & sans aide & sans bruit ,  
Prenant alors , dans l'ombre de la nuit ,  
Un pet-en-lair pour tunique royale ,  
Sa majesté , se faisant mon égale ,  
Vienne trouver son amant dans son lit :  
Respectant moins , j'aimerai davantage ;  
Pour vos attraits j'oublierai tous vos droits ;  
Et vous verrez , reine , que quelquefois  
Un froid respect vaut bien moins qu'un outrage .  
Mais pour l'amour ouvrir les deux battans ,  
Le promener , suivi d'une brigade ,  
Sous les lambris de vingt appartemens ,  
Le recevoir sur un lit de parade ,  
Beau lit d'honneur , fastueux ornement ,  
Superbe vaisseau , magnifique retraite ,  
Où l'on s'endort , où l'on donne , en bâillant ,  
A sa grandeur un baiser d'étiquette ! . . . .  
C'est un enfant que le dieu de Paphos :  
Il veut voler sans esclave & sans maître :  
Il veut souvent entrer par la fenêtre ;  
Quelquefois même il y veut des barreaux :  
Le bruit l'effraye & le fait disparaître ;  
L'obstacle seul irrite ses désirs ;  
Pour le détruire , il fait le faire naître :  
S'il est tranquille , il n'a plus de plaisirs . . . .

C'est chez toi seule , ô ma belle Glycere !

Que cet enfant prodigue mon bonheur ;  
Tu fais tromper : mais aussi tu fais plaire ;  
Il faut tromper dans l'amoureux mystere ,  
Puisque l'Amour est lui-même un trompeur.  
Que tu lui dois , friponne , de guirlandes  
Pour tous les biens dont il fut te parer !  
Et ce n'est pas toujours par les offrandes  
De tes bouquets que tu dois l'honorer.  
Il te doua , pour soutenir sa gloire ,  
De deux grands yeux tant soit peu libertins :  
Il t'eût fait tort de plus d'une victoire ,  
S'il t'en avoit donné de moins coquins :  
Il te fit belle , & qui plus est , jolie ;  
Il prit plaisir à former les contours  
De ce beau sein que tu caches toujours ,  
Pour qu'à le voir toujours on s'étudie ;  
N'oubliant rien , il t'apprit à rougir ,  
Même à pleurer ; il unit dans Glycere ,  
Pour tout charmer , pour tout assujettir ,  
L'air de laïs aux traits d'une bergere :  
Glycere a tout pour donner du plaisir...  
Le souvenir de tes seules caresses  
Fait plus sur moi que la réalité  
Des grands baisers , des royales tendresses  
Dont m'ennuira dans peu sa majesté .  
Hélas ! ici la pourpre m'environne ;  
Je suis chargé de dorures & d'ennuis :  
De beaux œillets par toi-même cueillis

Dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte ;  
Que souvent même , & sans aide & sans bruit ,  
Prenant alors , dans l'ombre de la nuit ,  
Un pet-en-lair pour tunique royale ,  
Sa majesté , se faisant mon égale ,  
Vienne trouver son amant dans son lit :  
Respectant moins , j'aimerai davantage ;  
Pour vos attraits j'oublierai tous vos droits ;  
Et vous verrez , reine , que quelquefois  
Un froid respect vaut bien moins qu'un outrage .  
Mais pour l'amour ouvrir les deux battans ,  
Le promener , suivi d'une brigade ,  
Sous les lambris de vingt appartemens ,  
Le recevoir sur un lit de parade ,  
Beau lit d'honneur , fastueux ornemens ,  
Superbe dais , magnifique retraite ,  
Où l'on s'endort , où l'on donne , en bâillant ,  
A sa grandeur un baiser d'étiquette ! . . . .  
C'est un enfant que le dieu de Paphos :  
Il veut voler sans esclave & sans maître :  
Il veut souvent entrer par la fenêtre ;  
Quelquefois même il y veut des barreaux :  
Le bruit l'effraye & le fait disparaître ;  
L'obstacle seul irrite ses désirs ;  
Pour le détruire , il fait le faire naître :  
S'il est tranquille , il n'a plus de plaisirs . . . .

C'est chez toi seule , ô ma belle Glycere !

Que cet enfant prodigue mon bonheur ;  
Tu fais tromper : mais aussi tu fais plaire ;  
Il faut tromper dans l'amoureux mystere ,  
Puisque l'Amour est lui-même un trompeur.  
Que tu lui dois , friponne , de guirlandes  
Pour tous les biens dont il fut te parer !  
Et ce n'est pas toujours par les offrandes  
De tes bouquets que tu dois l'honorer.  
Il te doua , pour soutenir sa gloire ,  
De deux grands yeux tant soit peu libertins :  
Il t'eût fait tort de plus d'une victoire ,  
S'il t'en avoit donné de moins coquins :  
Il te fit belle , & qui plus est , jolie ;  
Il prit plaisir à former les contours  
De ce beau sein que tu caches toujours ,  
Pour qu'à le voir toujours on s'étudie ;  
N'oubliant rien , il t'apprit à rougir ,  
Même à pleurer ; il unit dans Glycere ,  
Pour tout charmer , pour tout assujettir ,  
L'air de laïs aux traits d'une bergere :  
Glycere a tout pour donner du plaisir...  
Le souvenir de tes seules caresses  
Fait plus sur moi que la réalité  
Des grands baifers , des royales tendresses  
Dont m'ennuira dans peu sa majesté .  
Hélas ! ici la pourpre m'environne ;  
Je suis chargé de dorures & d'ennuis :  
De beaux œillets par toi-même cueillis

Formoient chez toi mon dais & ma couronne ;  
Nous n'avions point de superbes habits ;  
**L**e goût faisoit notre magnificence :  
Mais nous avions, Glycere, en récompense,  
De bien beaux jours & de plus belles nuits.  
**L**'Amour jamais n'exigea de parure :  
Jamais l'Amour ne consulte un miroir ;  
Ses blonds cheveux flottoient à l'aventure ;  
**L**'or n'est point fait pour meubler un boudoir.  
Je n'aime point ce superbe étalage ,  
Tous ces réseaux, ennemis du désir,  
Toujours armés contre la main volage ,  
Qui veut errer dans le champ du plaisir :  
**L**a volupté s'en indigne & murmure.  
**C**hez toi, Glycere, on craint peu ce destin :  
On n'y reçoit jamais d'égratignure  
Que de la rose éparse dans ton sein :  
Mais que l'on doit chérir cette piquure  
Lorsque la bouche, au sourire enfantin ,  
Vient elle-même effuyer la blessure !  
**C**es longs repas, que l'on nomme festins ,  
Où près de vous, l'ennui se met à table ,  
Valent-ils donc ces shupers clandestins ,  
Où le plaisir fait toujours rendre aimable ?  
**O**ù la douceur de tromper un jaloux ,  
Un vieux Midas, ajoute à notre joie ;  
**O**ù sans projet, le rire se déploie ;  
**O**ù sans juger les sages ni les fous ,

Nous oublions tout l'univers pour nous ?  
Où l'appétit , qui naît du plaisir même ,  
De tous les plats se fait le cuisinier ;  
Où libertin & gourmand par système ,  
L'on mange bien & l'on s'aime de même ;  
Où l'on est deux sans crainte de bâiller ?  
Ah ! que me font toutes ces casseroles ,  
Tous ces parfums , tous ces vases brillans ,  
Ces dais couverts de cent mille paillettes ,  
Où l'on respire un insipide encens ?  
J'aime bien mieux cette simple corbeille ,  
Où le matin , quand le timide oiseau  
Vient t'annoncer que l'aurore s'éveille ,  
Ta main confond les lys & le barbeau ,  
Ce beau panier que la rose couronne ,  
Qui dans tes mains , de l'amour est le trône ,  
Et qui jadis lui servit de berceau . . . . .  
Mais , dis-moi donc , que servent à la reine  
Tous ces trumeaux qu'elle a fait disposer  
Près d'un sopha qui donne la migraine ?  
Je te promets qu'elle eût pu s'en passer .  
Est ce , dis-moi , redoutant le murmure  
Et l'œil perçant de la malignité ,  
Pour rétablir l'ordre de sa parure ?  
De quoi s'occupe , hélas ! sa majesté ?  
Je fais prévoir cette triste aventure :  
Presque jamais son rouge n'est ôté .  
Rappelle-toi , ma Glycere , cette onde

Où réparant les larcins du plaisir ,  
Tu rattachois ta tresse vagabonde  
Que détachoit aussi-tôt le desir.  
Te souvient-il de ce jour , ma Glycere ?  
(Ce jour étoit la fête de l'amour )  
Pour le fêter , abandonnant la cour ,  
Nous fûmes seuls vers ce bois solitaire  
Que tu fais bien qu'à la cour il préfere.  
Ah , le beau jour ! comme j'étois heureux !  
Tout me sembloit d'un fortuné présage :  
Si je levois mes regards vers les cieux ,  
Je découvrois un azur sans nuage ;  
Dans les forêts , les oiseaux chantoient mieux ;  
Bien plus matin la complaisante aurore  
Me paroifsoit , en faveur des amours ,  
Verser ses pleurs sur les parfums de flore ,  
Et pour nous deux avoir changé son cours ;  
Du frais zéphir l'haleine étoit plus pure ;  
Un air plus doux rajeunissoit les champs ;  
Tout renaissoit : l'aspect de deux amans  
Avoit sans doute embelli la nature .  
Ivre d'amour , le desir dans les yeux ,  
J'entre avec toi dans cette grotte sombre ,  
Que vingt palmiers défendent par leur ombre  
Des feux du jour comme des envieux ;  
Dans tous les tems , un lit de fleurs nouvelles  
Y tend un piege à la foible beauté ;  
L'amour jura que jamais de cruelles ,

Aucun mari , pas une majesté ,  
Ces froids tyrans des plaisirs & des belles ,  
N'habiteroient ce séjour enchanté .  
C'est-là , Glycere , ô ma belle maîtresse !  
Qu'enfin j'obtins cet amoureux baiser ,  
Qu'apparemment pour doubler mon ivresse ,  
Pendant deux jours tu sus me refuser .  
Connois-tu bien la grande différence  
Qu'entre Glycere & nos femmes de cour ,  
Pour décider toujours la préférence ,  
En ta faveur , a su mettre l'amour ?  
Tiens , la voici : toujours vive & coquette ,  
Tu vas donnant des baisers , des faveurs ;  
Nous t'adorons , nous nous croyons vainqueurs :  
Mais un caprice , & soudain la retraite  
Est notre lot , tu te ris de nos pleurs ;  
Un doux regard précède tes rigueurs ;  
Et leurs rigueurs annoncent leur défaite :  
Mais le caprice , en te parlant pour moi ,  
Fit mon bonheur ; ( puis-je dire le nôtre ? )  
Tu me favois plus scélérat qu'un autre :  
Ce titre est bien quelque chose pour toi ;  
Je suis heureux , j'étois digne de l'être ;  
Je t'adorois , je t'aimois , je brûlois :  
Sur ton beau sein , je mourtois pour renaître ,  
Et pour mourir toujours je renaissois .  
Bien différente en ceci d'une reine ,  
Qui veut toujours qu'on fasse tous les frais :

Pour le plaisir tu partageois la peine,  
 Et par la peine au plaisir tu gagnois.  
 Dieux ! quels momens ! je vois ta belle bouche,  
 Belle toujours, sur-tout quand on y touche ;  
 Je vois tes yeux embellis par ces pleurs,  
 Que le plaisir, tu le fais, fais répandre,  
 Nuages doux, amoureuses vapeurs,  
 Dans tes beaux yeux mêlés d'un feu si tendre ;  
 J'entends encor ces soupirs enchanteurs,  
 Et ces baisers que mes levres errantes  
 Venoient chercher sur tes levres brûlantes,  
 Où le plaisir confondoit nos deux cœurs ;  
 Ces demi-mots du desir qui s'éveille,  
 Ces sons touchans soudain interrompus,  
 Plus éloquens, pour être suspendus,  
 Viennent toujours caresser mon oreille.  
 Je viens de rire, & je vais m'ennuyer ;  
 Ah ! c'en est fait, la force m'abandonne ;  
 J'entends déjà le maudit écuyer ;  
 Adieu, Glycere, adieu ; je vais bâiller  
 Bien tendrement sur les degrés du trône.  
 Vole par jour vingt mille libertés ;  
 Fais-moi par jour vingt infidélités,  
 Cent, si tu peux : va, je te le pardonne ;  
 Dupe les vieux, & ruine les fots :  
 Conserve bien ta friponne de mine ;  
 Garde-toi bien de perdre tes défauts :  
 Sois toujours belle, & sur-tout bien coquine.

LE

## L E P A R D O N.

## C o n t e .

A son voisin, la gentille Isabelle  
Fut se plaindre de son époux,  
Qui toujours lui cherchoit querelle ;  
Croyez-moi, dit-il, vengez vous.  
Le conseil plut fort à la belle ;  
Le galant fut choisi pour servir son courroux.  
A chaque heure du jour, c'étoit nouvelle plainte.  
Notre couple à l'envi signaloit son ardeur :  
Mais la colere du vengeur  
En moins de huit jours fut éteinte ;  
De tout on se lasse à la fin.  
La belle, que toujours la vengeance aiguillonne,  
Six fois fut se plaindre un matin :  
Oh ! pour le coup, dit le voisin,  
Je suis chrétien, je lui pardonne.



## EPITRE A UNE COQUETTE.

C'EST assez me croire ta dupe :  
En dépit de ta vanité  
Et du manege qui t'occupe ,  
D'honneur, je ne l'ai pas été.  
Sauve qui peut ! ... Jeune & charmante ,  
Tes traits sur moi n'ont point porté ;  
Sans doute , l'insulte est criante ;  
C'est manquer à la probité ;  
A tes ruses les plus secrètes ,  
Qui , moi , j'ai le front d'échapper !  
Tout amant qu'on ne peut tromper ,  
Est un monstre aux yeux des coquettes.

Je l'avouerai , quand je te vis ,  
Fraîche , comme on l'est au bel âge ,  
T'avancer au milieu des ris ,  
Et fixer la foule volage  
De tous nos jeunes étourdis ,  
T'offrant des cœurs à ton passage ;  
Lorsque je vis tes beaux cheveux  
Tomber à boucles ondoyantes ,  
Sur tes épaules éclatantes ,  
Dont l'albâtre en ressortoit mieux ;  
Lorsque je vis sur tes grands yeux  
Tes longues paupières baissées ,

Et ton regard ingénieux  
Où l'on croit lire tes pensées ;  
Cette taille qui tour à tour  
Est légère ou voluptueuse ,  
Et fait être majestueuse ,  
Sans trop effaroucher l'Amour ;  
Embrasé d'une ardeur nouvelle ,  
Quand je vis tout cela, Zulmé ,  
Je m'écriai : comme elle est belle !  
Qu'il seroit doux d'en être aimé !  
Mais après la première ivresse ,  
Quand , laissant tomber le bandeau ,  
Je vis tes projets , ton adresse ,  
Et tous le revers du tableau ,  
Ta beauté toujours sous les armes ,  
Pour insulter à ses martyrs ,  
L'artifice de tes soupirs  
Et le mensonge de tes larmes ;  
Quand je te vis à tes amans  
Jeter une amorce perfide ,  
Pour r'assurer de leurs tourmens ;  
Quand je surpris une ame aride ,  
Sous le masque des sentimens ;  
Lorsque pour suivre une conquête ,  
Je te vis avec tant de feu ,  
Mettre cent passions en jeu ,  
Avec l'amour-propre à leur tête :  
Prompt alors à me dégager ,

Et plein d'un sens froid qui m'étonne ;  
Je m'écriai : qu'elle est friponne !  
Et quel plaisir de s'en venger !

Bref, la guerre entre nous commence :  
J'abjurai vite mon amour,  
Et n'en gardai que l'apparence ;  
Tu m'enhardis le premier jour ;  
Le second, je ris quand j'y pense,  
Tu fis un effort de décence ;  
Les dédains même eurent leur tour ;  
Je me tins prêt à la défense.  
A cet acte d'hostilité,  
J'oppose une autre batterie :  
J'encourage ta perfidie ,  
Par un désespoir imité.  
Bientôt mon air d'indifférence  
Arme l'orgueil de tes appas :  
Nouvelle attaque , autres combats :  
Nous déployons notre science :  
C'est à qui sera le plus faux :  
De l'art épuisant les chef d'œuvres ,  
Je déconcerte tes manœuvres ,  
Et contremine tes travaux.  
Ta prudence en vain se ménage  
Des chemins couverts & mêlés :  
Dans tes plus sombres défilés ,  
Je suis toujours sur ton passage.  
Te souvient-il de ce moment ,

Où , balloté par ton caprice ,  
Je soupirois si tendrement  
En accusant ton injustice ?  
J'appuyai ces soupirs trop vains  
Par un beau déluge de larmes ;  
Tes yeux alors sembloient sereins ;  
Tu jouissois de mes alarmes :  
Eh bien ! ces pleurs , ils étoient feints ;  
J'en suis désolé pour tes charmes.

Te souvient-il encor d'un soir ,  
Où sur un sopha renversée ,  
Et par cent zéphirs caressée  
Dans le plus magique boudoir ,  
Trois fois tu m'étois retracée  
Par le jeu d'un triple miroir ?  
Tes frais vêtemens laissoient voir  
Une jambe au hasard jetée ,  
Attitude exprès méditée ,  
Pour me rembarquer dans l'espoir ?  
La lumiere demi-volée ,  
Coloroit ton sein presque nu ;  
Allant sans être contenu ,  
Comme une fleur fort effeuillée  
Du calice qu'elle a rompu ;  
J'ordonnai : mes yeux s'allumerent ;  
Doux avant-coureurs des plaisirs ,  
Les gestes , les regards parlerent ,  
Et tu les pris pour des désirs.

Tu t'abusois. Ciel, quel outrage !

En vain expiroit ta fierté ;

En vain l'amour livroit passage

A l'heureuse témérité :

Tu fais trop combien je fus sage ,

Et cependant des feux de l'âge

J'ai toute la vivacité.

Je riois de ta dignité

Qui contrastoit avec l'injure ,

Du désordre de ta parure ;

De ton maintien déconcerté ;

Et tu vis dans cette aventure ,

Que la jeunesse & la beauté

N'ont qu'un pouvoir bien limité ,

Sans le charme de la nature.

Combien te surpassé à mes yeux

La bergere douce & sensible ,

Qui par un attrait invincible ,

Naïvement fait un heureux !

Ses baisers peignent son ivresse ,

Sans ôter rien à sa candeur ;

Succombe-t-elle ? sa foiblesse

La pare aux yeux de son vainqueur :

Sans la moindre supercherie ,

Elle s'embellit en aimant ,

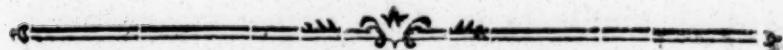
Et sa seule coquetterie

Est l'art de plaire à son amant.

Mais quels tableaux vais-je te faire ?

Je choisis là de vieux crayons,  
Et ressuscite la chimere  
Des Hilas & des Corydons,  
Mourant d'amour sur la fougere,  
Et bien plus sots que leurs moutons.  
Va, Zulm , fournis ta carriere.  
Il est tant de mortels blas s s s,  
Tant de petits seigneurs us s s,  
Qui réclament ton savoir faire !  
Exerce tes jolis talens,  
Sur quelques fous mélancoliques ;  
Attaque des tempéramens  
Russes, anglois, ou germaniques :  
Voilà, crois-moi, voilà tes gens.  
Pour moi, je hais trop l'artifice,  
Et je tiens trop aux sentimens :  
Sais-je évaluer un caprice ?  
Sais-je priser de faux sermens ?  
Trompe, d sespere, tourmente  
Les oisifs qui sont tes amans ;  
Poursuis : coquette de vingt ans,  
Ta couronne est encor brillante ;  
Mais c'est  trente où je t'attends.





## JUPITER ET JUNON.

JUPITER s'ennuyoit aux cieux ;  
Il n'y voyoit que des déesses :  
O princes qui n'aimez qu'en dieux ,  
Vous bâillez près de vos princesses.

En vain il passoit tous les ans  
Des plus belles aux plus gentilles :  
Malgré leurs charmes séduisans ,  
C'étoit pour lui pâtés d'anguilles.

Toujours la reine du printemps !  
Toujours Vénus ! toujours l'aurore !  
Hébé, vous étiez jeune encore :  
Mais c'étoit depuis si long-tems ?

Ah ! dans la céleste demeure ,  
Il faut jouer la dignité ;  
Ce ton lasse au premier quart-d'heure :  
Jugez durant l'éternité.

Il quitta les simpiternelles ,  
Et j'en aurois bien fait autant ;  
Il vint dans les bras de nos belles ,  
Et l'on n'est dieu qu'en l'imitant.

Junon dans sa jalouse flamme ,  
Fit grand bruit de ses trahisons ;  
Elle avoit tort par cent raisons :  
D'abord c'est qu'elle étoit sa femme.

Puis elle avoit de trop grands yeux ;  
Je l'ai cent fois lu dans Homere :  
Je crois , comme il étoit pieux ,  
Que du reste il s'est voulu taire.

D'ailleurs , pourquoi tant quereller  
Quand le remede est si facile ?  
En hommes pour la consoler ,  
La terre étoit assez fertile.

Par gloire ou curiosité  
Qui n'eût pris part à sa tristesse ?  
Le cœur s'enfle de vanité  
Entre les bras d'une déesse.

Ma foi , pour cet honneur divin ,  
J'aurois passé sur l'agréable ;  
Changer Jupiter en Vulcain ,  
Est un exploit très-mémorable.

Je fais que cet époux coquet  
N'étoit pas un époux commode ;  
Le ton de Paris lui manquoit :  
Nous l'aurions mis à notre mode.

Contre Ixion son fier courroux  
Dégrade sa gloire immortelle :  
Ah ! le bonheur d'être infidele  
Ote le droit d'être jaloux.



---

## LE LABYRINTHE DU CŒUR.

**S**ous ton regne orageux, fugitive jeunesse,  
 Tout m'étoit l'objet d'un désir ;  
 Dans les excès du vin & de fausse tendresse,  
 Je croyois goûter le plaisir ;  
 Je l'effleurois ; enfant de la délicatesse,  
 Il fuyoit, m'échappoit sans cesse,  
 Quand j'étois prêt à le saisir.  
 Pouvois-je le fixer, sans l'art de le choisir ?  
 Amusemens de toute espece,  
 Arts, spectacles & jeux, occupoient mon loisir,  
 Ce calme passager, que la passion laisse  
 Au milieu des accès de la fièvre traîtresse ;  
 Des faux brillans du goût j'aimois à m'éblouir ;  
 Triste sort d'un mortel qui ne fait pas jouir !  
 Mais dans un des momens où l'illusion cesse,  
 Le jour de la raison éclaira ma foiblesse :  
 J'apperçus toutes mes erreurs,  
 Et tel qu'on se réveille, en sortant de l'ivresse,  
 La tête pleine de vapeurs,  
 Et le cœur en proie à la flamme,  
 J'essayai de porter le flambeau dans mon ame,  
 Et d'en sonder les profondeurs.  
 Quels obliques détours dans cet obscur dédale !  
 Que de monstres à surmonter !

Je vis l'orgueil, *hydre* fatale  
Qui renaît, plus à redouter  
Après le coup mortel qu'on a cru lui porter.

La gloire de lauriers & d'encens affamée,

*Chimere* aux yeux étincellans,  
Qui parmi des flots de fumée  
Exhale quelques feux tremblans.

La vengeance, affreuse *gorgone*,  
Que la haine soutient, que la cruauté suit,  
Qui les serpens en tête, ainsi que Tisiphone,  
D'un seul de ses regards pétrifie & détruit.

Le préjugé, nouveau *protée*,  
Qui souvent terrassé, se relevé en vainqueur  
Sous diverses formes empruntées,  
Et courbe les humains sous le joug de l'erreur;

Et toi, *syrene* enchanteresse,  
Qui par les doux accens de ta perfide voix;  
Soumets à d'odieuses loix  
Et la jeunesse & la vieillesse,  
Volupté, quel mortel peut triompher de toi ?  
Il faut, pour te combattre, être sourd, insensible,  
Et détourner les yeux d'un attrait invincible,

Ou plutôt fuir avec effroi :  
En vain, lorsque tu nous appelles,  
Par les nœuds les plus forts nous sommes enchaînés,  
Ils cèdent : nous volons dans tes bras infideles,  
Où des liens honteux & d'entraves cruelles

Nous nous trouvons environnés.

Par les armes de la morale

J'espérai de mon sein chasser ces ennemis :

Les dogmes fastueux que le portique étale,

Dans mon esprit bien affermis,

Me donnerent un nouvel être ;

Mais qui gagnai je ? de l'humeur :

Farouche, atrabilaire, & fier de le paroître,

Affectant de braver le plaisir, la douleur,

Sophiste pointilleux, caustique, insociable,

Je devins misanthrope, & me crus raisonnable.

L'imprudent satyrique, en prodigant le sel,

Ne sent pas le fiel qui s'y mêle ;

Dans l'amertume de son zèle

Il veut être nommé censeur universel ;

Mais tôt ou tard frappé des traits qu'il envénime,

S'il cesse de fronder & le siècle & les mœurs,

L'humanité reprend l'empire légitime

Dont le ciel a gravé la loi dans tous les cœurs,

Elle seule de mes journées

M'apprit le véritable emploi :

A la société je les ai destinées,

Me dit-elle : aime, & fers ta patrie & ton roi ;

Barbare, & malheureux qui ne vit que pour soi !

Sur ses sages leçons réglant donc ma conduite,

Je me rendis utile, & sortis de l'oubli.

Déjà trop plein de mon mérite,

Imprudent, j'espérois voir mon nom établi,

Dans le rang glorieux qui fait le nom d'élite:

Vains projets ! mes soins assidus,  
Mes services furent perdus ;  
Et je sortis de servitude,  
En détestant l'ingratitude.

Confus de tant d'égaremens,

Voyant de toutes parts des écueils sur ma route,  
Je me précipitai dans l'abyme du doute,  
Où je me vis en butte à de nouveaux tourmens.

Il faut savoir douter : la craintive prudence,  
Pour arriver au vrai, suspend ses jugemens,  
Et laisse plus d'un jour vaciller la balance.

Mais flotter dans l'obscurité,  
Pour paroître affranchi de la crédulité,  
N'oser se décider dans le cours de sa vie,

C'est moins chercher la vérité  
Que la tenir captive, après l'avoir servie.  
On ouvre enfin les yeux : quels fruits de tant de soins,  
Lorsqu'à se réformer on travaille soi-même ?  
On compte pour vertus quelques vices de moins.

En vain dans notre orgueil extrême  
Nous nous applaudissons, après de grands efforts,  
D'avoir su résister à de foibles amorces ;  
C'est l'âge qui nous calme, & l'ame acquiert des  
forces

Aux dépens de celles du corps.

La raison, stérile aparage,  
Souvent en meurissant ne nous en fert pas mieux,

La vertu n'est pas son ouvrage :  
 Des genoux chancelans, & de trop foibles yeux,  
 Font modérer le pas à la fin du voyage :  
 Est-ce donc là devenir sage ?  
 Par malheur, ce n'est qu'être vieux.  
 Dans l'été des ans même, où tout se pacifie,  
 Je sentois rallumer le feu des passions,  
 Dont les froids documens de la philosophie,  
 La glace des réflexions,  
 Et tout l'ennui versé dans mon ame engourdie,  
 Avoient mal éteint l'incendie.  
 O divine amitié ! tu vins à mon secours,  
 Des bords du Phlégeton ta voix me fit renaître,  
 Je sentis dans tes mœurs multiplier mon être,  
 Et la paisible aurore éclaira mes beaux jours.  
 Mais mon cœur vaste & trop avide  
 De mouvemens délicieux,  
 N'étoit pas tout rempli par un ami solide,  
 Et dans ses entretiens tendres & gracieux,  
 Se trouvoit à regret du vuide.  
 Sans oser consentir à mes vœux les plus doux,  
 Heureux, je soupirois encore :  
 Mais je vous vis alors, vous qu'en secret j'adore,  
 Et je ne desirai, je ne vis plus que vous.  
 La beauté, les talens, l'esprit, le caractère,  
 La bienfaissance, la candeur,  
 La gaieté décente & légere,  
 La simplicité, la pudeur,

Et cette attrayante douceur,  
Qui sans fard , & loin du mystere ,  
Tempere à propos la rigueur  
D'une réserve trop austere.

Tels sont vos traits , tel est votre seul art de plaisir ;  
Je ne pus éviter son ascendant vainqueur ,

Et je lus au fond de mon cœur ,  
Que l'amitié la plus sincère  
Sans vous ne pouvoit satisfaire

Le desir inquiet que j'avois du bonheur .

Une constante épreuve épura ma tendresse ;

Soumis , respectueux , j'espérai du retour :

Phénomene étonnant ! les soupirs de l'amour

Furent conduits par la sagesse .

Des folles passions les autels abattus ,

Laissent à votre place éllever votre image ,

Et le sentiment seul décida mon hommage :

Le tribut n'en est dû qu'aux graces , aux vertus :

Daignez le recevoir au gré de mon envie ,

Et je vais commencer à jouir de la vie .



—————  
CHLOÉ ET LE PAPILLON.

Sous un ciel serein & tranquille,  
 Au sein d'un champêtre séjour,  
 Loin des vains plaisirs de la ville,  
 Et loin des pieges de l'amour,  
 Chloé, naïve, jeune & belle,  
 Voyoit couler ses jours heureux,  
 Aussi beaux, aussi simples qu'elle.  
 Là, dérobée à tous les yeux  
 Par les soins d'une tendre mère,  
 Chloé, sans désirs, sans regrets,  
 Respiroit un air salutaire  
 A ses mœurs comme à ses attractions.  
 Le vif éclat qui la colore  
 N'est que le teint de la pudeur ;  
 Son oreille n'a point encore  
 Goûté le poison enchanteur  
 Des soupirs, des tendres alarmes ;  
 Elle ignore qu'elle ait un cœur,  
 Et soupçonne à peine ses charmes.  
 Seule dans le fond d'un bosquet,  
 Près du crystal d'une onde pure,  
 Elle assortissoit un bouquet,  
 Pour en composer sa parure :  
 La belle, d'un air enfantin,

Comparoît

Comparoit avec avantage  
Le lys & la rose à son teint,  
Et sourioit à son image.

Un papillon, au même instant,  
Déployoit ses ailes légères,  
Et de ses ardeurs passageres  
Promenoit l'hommage inconstant ;  
Tout l'attire, & rien ne l'arrête :  
Il parcourt d'un air de conquête  
Tous les appas de chaque fleur :  
Ici son audace indiscrete  
De la timide violette  
Caresse la vive fraîcheur ;  
Là, du sein de la tubereuse  
Sa témérité plus heureuse  
Presse l'orgueilleuse blancheur ;  
Aussi-tôt d'une aile infidelle  
Il court à la rose nouvelle ;  
Il baise son bouton naissant,  
Et toujours brillant & frivole,  
Il paroît, jouit, & s'envole.

Chloé voit l'insecte éclatant :  
Et sa parure étincelante  
D'azur de pourpre & de rubis ;  
Enchante ses yeux éblouis :  
Sa petite ame impatiente

Brûle aussi-tôt de s'en faire ;  
Dans le vif transport qui l'agit,  
De son jeune sein qui palpite  
S'échappe son premier soupir.

Aussi légères que les graces  
Du rival errant du zéphir  
Elle poursuit long-tems les traces :  
Souvent dans son vol incertain  
Il s'arrête : la nymphe agile  
Accourt, le guette, étend la main ;  
Mais le superbe volatile  
Dans les airs s'élance soudain.  
Tour à tour flattée & trompée,  
Elle suit sa proie échappée ;  
L'infidèle se fixe enfin  
Sur la belle & pâle jonquille.  
On dirait que la tendre fleur  
Ranime au gré de son vainqueur  
Le foible éclat dont elle brille :  
Du triomphe elle goûte le prix :  
Chloé voile, approche, il est pris.

S'agitant, débattant de l'aile,  
Pour briser sa captivité :  
Rendez-moi, dit-il, à la belle,  
Ah ! rendez-moi la liberté ;  
Rougissez de votre victoire :

Qu'attendez-vous de mes liens ?  
Mes ailes font toute ma gloire ;  
Quelque éclat, voilà tous mes biens ;  
Éblouir est ma destinée ;  
Je vis sans projet, sans amour,  
Et mon existence bornée  
N'est que l'amusement d'un jour.

A ces mots la nymphe ingénue  
S'attendrit pour son beau captif :  
Le trouble de son ame émue  
Favorise le fugitif ;  
Il s'échappe : Chloé soupire ;  
Sur les boucles de ses cheveux  
Balançant son vol amoureux ,  
Voici ce qu'il ose lui dire :

Seule en ces lieux vous respirez ,  
Chloé , la paix & l'innocence :  
Bientôt , loin des jeux de l'enfance ,  
Dans le monde vous brillerez ;  
C'est-là que vous rencontrerez  
Un être frivole , infidele ,  
Et paré de mille couleurs ;  
Il voltige de belle en belle ,  
Ainsi que moi de fleurs en fleurs ,  
Et je suis en tout son modèle :  
Ah ! si vous laissant éblouir

Vous brûlez un jour de jouir  
 De cette nouvelle victoire ,  
 D'une si folle ambition ,  
 Chloé , quelle sera la gloire ?  
 Vous aurez pris un papillon .

---

### L'ENFANT ET LA POUPÉE.

DANS une foire un jeune enfant ,  
 Promené par sa gouvernante ,  
 Contemplant d'un œil dévorant  
 Mants beaux colifichets : tout lui plait , tout le tente ;  
 Il veut un polichinelle , ensuite un porteur d'eau ,  
 Et puis il n'en veut plus : voulez-vous une épée ?  
 Ah oui , mais non , j'aime mieux ce berceau ,  
 Il l'eût pris sans une poupée ,  
 Qui le séduisit de nouveau ;  
 On la lui donne , en sautant il l'emporte ,  
 Chez sa maman le voilà de retour ;  
 Aux gens du logis tour à tour  
 Il fait baisser l'objet qui d'aise le transporte ;  
 Depuis le matin jusqu'au soir ,  
 De chambre en chambre , il la promene ;  
 Il faut aller coucher , il la quitte avec peine ;  
 Il s'endort en pleurant dans les bras de l'espoir ;  
 En dormant il en rêve , & le jour le ramene  
 Sa mimi , qu'on rapporte , & vite , il veut la voir .

Pendant près de huit jours avec exactitude,  
 L'enfant joue avec sa catin ;  
 Il paroissoit content, mais le petit coquin,  
 De la possession se fit une habitude.  
 L'habitude & le froid se tiennent par la main :  
 Ce froid donc s'ensuivit, & le dégoût enfin.  
 Combien de belles sont trompées !  
 Combien de volages amans !  
 Hommes, vous êtes des enfans ;  
 Femmes, vous êtes des poupées.

---

### L'ANESSE ET LA CAVALE.

**L**A mere d'un ânon jadis  
 A celle d'un poulain adressa ce langage :  
 Ma voisine, plus j'envisage  
 La ressemblance de mon fils,  
 Plus je trouve qu'il m'est permis  
 D'en attendre à coup sûr leur commun avantage.  
 Nés & nourris tous deux dans le même bocage,  
 Tous deux mignons, tous deux jolis,  
 En un mot, tous deux du même âge,  
 Il ne leur reste plus qu'à devenir amis.  
 Mon poupon que voilà peut être utile au vôtre ;  
 Comme le vôtre au mien ; je brûle de les voir  
 Partager leur plaisir du matin jusqu'au soir,

S'instruire tour-à tour, se corriger l'un l'autre ;  
 Bref il ne tiendra pas à mon consentement,  
 Qu'au plus tôt, en faveur de leur avancement,  
 Ils ne vivent, si bon vous semble,  
 Ainsi que vrais jumeaux ensemble.  
 Ma voisine, cela ne presse nullement,  
 Répond la cavale sincère ;  
 Quoique vous n'en disiez, j'ai peine à convenir,  
 Que pour leur bien commun, il faille les unir ;  
 Car tenez, quand je considere  
 Combien les jeunes gens savent mieux retenir  
 Le mal, que s'instruire à bien faire,  
 J'ai tout lieu de douter, soit dit sans vous déplaire,  
 Que jamais votre fils puisse apprendre à hennir,  
 Et j'ai peur que le mien ne s'accoutume à braire.

## L E J U B I L É.

**A**u jubilé, comme sage,  
 Je voulois, selon l'usage,  
 Faire mes dévotions.  
 Suivant l'ordre du saint-pere,  
 Je me dépêchois de faire  
 Trois ou quatre stations ;  
 J'allois d'église en église,  
 Quand d'un air tout de franchise  
 Une gueuse m'aborda :

A cette attaque imprévue ,  
 D'abord je baissai la vue ,  
 Mais le diable me tenta.  
 Elle me conduit chez elle ,  
 Et je fus de la donzelle  
 Passablement régale ;  
 Si bien qu'en cet exercice  
 Je perdis le jubilé ,  
 Et gagnai la chaude-pisse.

---

## LE FLORENTIN.

**A**VEC sa chevre un Florentin  
 Fut surpris dans un cas vilain.  
 D'abord on faisit le coupable  
 Avec sa chevre misérable ,  
 Brûlé sur l'heure. Ah, messeigneurs !  
 Crioit notre homme tout en pleurs ,  
 Daignez m'écouter , je vous prie ;  
 Je ne l'ai pas fait méchamment ,  
 Je voulois faire seulement  
 Un monstre pour gagner ma vie.

---

---

## LE CONFESSEUR JUDICIEUX.

### CONTRE.

**C**ERTAIN François, habitant de Florence,  
Se confessoit du péché de la chair  
A pere Isaac, qui lui dit : parlez clair,  
Le cas est-il de Toscane ou de France ?  
Expliquez-vous ; ce point est important.  
Peu m'en souvient, dit l'autre en hésitant ;  
Le tout se fit à l'aventure.  
Le confesseur trouvant la chose obscure,  
Cela, dit-il, faisoit-il *ric* ou *rac* ?  
Ric, répondit le pénitent sincère.  
Parbleu le cas, reprit le pere Isaac,  
Est du Toscan, n'en doutez pas, compere.

---

## L'AVE MARIA.

### CONTRE.

**D**ANS un couvent deux nonnettes gentilles,  
Mais dont l'esprit simple, doux, innocent,  
Ne connoissoit que le tour & les grilles,  
Tenoient un jour propos intéressant  
De confidence & d'amitié fort tendre.

Notez qu'aucun ne pouvoit les entendre ,  
L'huis étoit clos. Fillettes de jaser ,  
De s'appeller & ma chere & ma bonne ,  
De se donner saintement un baiser ,  
D'y revenir sans qu'aucune soupçonne  
Que le malin les induit à ce jeu.  
Jésus , ma sœur , dit la jeune Sophie ,  
Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu !  
Quelle beauté ! vous êtes accomplie :  
Que ce bouton de rose là me plaît !  
J'y vois la main de la Toute-Puissance .  
Et vous , mon cœur , reprit la sœur Constance ,  
Peut-on vous voir , & ne pas l'adorer ?  
Tout est parfait , tout en vous m'édifie .  
Lors le pieux examen sur Sophie  
Va son chemin. On admire ceci ,  
Et puis cela ; tant que par aventure  
En certain lieu que la folle nature  
Fit à plaisir , l'examen vint aussi .  
Pieux élans , obligeamment mystiques ,  
Naissent alors à cet objet frappant .  
Ma chere sœur , l'agréable portique !  
Le beau dessein ! qu'il est simple & piquant !  
Chéz vous , ma sœur , lui répliqua Sophie ,  
Mêmes appas , mon ame en est ravie ;  
Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux .  
Vous allez rire , il me prend une envie ,  
C'est de savoir un peu qui de nous deux

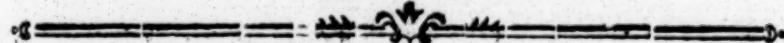
A plus petit ce chef-d'œuvre des cieux.  
 C'est vous, ma sœur; non, ma sœur, je vous jure,  
 C'est vous ! eh bien, prenons-en la mesure,  
 Notre rosaire est tout propre à cela.  
 On y procede. Eh, bon dieu, dit Sophie,  
 Qui l'auroit cru ? vous l'avez, chere amie,  
 Plus grand que moi d'un *Ave Maria.*

---

### LES CANTARIDES,

**C**OMME souvent tout s'enfile ici-bas !  
 Des Bernardins pâturoient en lieu gras,  
 Près de leur clos vivoient des Bernardines.  
 Peignez-vous bien chaque chose en son rang ;  
 Un bel étang nourrissoit les béguines ;  
 Certaine haie entouroit cet étang :  
 Sur cette haie étoient des cantarides ;  
 Un vent survint qui les jeta dans l'eau ;  
 Dans l'eau nageoient des grenouilles avides,  
 Par qui l'essaim fut croqué bien & beau ;  
 Grenouilles après servie au réfectoire,  
 De sa substance infecta la nonain ;  
 D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire,  
 Un feu subtil, & rien moins que divin.  
 Grand carillon : si qu'au bruit du tocsin  
 Vinrent, non pas les pompes de la ville,

Mais celles-là du Benoît Bernardin.  
Comme souvent ici-bas tout s'enfile !



### LA VEUVE INCONSOLEABLE.

**U**N carme étoit chez une veuve en pleurs,  
Et de son mieux sermonoit la matrone.  
La rhétorique ayant semé ses fleurs,  
Le tout sans fruit, mon ribaud vous la prône  
A la façon du soldat de Pétrone,  
Une, deux, trois, quatre, cinq & six fois;  
Rien n'opéra : donc le moine aux abois  
Sort en donnant cette pleureuse au diable;  
Chacun s'enquiert. Eh bien ! pere Courtois ;  
Cette femme est, dit-il, inconsolable.



### LA MAITRESSE DE PLAIN-CHANT.

**U**NE abbesse instruisoit une jeune novice  
Dans le chant propre à la communauté,  
Sur certain mot latin dans un pseaume usité,  
Qu'elle chantoit mal par malice.  
Ce mot, à ce qu'un auteur dit,  
Est celui-ci : *Conculcavit*.  
Entonnez bien, lui disoit-elle,

Tenez-moi bien ferme ce *con* ;  
 Hausssez le *cul* : fort bien la belle ,  
 Un peu plus haut encore : là , c'est bon ,  
 Pour le *vit* faites-le bien long .  
 De cette syllabe alongée ,  
 Je connois la mesure à fond :  
 Pere Blaise , après le sermon ,  
 Me l'a plus d'une fois montrée .

### LE JESUITE ET LE TABLEAU.

**U**n jésuite attentivement  
 Considéroit une femme en peinture ;  
 Peinte elle étoit diuinement ,  
 Mais immodeste en étoit la posture :  
 Elle étoit nue , & du bout de son doigt ,  
 Grattoit ce que tout bon jésuite  
 Ne peut voir sans horreur , quand il a le cœur droit .  
 A cet aspect le bon pere s'irrite ;  
 Maudit le peintre & le pinceau  
 Qui fit un si vilain tableau :  
 Il est vrai , dit un janséniste ,  
 Qui se trouva là par hasard ,  
 Ce tableau , pieux moliniste ,  
 Mérite pour le moins la hart .  
 Mais si cette Vénus , mon très-révérend pere ,  
 Tournoit un peu plus le derriere ,

Et cachoit son jansénius,  
Blâmeriez-vous alors le peintre & la Vénus ?

---

A QUELQUE CHOSE MALHEUR  
EST BON.

C O N T E .

DANS un hameau de D..... très-voisin,  
Paisoit gaillardement ses jours maître Jérôme ;  
Un peu paillard, à cela près, bon homme.  
Une chaumiere, une vigne, un jardin,  
Voilà son héritage ; & de chaque semaine,  
Sans se donner beaucoup de peine,  
Il attrapoit gaiement la fin.  
Il suivoit son penchant sans nulle défiance ;  
Des enfans d'Esculape il prisoit peu l'engeance ;  
Et très-bien s'en trouvoit : casse, manne, ou féné ;  
Ne troubloient point chez lui l'ordre du déjeûné ;  
Avec ce régime, mon rustre  
Entretenoit de belles dents,  
Qui paroissoient, quoiqu'au vingtième lustre,  
Avoir bravé les injures du tems.  
Par une longue expérience ,  
Il s'étoit fait très-grand renom  
D'esprit, de savoir, de prudence;  
Tous les villages du canton

Tenez-moi bien ferme ce *con* ;  
 Hausssez le *cul* : fort bien la belle ,  
 Un peu plus haut encore : là , c'est bon ,  
 Pour le *vit* faites-le bien long .  
 De cette syllabe alongée ,  
 Je connois la mesure à fond :  
 Pere Blaise , après le sermon ,  
 Me l'a plus d'une fois montrée .

### LE JESUITE ET LE TABLEAU.

**U**n jésuite attentivement  
 Considéroit une femme en peinture ;  
 Peinte elle étoit divinement ,  
 Mais immodeste en étoit la posture :  
 Elle étoit nue , & du bout de son doigt ,  
 Grattoit ce que tout bon jésuite  
 Ne peut voir sans horreur , quand il a le cœur droit .  
 A cet aspect le bon pere s'irrite ;  
 Maudit le peintre & le pinceau  
 Qui fit un si vilain tableau :  
 Il est vrai , dit un janséniste ,  
 Qui se trouva là par hasard ,  
 Ce tableau , pieux moliniste ,  
 Mérite pour le moins la hart .  
 Mais si cette Vénus , mon très-révérend pere ,  
 Tournoit un peu plus le derriere ,

Et cachoit son jansénius,  
Blâmeriez-vous alors le peintre & la Vénus ?

## A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

C O N T E .

**D**ANS un hameau de D..... très-voisin,  
Passoit gaillardement ses jours maître Jérôme ;  
Un peu paillard, à cela près, bon homme.  
Une chaumiere, une vigne, un jardin,  
Voilà son héritage ; & de chaque semaine,  
Sans se donner beaucoup de peine,  
Il attrapoit gaiement la fin.  
Il suivoit son penchant sans nulle défiance ;  
Des enfans d'Esculape il prisoit peu l'engeance ;  
Et très-bien s'en trouvoit : casse, manne, ou séné ;  
Ne troubloient point chez lui l'ordre du déjeûné ;  
Avec ce régime, mon rustre  
Entretenoit de belles dents,  
Qui paroissoient, quoiqu'au vingtième lustre,  
Avoir bravé les injures du tems.  
Par une longue expérience,  
Il s'étoit fait très-grand renom  
D'esprit, de savoir, de prudence ;  
Tous les villages du canton

Mettoient en lui sa confiance ;  
Et préjugé passe science.  
Sur un cas épineux , sur ceci , sur cela ,  
On alloit consulter notre homme ;  
Le saint pere n'est pas plus écouté dans Rome ;  
Que Mons Jérôme l'étoit là :  
Il avoit su de sa rubrique  
Si bien entêter ses voisins ,  
Que fillettes en sa boutique ,  
Sans le moindre scrupule , alloient tous les matins  
Prendre avis du barbon pour entrer en ménage :  
Enfin , de tout ce tripotage  
Le diable sut tirer profit ;  
Car aux pauvres humains pour faire du dommage ,  
Le malin veille jour & nuit.  
A son exemple aussi notre vieux drille  
Guettoit toujours ; & sous sa souguenille ,  
Ses cheveux gris cachoient un verd galand ,  
De pucelages fort friand :  
Entre quatorze & quinze il prenoit une fille ,  
Vous la trouffoit , & de fil en aiguille ,  
La violoit sans dire quoi ;  
Fût-elle , ou non , laide ou gentille :  
Pucelles lui falloit , de ces morceaux de roi ,  
Si fille neuve l'est , & ne vois point pourquoi  
Je croirois au rebours , que femme bien stylée ,  
Plaît cent fois mieux , en l'amoureuex ébat ,  
Qu'une pauvre innocente assez mal enfilée

Pour la premiere fois ; car enfin on combat ;  
On en fait du moins la grimace ;  
Qui diroit le contraire auroit mauvaise grace ,  
Ne seroit à mes yeux qu'un fat ,  
Qui n'eût jamais tâté de cette chasse.

Pour moi , qui suis amoureux comme un chat ,  
J'aimè mieux cul gentil , qui , battant la mesure ,  
Tantôt leve , tantôt abat  
Le vase de dame nature ,  
Et de flots de plaisirs inonde le grabat ,  
Que pucelle qui pleure ou gémit , ou murmure ,  
Qui d'amour ne sachant ni le ton , ni l'allure ,  
Au milieu du coït garde le célibat :  
C'est là mon goût , s'il faut que je le dise .

Mais revenons à notre barbe grise ;  
Des amans surannés le plus digne héros ,  
Pour qui la Fillon à Paphos  
Eût jadis fait consacrer une église ,  
Si de son tems il eût vécu ,  
Et se fût fait une chemise  
Des poils que Mons Jérôme eût cédés de son c...  
On ne doit point dédaigner ce qui frise :

Lisez la fable , & verrez que jadis  
Les araignées en travaillerent ;  
Je suis vrai dans ce que je dis.  
Enfin , enfin , des chercheuses d'avis ,  
Chez Jérôme se présenterent ;  
Tant & tant par ses mains passerent ,

Qu'à la fin les voisins en furent avertis ;  
 Dieu fait comment voisines en jaserent.  
 Telle à sa mere en pleurs contoit l'événement :  
 Telle à son confesseur, telle autre à son amant ;  
 Si bien qu'après avoir recueilli toutes choses,  
 Rassemblé tous les *si*, les *pourquoi*, les *comment*,  
 On découvrit le pot aux roses.  
 Je vous laisse à penser quelle fut la rumeur  
 D'un bout de ce village à l'autre ;  
 Chacun jetoit la pierre au bon dévirgineur.  
 Votre fille l'est-elle ? Oui, commere. Et la vôtre ?  
 La mienne aussi vraiment : voilà le mal.  
*Motus*, point tant de bacchanal,  
 Dit aussi-tôt le greffier du village ;  
 La hart lui dit, dressons un bon procès-verbal ;  
 Dès demain notre homme est en cage.  
 Mais comme il faut, en cette occasion,  
 Des pieces de conviction,  
 Au greffe envoyez-moi vos filles ;  
 Foi de greffier, j'en aurai très-grand soin ;  
 Il nous faut sous la main les pieces au besoin :  
 L'endroit est bien armé de verroux & de grilles,  
 Ne craignez rien. Ah ! mes amis,  
 Si l'on mettoit pareils dépôts au greffe,  
 Je voudrois dès demain en être le commis.  
 Mais voilà bien du bruit ! quel crime a t-on commis ?  
 Pucelages croqués, on les ente, on les greffe,  
 Car ils sont fruits ; de plus, fruits de l'Amour,  
 Puisque

Puisque c'est l'Amour qui les croque,  
Si sur la qualité par hasard j'équivoque,  
Que l'on me redresse à mon tour.  
O Vénus ! c'est toi que j'invoque ;  
Toi qui pour nos plaisirs les fis,  
Jusqu'à celui de Marie Alacoque,  
Qu'on a classé parmi les rabrougris :  
Sont-ils fleurs ? sont-ils fruits ? explique-moi la chose ;  
L'un le dit artichaud, l'autre le nomme rose ;  
Ah ! je l'appellerois un dieu lorsque j'y suis.  
Mais je m'écarte : en vers ainsi qu'en prose,  
De ces riens au lecteur évitons les ennus.  
Bref, que devint Jérôme ? hélas ! on le décrète,  
Et d'abord, sans perdre un moment,  
Archers en campagne, on l'arrête ;  
On le juge, Dieu fait comment.  
Il en appelle au parlement ;  
Et le voilà déjà sur la sellette,  
Fier comme un coq qui vient d'appaiser son tour-  
ment.  
On l'interroge, on le confronte :  
Devant le sanhédrin du tout il fait l'aveu,  
Et sur son front aucun signe de honte,  
Ains au contraire, & le regard en feu ;  
Au fond, messieurs, dit-il, ceci doit être un jeu,  
Grace pour moi nature vous demande ;  
Elle n'a point encore retiré son enjeu :  
Chaque jour à Vénus je porte mon offrande,

O

Qu'à la fin les voisins en furent avertis ;  
Dieu fait comment voisines en jaserent.  
**Telle à sa mère en pleurs** contoit l'événement :  
**Telle à son confesseur**, telle autre à son amant ;  
**Si bien qu'après avoir recueilli toutes choses,**  
**Rassemblé tous les *si*, les *pourquoi*, les *comment*,**  
On découvrit le pot aux roses.  
Je vous laisse à penser quelle fut la rumeur  
D'un bout de ce village à l'autre ;  
**Chacun jetoit la pierre au bon dévirgineur.**  
**Votre fille l'est-elle ? Oui, commere. Et la vôtre ?**  
La mienne aussi vraiment : voilà le mal.  
**Motus**, point tant de bacchanal,  
Dit aussi-tôt le greffier du village ;  
**La hart lui dit**, dressons un bon procès-verbal ;  
Dès demain notre homme est en cage.  
Mais comme il faut, en cette occasion,  
Des pieces de conviction ,  
Au greffe envoyez-moi vos filles ;  
Foi de greffier, j'en aurai très-grand soin ;  
Il nous faut sous la main les pieces au besoin :  
**L'endroit est bien armé de verroux & de grilles,**  
Ne craignez rien. Ah ! mes amis ,  
Si l'on mettoit pareils dépôts au greffe ,  
Je voudrois dès demain en être le commis.  
Mais voilà bien du bruit ! quel crime a t-on commis ?  
Pucelages croqués, on les ente, on les greffe ,  
Car ils sont fruits ; de plus, fruits de l'Amour ,  
Puisque

Puisque c'est l'Amour qui les croque,  
Si sur la qualité par hasard j'équivoque,  
Que l'on me redresse à mon tour.  
O Vénus ! c'est toi que j'invoque ;  
Toi qui pour nos plaisirs les fis,  
Jusqu'à celui de Marie Alacoque ,  
Qu'on a classé parmi les rabrougris :  
Sont-ils fleurs ? sont-ils fruits ? explique-moi la chose ;  
L'un le dit artichaud , l'autre le nomme rose ;  
Ah ! je l'appellerois un dieu lorsque j'y suis.  
Mais je m'écarte : en vers ainsi qu'en prose ,  
De ces riens au lecteur évitons les ennus.  
Bref , que devint Jérôme ? hélas ! on le décrète ,  
Et d'abord , sans perdre un moment ,  
Archers en campagne , on l'arrête ;  
On le juge , Dieu fait comment.  
Il en appelle au parlement ;  
Et le voilà déjà sur la sellette ,  
Fier comme un coq qui vient d'appaiser son tour-  
ment.  
On l'interroge , on le confronte :  
Devant le sanhédrin du tout il fait l'aveu ,  
Et sur son front aucun signe de honte ,  
Ains au contraire , & le regard en feu ;  
Au fond , messieurs , dit-il , ceci doit être un jeu ,  
Grace pour moi nature vous demande ;  
Elle n'a point encore retiré son enjeu :  
Chaque jour à Vénus je porte mon offrande ,  
O

Où tout le jour je suis en désarroi !  
Nécessité n'a point de loi,  
Sur-tout quand nature commande :  
Malgré le poids des ans, elle est forte chez moi ;  
Vous m'en parlez, & voilà que je b....  
Vous-mêmes, dites-moi pourquoi ;  
Car nul objet ici ne l'affriande.  
Que la providence est grande !  
Ah ! s'il m'en arrivoit autant,  
Dit un vieux juge en marmotant :  
Pour pareil fait, quoi ! faut-il qu'on le pende ?  
La loi le veut, nature ne veut pas :  
Depuis trente ans onc ne fut en ce cas :  
Je n'aime pas, dit-il tout haut, que l'on répande  
Le sang humain, à moins que ce ne soit en blanc :  
*Hors de cour*, cria-t-il, troussant sa houelande.  
Un jeune magistrat se leve de son banc,  
Et dit : y pensez-vous, mes très-dignes confreres ?  
Peut-on traiter ainsi de pareilles affaires ?  
Vous êtes par trop indulgents  
Pour les vieillards qui dépucellent :  
Que ferons-nous, nous autres jeunes gens,  
Si les barbons, à notre dam, s'en mêlent ?  
Il est coupable, on l'a bien entendu ;  
Pour crime tel, point de miséricorde ,  
*Ipso facto*, qu'il soit pendu...  
Sauf ensuite à revoir son procès. A la corde ,  
Dit Jérôme : de moi s'il avoit dépendu... .

Mais, de grace, voyez comment il est tendu.  
Ah! que plutôt on me le torde;  
Le jour que le ciel nous accorde,  
Par où je le reçus, par là l'aurai rendu:  
Ah! messigneurs, voyez s'il mérite indulgence.  
Il retournoit si bien sa chance,  
Qu'hors de procès on l'auroit mis,  
Sans les jeunes suppôts de la pauvre Thémis,  
Qui, pour la mort, fit pencher la balance.  
Aux arrêts du destin Jérôme enfin soumis,  
Entre les mains des archers est remis,  
Et vers le gibet s'achemine,  
Toujours en l'air. Parens, amis,  
Fille, femme, voisin, voisine,  
Tous pour le voir accourent au galop;  
Chacun disoit : Bonté divine,  
Que n'avons-nous chez nous ce qu'il avoit de trop?  
Pour avoir mis son bondon dans la bonde,  
Chose bien naturelle, on alloit à la fin  
L'expédier pour l'autre monde.  
Dans cette nef si vagabonde,  
Sais tu, foible mortel, quel sera ton destin!  
Pendu: tout le monde peut l'être,  
Et l'honnête homme & le coquin;  
Cela dépend d'un faux témoin, d'un traître.  
Jérôme est sur l'échelle. Il s'élève soudain,  
Parmi les assistans, une rumeur si grande,  
Que l'on touche au moment d'une sédition.

A haute voix tout le peuple demande  
Que l'on fasse surfeoir à l'exécution ;  
Et dans cette agitation ,  
Voilà mon B..... encor qui b....  
Femmes de conseillers , femmes de présidens ,  
En enrageant entre les dents ,  
De n'avoir jamais vu chez elles tel prodige ,  
Et lui rendant hommage lige ,  
Voulurent qu'à l'instant on écrivît en cour ;  
Ce qui fut fait. L'affaire mise au jour ,  
Y fit encor plus de bruit qu'au village ,  
Et femmes du plus haut parage  
S'intéresserent tant pour ce dévirgineur ,  
Qu'il eut sa grace , & son nom en honneur  
Parmi toutes ces connoisseuses.  
Filles des champs , en vérité ,  
Disoit l'une , sont trop heureuses.  
Je jurerois qu'il n'a jamais raté ,  
Disoit l'autre : il tiendroit de la divinité ,  
De ne jamais rater ; c'est , dit-on , impossible ;  
Quoi qu'il en soit , Jérôme est un homme terrible :  
David , Samson , tous ces gens là ,  
Dont fastueusement les noms ornent la Bible ,  
Certainement ne valoient pas cela.  
Oui , disoit la duchesse ; oui , si la providence ,  
Les eût conduits pour un instant ,  
Comme Jérôme aux pieds de la potence ,  
Ils feroient tous rentrés dans le néant :

Et tout ce qui s'ensuit, reprit, avec décence,  
Une vieille marquise : on en dit tant & tant,  
Que de le voir chacune eut grande envie.  
On sollicite, on se cotise enfin,  
Sa grace part, notre homme est en chemin ;  
Arrive ayant en l'air l'instrument de vie ;  
Dieu fait comme on reçut un pareil troubadour,  
Et de son flageolet quelle fut l'harmonie ;  
Jeune ou vieille, fraîche ou momie,  
La femme de commis, la soubrette de cour,  
Tout voulut l'avoir à son tour,  
Et cela sans cérémonie,  
Comme on le voit à présent chaque jour :  
Mais ce n'étoit pas pucelage,  
Ains au contraire, direz-vous ;  
Il devoit s'y perdre. Entre nous,  
La crainte du gibet l'avoit rendu plus sage,  
Et je vous dirois à mon tour,  
Au village, comme au village,  
A la cour comme à la cour.  
On ne parloit que de Jérôme :  
D'un digne maréchal c'étoit le second tome.  
Pareilles gens sont rares aujourd'hui :  
Chez lui tout plut en abondance ;  
Présens, bon vin, grande bombance ;  
Toujours en l'air, ou toujours dans l'étui,  
Que de plaisir ! ah, que n'étois-je lui !  
J'en aurois pris très-bonne dose.

A ces muguets couleurs de rose,  
 On préféra notre barbon.  
 Convenez donc qu'à quelque chose,  
 Ami lecteur, malheur est bon.



### É P I G R A M M E.

**A**ux pieds d'un vieil ermite, un jeune adolescent,  
 Le carême dernier, dit en se confessant,  
 Que par un accident sinistre,  
 Dont il avoit bien du regret,  
 Il avoit trois fois en secret  
 F.... la femme d'un ministre.  
 Alors le bon ermite, homme plein de savoir,  
 Lui dit, f.... une femme est un crime bien noir  
 Quand c'est celle d'un catholique ;  
 Lorsqu'on s'en dit coupable, à l'instant je frémis,  
 Mais pour celle d'un hérétique ,  
 B.... c'est autant de pris sur l'ennemi.



## L E P I E U X S O U H A I T.

LAMARTINIER, aux pieds d'un capucin,  
Se confessoit qu'une jeune nonain  
L'avoit prié de l'amoureuse affaire.  
Le fîtes-vous ? Nenni, de par saint Pierre,  
Onc ne me suis souillé de tels forfaits.  
Dieu d'Israël ! dit le révérend pere,  
Conduis ce gibier dans mes rets,  
Puis tu verras si je n'ose le faire.

## C O M P L I E S.

UN cordelier faisoit l'œuvre de chair,  
Et s'ébattoit en fêtoyant sa mie.  
Son compagnon lui dit : Frere très-cher,  
Il faut pourtant aller chanter complies.  
Lors le frater dit : parbleu je m'oublie,  
Sus, haut le cul, dépêchons-nous, Gogo,  
Je reviendrai, si Dieu me prête vie,  
Dès que j'aurai chanté *Tantum ergo*.

## EPIGRAMME.

CERTAIN abbé se manuélisloit  
 Tous les matins pensant à sa voisine.  
 Son confesseur l'interrogeant, disoit :  
 Vertu de froc ! c'est donc beauté divine.  
 Ah ! dit l'abbé, plus gente chérubine  
 Ne se vit onc, c'est miracle d'amour :  
 Tettons ; dieu fait ! & croupe de chanoine,  
 Toujours j'y pense, & même encore ici  
 Je fais le cas. Pardieu, lui dit le moine,  
 Je le crois bien, car je le fais aussi.

## L'EXPÉRIENCE FAIT LA SCIENCE.

LE jour que Jean se maria,  
 Et qu'il eut dans la nuit fait rage,  
 Sa femme le matin me pria  
 Du reste de son pucelage.  
 Je la f... de grand courage,  
 Trois fois, savourant ses beaux yeux ;  
 Puis me dit d'un air gracieux :  
 Ami, ce que je viens de faire,  
 N'est que pour savoir quel vaut mieux,  
 Le mariage ou l'adulterc.

---

**I M P R O M P T U.**

*Piron passoit dans la rue pendant un gros orage ,  
& étoit très-mal équipé : deux dames qui , le  
voyant depuis un balcon , lui demandoient des  
vers sur le tems ; il leur adressa cet impromptu :*

**V**ous du haut du balcon ,  
Qui riez de ma misere ,  
S'il pleuvoir du jus de couillon ,  
On vous verroit sous la gouttiere .

---

**A U T R E.**

*Deux dames se parloient ; l'une d'elles prononça  
avec assez de gravité le mot peut-être , sur quoi  
Piron interrompit leur discours par ces deux  
vers , sans s'arrêter dans sa route .*

**M**ESDAMES , il n'y a point de peut-être ;  
Toute femme qui a foutu aime à l'être .

**F I N.**



## T A B L E.

L'ANTI-MONDAIN.	Page
<i>Les misères de l'amour. Parodie.</i>	1
<i>Danchet aux Champs Élysées.</i>	4
<i>Tout est bien comme il est. Conte en romance.</i>	6
<i>Le requin. Conte.</i>	23
<i>Tirliberly. Conte.</i>	31
<i>L'ygrec.</i>	36
<i>Le laconisme. Conte.</i>	40
<i>Le même autrement.</i>	ibid.
<i>Les deux malades. Conte.</i>	41
<i>L'accommodement de la vérité &amp; de la charité.</i>	43
<i>Excuse de M. Piron à Procope sur les vers précédent ce dernier conte.</i>	47
<i>Couplet.</i>	50
<i>La Batsébath.</i>	51
<i>Le débauché converti.</i>	52
<i>La mule du pape.</i>	57
<i>Ode à priape.</i>	59
<i>Le préservatif de l'orgueil.</i>	64
<i>Saint Guignolé. Conte.</i>	ibid.
<i>Leçon à ma femme.</i>	71
<i>Épigrammes licencieuses.</i>	73
<i>L'hospitalière. Conte.</i>	87

<i>Le pseautier.</i> Conte.	Page 89
<i>La rage d'amour.</i> Conte.	91
Épigramme.	92
<i>La fille violée.</i> Conte.	93
<i>Le réveil.</i> Conte.	95
<i>Le mal d'aventure.</i> Conte.	97
<i>L'écorchure.</i> Conte.	100
<i>La fille charitable.</i>	102
<i>La puce.</i> Conte.	102
<i>Le placet.</i> Conte.	107
<i>Sermon contre le péché de la chair.</i>	110
<i>Jouissance.</i>	112
<i>La perruque du curé.</i> Conte.	112
<i>Le frere &amp; la sœur.</i>	113
Épigramme.	ibid.
<i>Le chapelier.</i> Conte.	114
<i>Les belles jambes.</i>	115
<i>Le mari raisonnable.</i>	116
<i>Les deux amis.</i>	ibid.
<i>Sonnet.</i>	117
<i>Rondeau.</i>	118
<i>A M. de **,</i> qui avoit envoyé des perdrix à l'auteur, & qui, sur son remerciement en vers, lui avoit fait de nouveaux présens.	119
<i>Le cordelier-cheval.</i>	ibid.
<i>Il faut toujours que la femme commande.</i>	125
<i>Les trois manieres.</i>	141
<i>Thélème &amp; Macare.</i>	156

## T A B L E.

<i>A un mari qui bat sa femme.</i>	Page 262
<i>Azolan.</i>	ibid.
<i>L'origine des métiers.</i>	264
<i>L'amour &amp; la folie. Ode anacréontique.</i>	266
<i>Les graces réformées.</i>	267
<i>Alcibiade à Glycere.</i>	268
<i>Le pardon. Conte.</i>	277
<i>Épître à une coquette.</i>	278
<i>Jupiter &amp; Junon.</i>	284
<i>Le labyrinthe du cœur.</i>	286
<i>Chloé &amp; le papillon.</i>	292
<i>L'enfant &amp; la poupee.</i>	296
<i>L'âneffe &amp; la cavale.</i>	297
<i>Le jubilé.</i>	298
<i>Le Florentin.</i>	299
<i>Le confesseur judicieux. Conte.</i>	200
<i>L'ave Maria. Conte.</i>	ibid.
<i>Les cantarides.</i>	202
<i>La veuve inconsolable.</i>	203
<i>La maîtresse de plain chant.</i>	ibid.
<i>Le jésuite &amp; le tableau.</i>	204
<i>A quelque chose malheur est bon. Conte.</i>	205
<i>Épigramme.</i>	224
<i>Le pieux souhait.</i>	225
<i>Complies.</i>	ibid.
<i>Épigramme.</i>	226
<i>L'expérience fait la science.</i>	ibid.
<i>Impromptus.</i>	227

Fin de la Table.

mtz C&P